

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

24/6

271

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

271
RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE' EN LA

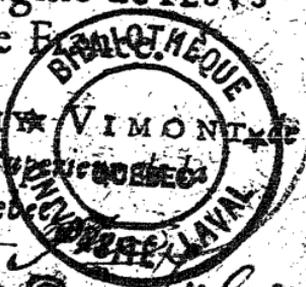
NOUVELLE FRANCE

RESERVE EN L'ANNEE 1642.

Enuoyée au R. P. IEAN FILLEAU
Prouvial de la Compagnie de LESVS
en la Prouince de ~~France~~

P. BARTHELEMY VIMONT
la Mesme Compagnie, Supérieur
Residence de Kebec

Plante



1744

A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire
du Roy, rue S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XLIII.
Avec Privilège du Roy.

NOTICE

TO THE PUBLIC

BEING

OF THE

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



TABLE
DES CHAPITRES
CONTENVS EN CE
LIVRE.

RELATION de ce qui
s'est passé en la nouvelle
France en l'Année 1642.
pag. 1.

Chap. I. De l'Estat General du
Pays, 6

II. Des bonnes actions & bons
sentiments des nouveaux Chre-
stiens, 11

III. Continuation des bons senti-
ments & des bonnes actions des
4 4

TABLE

<i>Chrestiens,</i>	30
IV. De quelques Baptesmes en la Residence de S. Joseph,	46
V. Continuation des Baptesmes,	62
VI. Du Baptesme de deux Hu- rons qui ont passé l'Hyuer en Kebec,	77
VII. De l'Hospital,	90
VIII. Du seminaire des Ursuli- nes,	107
IX. Du dessein de Messieurs de Montreal,	123
X. De la Mission de sainte Croix à Tadoussac,	135
XI. Des fortifications commen- cées sur la riviere des Hiroquois, & des guerres de ces peuples,	155.
XII. De leurs coustumes & de leurs superstitions:	164.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE
en la Mission des Hurons depuis le mois
de Juin 1641. iusques au mois de Juin
1642.

- Chap. I. **D**E l'estat du Pays
& du Christianis-
me en General, pag. 1
- II. De la maison ou Residence fi-
xe de Sainte Marie, 11
- III. De la Mission de S. Marie,
aux Aratonchronons, 26
- IV. De la Mission de la Conce-
ption, aux Arignaouiantan, 28
- V. Quelques bons sentiments de
quelques Chrestiens de cette
mesme Mission, 40
- VI. Des deportements de quel-

TABLE DES CHAPITRES.	
<i>ques Chrestiens en particulier,</i> <i>de cette mesme Mission,</i>	51
VII. <i>Exercices ordinaires des</i> <i>Chrestiens de la mesme Mis-</i> <i>sion,</i>	70
VIII. <i>De la Mission de S. Ioseph</i> <i>aux Attinguenongnahak,</i>	84
IX. <i>Persecutions des Chrestiens</i> <i>de la mesme Mission,</i>	96
X. <i>De la Mission de saint Iean</i> <i>Baptiste, aux Arendaenkro-</i> <i>non,</i>	108
XI. <i>Diuerfes choses qui n'ont pu</i> <i>estre r'apportees aux Chapitres</i> <i>precedens,</i>	130
XII. <i>De la Mission du S. Esprit</i> <i>aux Algonquins plus voysins</i> <i>des Hurons,</i>	150

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, il est permis A SEBASTIEN GRAMOISY, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Chasteau du Louure, & Escheuin de nostre bonne Ville de Paris, d'Imprimer ou faire imprimer, vn liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'Année mil six cents quarante deux, enuoyée au R. P. JEAN FILLE AV* Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France par le R. P. BARTHELEMY VIMONT de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Quebec; Et ce pendant le temps & espace de cinq ans consecutifs, avec deffences à tous Libraires & Imprimeurs, d'Imprimer ou faire Imprimer ledit Liure, sous pretexte de deguisement, ou changement qu'ils y pourroient faire à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donnée à Paris le 9. Ianuier 1643.

Par le Roy en son Conseil.

DEMONCEAUX.

Permission du R. P. Provincial.

Nous **IEAN FILLEAV** Provincial
de la Compagnie de Iesvs en la
Prouince de France, adons accordé pour
l'aduenir au sieur **SEBASTIEN CRAMOISY**,
Marchand Libraire Iuré, Imprimeur or-
dinaire du Roy Directeur de l'Imprime-
rie Royale du Chasteau du Louure &
Escheuin de la ville de Paris, l'impression
des Relations de la Nouvelle France. Fait
à Paris le 7. Ianuier 1643.

IEAN FILLEAV.



RELATION

de ce qui s'est passé en la
NOUVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1642.



ON REVEREND PERE,

Pax Christi.

Les affaires de ce pais m'ayant obligé d'enuoyer en France vn de nos Peres, pour représenter l'estat auquel les courtes des Hirocois reduisent cette Eglise naissante, ie me persuadé que celuy qui auoit le plus travaillé à l'establi, seroit plus propre pour faire entendre l'importance du secours qui nous estoit necessaire, pour s'opposer aux efforts de ces Barbares. Et en effect ie ne me suis pas trompé, car pendant ce peu de temps

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*

qu'il a seiourné en France, il a veu plusieurs personnes de qualité, auxquelles il a fait connoistre les grandes richesses spirituelles que l'on peut esperer de ces vastes contrées, où se retrouue vn nombre quasi innombrable de Nations, qui n'attendent que la publication de l'Euangile pour embrasser la Foy, & reconnoistre leur Createur; & que cela auroit esté executé au moins en partie, n'estoient les grands obstacles que nous forment les demons, qui voyans que tous les François qui sont en ces derniers confins du monde, viuent beaucoup plus sainctement qu'ils ne faisoient en France, & que les Sauvages, leurs anciens suiets, vont quittants de iour en iour, arment leurs supposts pour la deffence de leur Empire.

Or pource qu'il falloit vn puissant secours, pour reprimer l'insolence de ces demons, il estoit necessaire qu'il s'adressat à des personnes qui eussent & l'affection & le pouuoir pour tout ce qui regarde ce nouveau monde: Il s'adressa donc à Madame la Duchesse d'Eguillon qui prend si bonne part à la Conuersion des peuples de ce pais, que par vne deuotion toute particuliere qu'elle a au sang

en l'année 1642.

3

tres-adorable de IESVS CHRIST, a fondé vne maison de Misericorde, pour y recevoir les Sauvages malades, & leur faire ressentir les effects de ce sang pretieux. Ce fut donc elle qui entreprit d'en parler à Monseigneur le Cardinal de Richelieu, & luy représenter les dangers où se trouuoit la Foy de IESVS CHRIST & la Colonie des François en ces contrées, si on ne s'efforçoit de resister aux Hirocois, ce qui luy succeda si heureusement, qu'elle obtint vn puissant secours contre nos ennemis.

Aucc ce secours, le Pere s'embarqua fort consolé d'auoir remarqué en France tant de zele pour le salut des pauvres Sauvages, non seulement dans l'esprit de ceux qui sequestrez du monde, font profession d'vne vie toute consacrée à l'auancement du ser-vice de Dieu, mais encore en plusieurs autres personnes de qualité, qui non contentes de luy tesmoigner la part qu'elles prenoient en la Conuersion des peuples de ce pais, ont de plus voulu contribuer à l'entretien des Missionnaires, & fournir de quoy arrester les Sauvages errans & vagabons; Dieu qui se plaist en ses ceuures de charité ne manquera pas de leur en tenir compte, & de les recompenser au centuple. La

A ij

Relation de la Nouvelle France

ioye que les François & Sauvages ont senty par deçà à la venuë de ce secours, n'est pas conceuable; la crainte qu'on auoit des Hiroquois auoit tellement abbatu les cœurs, qu'on ne viuoit que dans les apprehensions de la mort; mais si tost que la nouvelle fut venuë qu'on alloit dresser des fortifications sur les auenuës des Hiroquois, toute crainte cessa, chacun reprit courage, & commença à marcher teste levée, avec autant d'assurance que si le Fort eust desia esté basty.

Il est vray que ces fortifications auront d'excellens effets; mais comme ils ne tranchent point le mal par la racine, & que les Barbares font la guerre à la façon des Scythes & des Parthes, la porte ne sera point pleinement ouuerte à **I E S U S C H R I S T**, & les dangers ne s'éloigneront point de nostre Colonie, iusques à ce qu'on aye ou gaigné ou exterminé les Hiroquois.

Du reste i'espere que vostre Reuerence aura vne solide ioye & consolation dans le commencement de sa charge, si elle peut trouuer le loisir de ietter les yeux sur la Relation que ie luy enuoye, elle y verra sainctement accomplis les desirs qu'elle fait

en l'année 1642.

paroistre dans la lettre avec laquelle il luy
a pleu nous consoler & encourager.

Il est vray que cette ioye sera detrem-
pée de quelque tristesse, voyant la rage
des Hiroquois vray fleau de nostre Eglise
naissante, qui perdent & consomment
nos Neophytes avec les armes & le feu, &
qui ont iuré vne cruelle guerre à nos Fran-
çois: Ils bouchent tous les passages de no-
stre grande Riuiera, empeschent le com-
merce de ces Messieurs, & menacent de
ruiner tout le pays. Le Pere Iogues, s'il
n'a esté tué sur le champ en la défaite des
Hurons, est prisonnier entre leurs mains,
avec deux de nos domestiques François, &
vingt-trois Hurons Chrestiens ou Cate-
chumenes pour la plus-part. Cela, graces
à Dieu, ne nous a point abbatu le courage,
ny fait perdre l'esperance de la conuersion
de ces Peuples, mais seulement nous obli-
ge d'auoir recours aux prieres & saints sa-
crifices de V. R. que ie luy demande tres-
particulierement, comme estant,

De V. R.

Tres-humble & tres-obeissant
seruiteur,

BARTHELEMY VIMONT,

A Kebec, ce 4. d'Octobre 1642.

A iij

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat general du país.

LE premier vaisseau qui est arriué cet-
te année à Kebec donna vne fausse a-
larme, & ternit la ioye que la venuë des
Nauires à coustume de causer dans le
cœur des François & des Sauuages. La
flotte du Sel, disoit-il, a esté deffaiéte par
les Dunquerqueois, & Monsieur de Cour-
pont qui trauersoit la Manche à mesme
temps a esté pris ou coulé à fonds, sibien
qu'on faisoit tout ceux de l'equippage ou
morts ou prisonniers. Cette nouvelle af-
figeoit tout le monde, mais quand on
scut que tous les vaisseaux estoient ar-
riués à bon port, le contentement fust
dautant plus doux que la tristesse auoit
esté plus sensible. Toute la Colonie a
passé l'hyuer en bonne santé, Monsieur le
Cheualier de Montmagny nostre Gou-
uerneur tousiours l'aimable & tousiours
l'aimé, tient tout dans la paix, dans le re-
pos & dans le ben ordre; chacun l'honore
& le respecte avec plaisir, s'il y a quelque

mécontent, c'est son interest deregé & la passion qui le tourmente. Nous n'auons point icy d'autres ennemis que nous mesme, le reste est peude chose. Les procès, l'ambition, l'auarice, la saleré, les desirs de se vanger qui sont les demons de l'Europe, ne paroissent quasi point icy, nos bois ne ont pas propres pour allumer leurs feux.

Les bleds ont esté fort beaux, quelques habitans en recueilloient maintenant plus qu'ils n'en auoient de besoin pour la nourriture de leur famille & de leur bestial, qui se porte tres-bien en ce pais cy. Le temps viendra que tous en auront. *Labor improbus omnia vincit.* Les trauaux sont grands on ne peut sans peine faire vn nouueau pais. Les saisons de cultiuer la terre sont icy plus courtes qu'en France, quoy que nous soyons en mesme degré d'eluation que la Rochelle.

La vertu, la douceur & la ioye ont fait leur seiour dans les maisons dediées à Dieu: des filles tendres & delicates qui craignent vn brin de neige en France, ne s'estonnent pas icy d'en voir des montagnes. Vn Frimas les enrumoit en leurs maisons bien fermées, & vn gros & grand & bien long huyer armé de neiges & de

8 *Relation de la Nouvelle France.*

Glaces depuis les pieds iusques à la teste, ne leur fait quasi autre mal, que de les tenir en bon appetit. Vostre froid humide & attachant est importun, le nostre est plus piquant : mais il est quoy & serain & à mon aduis plus agreable quoy que plus rude.

Nous auons çà bas quatre demeures ou residences, nostre R. P. Superieur, & le pere Iacques de la Place ont fait leur sejour plus ordinaire à Kebec, le pere Edmon Massé, & le pere Anne Denouë à nostre Dame des Anges, le P. Iean de Brebeuf, le pere de Quen, & le pere Ioseph du Peron à S. Ioseph. Le pere Iacques Buteux, & le pere Ioseph Poncet aux trois riuieres. Tous nos peres & nos freres ont iouÿ d'une agreable & paisible santé, chacun à tra-uailé selon sa vocation saintement, le grand Maistre les recompensera à la fin de la iournée selon le prix & la valeur de leurs actions.

Pour conceuoir le bon où le mauuais estat du pays, il ne faut pas seulement ier-ter les yeux sur les François qui en font la plus saine partie, mais encor sur les Sau-uages qui nous sont amis, & qui nous sont ennemis. Ceux cy que nous appellons Hi-

en l'année 1642.

9

roquois ont fait demons à leur ordinaire, ils ont esté en campagne l'Hiuer le Printemps & l'Esté : ils ont massacré plusieurs Hurons & plusieurs Algonqueins ; ils ont pris des François, ils en ont tué, ils tiennent vn de nos peres prisonniers, on a mis à mort de leurs gens. Je deduiray tout ce-cy en particulier plus bas : ie n'ay maintenant que quatres paroles à dire si on n'a la paix avec ces Barbares, ou si on ne les destruit le pays n'est pas en bonne posture, la porte sera tousiours fermée a Iesus Christ dans les Nations plus hautes, & les chemins seront tousiours infectés de ces lutins. Mais parlons de choses meilleures, voyons en general les deportemens des nouveaux Chrestiens, notamment de S. Ioseph qu'on appelle vulgairement Sillery.

La frequentation des Sacremens l'auuidité qu'ont ces bons Neophytes de la parole de Dieu, l'obseruance qu'ils rendent à ses commandemens, leur diligence pour assister à la S. Messe tous les iours, les chastimens qu'ils commencent d'exercer sur les delinquantes, leur zele pour la deffence & pour l'amplification de la foy, sont autant de marques que Iesus Christ s'af-

10 *Relation de la Nouvelle-France.*

fermit dans leur cœur. Tous les matins & tous les soirs on sonne pour les prieres qui se font publiquement dans la Chapelle par l'vn des Peres. Ceux qui vont à la chasse prient Dieu tous en commun dans leurs Cabanes, l'vn deux prononçant tout haut les prieres & les autres le suiuan mot à mot. Ils n'entreprennent aucun voyage qu'ils ne se mettent bien avec Dieu, & la premiere action qu'ils font à leur retour, c'est d'entrer en la chapelle, & de luy rendre graces de les auoir conserués; s'ils passioient vn mois sans purifier leur cœur dans les Sacremens de Penitence & d'Eucharistie, ils se plaindroient au pere qui les corrige, il les faut moderer en ce point, les conseruer dans le respect qu'ils doiuent à ces grands mysteres. C'est leur donner de la ioye que de leur annoncer le iour d'vne feste solennelle: ils taschent de les remarquer par les saisons, ils demandent vn Catalogue des iours ou vn petit Calendrier notamment quand ils vont à la chasse, où en marchandise pour vn temps vn peu notable, ils effacent les iours marqués l'vn après l'autre remarquans fort bien ceux qui ne sont point de travail, ils recognoissent les iours de ieusnes & d'absti-

en l'année 1642.

11

nences de viandes pour les garder estroitement, s'ils en ont le moien.

Ils ont horreur de leurs anciennes superstitions, si quelqu'un les invite à quelque dance, ou à quelque festin qui ne soit pas dans la modestie Chrestienne, nous ay-mons la priere respondent ils, nous auons quitté ces folies pour ia mais plus ne les reprendre. En voila suffisamment pour cognoistre en gros l'état de ces bons Neophytes, venons au detail & descendons plus en particulier.



CHAPITRE II.

*Des bonnes actions & des bons sentimens
des nouveaux Chrestiens.*

NON *omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum celorum: Ceux qui inuoquent le saint Nō de Dieu, n'entreront pas tous au Royaume des Cieux; ce n'est pas assez de leuer les mains au Ciel, il faut qu'elles soient pleines de hyacinthes, pour presenter vn sacrifice agreable à Dieu. En vn mot, il faut des actions &*

12 *Relation de la Nouvelle France*

non des paroles seulement pour estre le bien venu en Paradis, reconnoissons nos Chrestiens à leurs œuures.

Le iour de Pasques tombe ordinairement au temps que les Sauvages font leur prouision de chair d'Elan. Quelques-vns d'entr'eux auoient tant d'enuie de se communier en ce grand iour, qu'ils abandonnerent le lieu de leur chasse & de leur secherie, & tirerent droit à Kebec, où ils pensoient arriuer le Samedy Sainct, mais le mauuais temps les en empescha. Le iour suiuant on les vit paroistre dès le matin sur le fleue glacé, s'écrians aux approches: C'est auourd'huy que I E S V S - C H R I S T est resuscité, il est ainsi marqué dans nostre papier, nous sommes venus pour nous confesser & pour nous communier. Ils se iettent dans la Chappelle des Ursulines, demandent si la Messe est dite; quelques-vns eurent assez de temps pour se confesser, on differra les autres au lendemain.

C'est vn plaisir de voir quelquefois ces bonnes gens aborder à Kebec ou à S. Ioseph, dans leurs petits Nauires d'escorces, qu'ils emportent sur leurs épaules ou sur leurs testes hors du courant de l'eau, puis s'en vont à l'Eglise, & entendent la sainte

Messe. Cela fait ils remettent leur Nauire à l'eau, se rembarquent & s'en retournent sans mot dire au lieu de leur pesche ou de leur chasse, bien ioyeux d'auoir rendu à Dieu & à son Eglise le deuoir d'un bon & fidele Chrestien. I'appréds que nos François ont esté extrêmement edifiez cét hyuer, voyans ces nouvelles plantes chargées du fruiet d'une prompte obeissance, au premier son de la cloche à l'Eglise.

Je n'ay guere vcu (dit le Pere de **Quen** qui m'a mis ces memoires en main) depuis que ie suis en la Nouvelle France, des iours plus fascheux & plus rigoureux que celuy de sainct André de l'année precedente, la neige tomboit en abondance, & le vent la pouffoit comme des tourbillons ou comme vne pluye blanche, mais si épaisse, qu'on ne voyoit ny le Ciel ny la terre. Je croyois que nos Chrestiens qui s'estoiēt retirez dans le bois à cause du froid, & pour se disposer à leur grande chasse, ne viendroient point à la Messe ce iour-là, ils en estoient assés dispensez pour l'iniure du temps, & pour la difficulté des chemins; ie fus bien estonné quand ie vy toute la Chappelle remplie: ie louay leur courage, & leur fis entendre que ces actions si ge-

14 *Relation de la Nouvelle France*

nerieuses estoient bien agreables à Dieu.

Je croy, poursuit le pere que c'est de cét adorable Sacrifice, que ces bonnes ames tirent des lumieres pour recognoistre la beauté de nostre creance, & des forces pour resister aux attaques de leurs compatriotes & de la charité, pour leur porter compassion & les attirer à la participation de leur bon-heur. Ce nous est (disent-ils) vn regret bien sensible de voir nos Parens & nos Alliez dans vn opiniastre esclavage de Sathan. Ils se moquent de nous: mais nous ne les hayssons pas pourtant. Nous abhorrons leurs façons de faire, nous detestons leurs superstitions, sans vouloir aucun mal à leurs personnes. Ils sont fachez de ce que nous croyons en Dieu: mais ils ont beau faire la priere nous est plus chere que la vie, nous mourrons plustost que de la quitter.

Les Neophytes de Saint Ioseph ayans appris la mort des Algonquins par les Huronnois, voulurent consoler ceux qui estoient de la défaite suiuant leurs anciennes coustumes, qu'ils sanctifierent d'vn ze. le vrayement Chrestien. Ils font vn grand festin, inuitent tous les hauts Algonquins qui les estoient venus voir, leur portent

en l'année 1642.

15

trois paroles, c'est à dire, leur font trois
presens: le premier fut donné pour essuyer
les larmes qu'ils versoyent sur la mort de
leurs gens: le second, pour faire reuiure
le neveu de l'un des principaux Algon-
quins: le troisieme, qui estoit le plus
beau, fut donné pour attacher à la priere
ceux qui sembloient y auoir presté l'oreil-
le, & qui ne l'auoient pas encor embras-
sée, & pour les inuiter tous à receuoir
la Foy de IESVS-CHRIST. Ces hauts
Algonquins, que Dieu va contraignant
d'auoir recours à luy par des fleaux qui les
exterminent agreerent les deux premiers
presens, & mirent la troisieme en seque-
stre pour deliberer par entr'eux s'il le fal-
loit accepter: car qui touche vn present
parmy les Sauvages s'engage à faire ce que
dit le present. Vn de la bande, voyant que
ce present parloit de Dieu, & qu'il inui-
toit ceux à qui on le faisoit de le prier du
tout haut, ie n'ay plus de teste, ie ne scau-
rois prier: les Hiroquois, m'ayant osté la
teste m'ont rauy l'esprit. Ie ne vis plus,
tous mes compatriotes sont mors. Quand
ie verray de grandes chaudières bouillan-
tes remplies de la chair de nos ennemis,
quand mon estomach & mon ventre en

16 *Relation de la Nouvelle France*

seront farcis, alors l'esprit me reuiendra. La rage & la vengeance, qui sont l'appanage des Demons, regnent dans les cœurs de ces Barbares, qui de loups deuiennent des agneaux quand le Baptesme les a reuestus de la grace de Iesus-Christ.

Vne petite escoüade de ces bons Neophytes, voulant faire paroistre que la Foy n'oste point le courage à ceux qui l'embrassent, prennent resolution d'aller à la guerre avec les payens, chacun s'y dispose de son costé. Les Chrestiens ont recours à Dieu, les payens font des festins & des dances plaines de superstition, ils crient, ils chantent, ils heurlent, ils font mille postures d'hommes enragés pour s'animer contre leurs ennemis, les voila tous partis de compagnie, à peine sont ils à my-chemin que les enfans de Belial s'esloignent des enfans de Dieu, ou par mespris ou par crainte d'entrer dans le pays de leurs ennemis, ils quittent la pensée de chasser aux hommes s'addonnant aux massacres des bestes, nos bons Neophytes poursuiuans leur pointe decouurent secrettement vne bande d'Hyroquois, proportionés à leurs forces. Ils s'arretent tout court, consultent par ensemble s'ils les prendront vifs ou
s'ils

s'ils les mettroient à mort, en cas que Dieu leur donne la victoire. D'un costé la gloire de ramener des prisonniers viuans, leur scappe les yeux. C'est le plus doux plaisir dont puisse iouir vn Sauvage, de traicter après soy son ennemy lié & garroté, pour en faire vn spectacle de ioye & de triomphe dans son pais. D'autre costé ces bons Nicophytes se doutans bien qu'ils ne pourroient arrester la rage, & la fureur de leurs compatriotes, qui se déchargeroit sur ces victimes de mort, iugerent qu'il valoit mieux leur oster la vie tout d'un coup, que de remporter la gloire d'hommes vaillants aux despens d'une cruauté diabolique qu'on leur feroit souffrir. ils se laissent donc sur leur proye, tuent ceux qu'ils ont à la rencontre, & se voyant maistres de leurs corps & de leur bagage, se iettent à deux genoux par terre, rendent grace à Dieu de la victoire, enleuent les despoüilles & la cheuelure de leurs ennemis vaincus : & s'en reuiennent triomphans à saint Ioseph, visitants la maison de Dieu deuant que d'entrer dans leurs Cabanes. Cela donna de la confusion aux infidelles, qui se gaussoient d'eux dans leurs tintamares, disans qu'à faute d'imiter leurs hurlemens

18 *Relation de la Nouvelle France*

ils n'aprocheroient pas de leur prouesse.
Vn Chrestien gardoit en ceste sorte l'ab-
stinence de viandes és iours que l'Eglise
l'ordonne; s'il prenoit du poisson sur la sep-
taine: il le faisoit secher & le gardoit pour
ces iours là; si la pesche ne luy estoit pas fa-
uorable, il a cheproit du pain des François,
dont il se contentoit pour tout mets avec
vn peu d'eau: s'il estoit à la chasse dans les
bois, & qu'il n'ust que de la viande, il endu-
roit la faim tant qu'il pouuoit, puis se
voyant contraint de manger pour ne point
mourir, il se mettoit à genoux & disoit à
Dieu: toy qui as tout fait, pardonne moy
si ie t'offence, ie n'en ay point d'entree, tu
sçais bien que cest à contre-cœur, & par
contrainte que ie mange de la chair, tu ne
veux pas que ie meure il faut donc que ie
mange: Ie le vay donc faire au nom du
Pere, & du Fils, & du sainct Esprit.

Ce mesme Neophyte ayant rencontré
vne femme Chrestienne bien malade es-
longnée de nos habitations, il luy rendit
tous les deuoits possibles, il se trouue à la
mort luy donne les bons aduis que Dieu
luy inspire, & pendant que les femmes
l'enseuelissent il fait la fosse, il bastit vne
Croix le mieux qu'il peut, la plante à vn

en l'année 1642.

16

hont du Sepulcre, faict apporter le corps & l'ayant posé tout proche de la Croix, il fait mettre tout le monde à genoux & parlant à haute voix, il prononce cette priere : Toy qui as tout faict ayes pitié de cette femme qui vient de mourir, elle croyoit en toy, fais luy misericorde, oublie se pechez, & porte son ame au Ciel, & toy bonne femme qui és morte, prie pour nous, quand tu seras là haut prie pour ceux qui sont baptisez, affin qu'ils gardent la foy, prie pour les autres, affin qu'ils croient en celuy qui a tout faict. Sa priere acheuée tous les Chrestiens, qui estoient presens reciterent leur chapelet pour cette pauvre creature : cela faict ce bon Neophyte couure la fosse, recite encore deux fois son chapelet deuant que de partir du lieu, puis s'en va dans la Cabane de la deffuncte où il parle si hautement de la vie eternelle, & du bon-heur de cette femme, en ce qu'elle estoit morte Chrestienne qu'ils en demeurent tous consolés.

Quant il sortoit de sa Cabane pour aller à la chasse, il attachoit vn petit Crucifix qu'on luy a donné sous vn morceau de bois en forme d'appenty : Et parloit à Dieu, les deux genoux en terre & les mains jointes ;

B



toy qui peux tout, donne moy à manger ie t'en prie, nourris mes gens, ils font à toy, tu les as formés : rien ne t'est impossible, donne leur à manger, ils te disent comme moy, donne nous à manger, tu es nostre pere, ils disent vray: car tu es nostre pere, si tu nous donnes à manger nous croyons tousiours en toy, si tu n'en donnes point, tu es le maistre, nous ne laisserons pas de croire en toy & de t'obeyr & de t'aymer.

Vne bonne vieille disoit à l'une de ses filles qui tiroit à la mort: mon enfant crois bien fort en celuy qui à tout fait, *SynKa SynKa*, bienfort bienfort, tu iras au Ciel, & la tu ne mourras plus, tu verras celuy qui est nostre pere, il te donnera vne vie toute nouvelle qui ne se consommera iamais. **C**ourage, ma fille, tes peines finiront bien tost, dans peu de temps tu seras bien aise. **Q**uand tu seras dans la maison de celuy qui est maistre de la vie, tu luy diras ayés pitié de ma mere, ayez pitié de mes freres & de mes sceurs, afin qu'ils viennent icy avec moy, dis luy qu'il prenne de bonne pensees pour nous. **A**pres la mort de cette enfant, cette bonne vieille rencontrant le pere qui l'auoit baptisée, luy dist: ma pau-

tre fille à qui vous auiez donné le baptesme, est au Ciel, elle a bien obey à Dieu; ce n'estoit point vne babillarde, ny vne coureuse, elle ne se métoit point en colere, elle estoit toute paisible, elle ne meconten-
toit persõne. Depuis qu'elle fut Chrestienne, son chappelet ne luy sortoit plus des mains; c'est pour quoy ie luy ay pendu au col à sa mort & l'ay enseucly avec elle dans s^o t^obeau: ie suis vn peu triste de ce que ie ne la voy plus; mais i'ay bien plus de regret de l'vn de mes petits enfans qui est mort sans baptesme, & lors soupirât elle adioũtoit hélas, où sera ce pauvre petit enfant?

Vn nouveau Chrestien ayant cõmis quelque offence, aborde vn pere avec ces paroles, ie suis triste i'ay fasché Dieu, si ie scauois ce qu'il faut faire pour l'appaiser, ie l'appaiserois: dites, le moy, m^o pere car ie suis triste, la douleur dont son cœur estoit oppressé paroissoit sur son visage. Il falloit luy dit le pere, te mettre à genoux aussi-tôt que tu as reconnu ton peché, & prier Dieu qu'il te le pardonnast pour l'amour qu'il porte à son fils qui est mort pour toy. I'ay fait cela, repart ce bon Neophyte, mais hélas! c'est peu de chose pour appaiser le grãd Capitaine que i'ay fasché, en disant ces pa-

22 *Relation de la Nouvelle France*

roles, les grosses l'armes luy tomberent des yeux, les sospirs & les sanglots sortant de sa bouche luy osterēt la parole, & luy firent differer sa Confession au lendemain. Il ne pouuoit proferer que ces trois mots, i'ay fasché Dieu.

Vn autre alla bien plus auant : voicy comme en parle le Pere Buteux qui ma donné ce memoire: ce bon homme m'attendit à genoux vne grosse demy-heure après ma Messe, & voyant que ie voulois sortir, il m'arreste: i'ay fasché Dieu, ie me veux Confesser, il me paroissoit tout transporté de douleur: m'estant souuenu la nuit de mon peché, disoit-il, ie me suis leué, i'ay entré dans les bois & couppant des fions d'arbres, ie me suis si long-temps battu & fustigé que ie n'en pouuois plus, quand ie me seray Confessé i'ay bien enuie d'en faire dauantage, tu me diras ce qu'il faut faire pour payer Dieu & pour l'appaiser. Je l'entens de Confession dit le Pere, il estoit touché iusques aux larmes, ieluy donnay vne penitence trois fois plus rude que ie n'aurois fait à vn François pour vne mesme offence. Est-ce là me fist il tout ce que tu m'ordonnes pour vn si grand peché, fais moy porter quelque chose

qui me déchire le corps, commande moy de ieufner; ne crains point, ie t'obeiray, i'ay fasché Dieu, ie le veux appaiser. Le Pere luy repart: ie ne veux pas que tu ieufnes auiourd'huy ny demain: ce sont des iours de reiouissances, on fera festin dans vos Cabanes pour l'arriuée du Pere le Ieune que Dieu nous a rendu, c'est pour cela dit ce bon homme, qu'il faut que ie ieufne afin que ie souffre davantage, i'ay fasché Dieu, il ne faut pas que ie me reiouyffe avec les autres, ie m'absenteray bien aisement de ces festins, & si ie m'y doibs trouver, ie feray bien semblant de manger sans que personne s'en apperçoie. Ce bon Penitent pouuoit bien dire: *Dolor meus in conspectu meo serper*, mes yeux enuifageants mon offence ne voyent que des obiets de douleur.

Ce n'est pas tout il me vint trouuer en ma chambre, si tost que ie fus arriué pour me faire part de ses regrets: du moins ie coniecture que c'est le mesme, dont le Pere fait mention en son memoire, il me monstre ses mains toutes sanglantes, il s'estoit fait des taillades bien cuisantes aux doigts, & comme ie luy en demandois la raison! Ah! mon Pere ie suis bien triste i'ay

24 *Relation de la Nouvelle France*

faché Dieu & ie suis caute que d'autres
l'ont fache, ie me suis decoupe les doigts
pour leur monster qu'il ne falloit pas faire
ce que i'ay fait, & pour leur apprendre
que ceux qui sont baptises ne doiuent plus
commettre aucune mauuaise action.

Vn autre papier qu'on ma mis entre les
mains parle en cette facon: l'vn des deux
Capitaines de la residence de S. Ioseph,
est si touché de Dieu & si zélé pour la foy
qu'il ressent les moindres fautes que ses
gens commettent, il n'a point de repos
qu'il n'y ait mis ordre, il n'y a pas long-
temps que se venant consoler auprès de
l'vn des peres qui sont en cette residence,
illuy disoit: ie iouy d'une paix & d'un re-
pos tranquille dedans mon ame, quand ie
vois que mes gens honorent la priere; il
me semble que mon cœur est en vn ban-
quet; mais quand ie vois quelqu'un s'ecar-
ter du droit chemin ie m'afflige, mon cœur
n'est point à son aise il est come vn homme
qui est mal assis, ie ne dors plus d'un bon
sommeil, ie ne fais que songer aux moyens
d'y apporter remede. Sa femme qu'il a ga-
gnée à Dieu ne luy cede pas maintenant
en pieté; estant malade il y a quelque
temps vn pere, l'alla visiter avec le Sieur

Giffart qui sert de Medecin à Kebec, après luy avoir touché le poulx & considéré sa maladie il luy fit dire qu'elle prist courage, qu'elle ne s'atristast point pour ce que sa maladie n'estoit point mortelle, cette femme regardât le Pere cōme étonnée, luy dit; Cét homme sçait-il bien que ie suis baptisée? Il le sçait bien, dit le Pere. Pourquoi donc, replique-elle, me dit-il que ie prenne courage, & que ie ne m'attriste point, & que ie n'en mourray pas? Dieu n'est-il pas mon Pere? est-ce pas luy qui determine de ma vie? pourquoy donc m'attrister de ce que fera mon Pere? qu'il en fasse comme il voudra, il est le Maistre; ie suis Chrestienne, ie ne m'attristeray point. Le Medecin n'attendoit pas vne telle réponse d'vne femme qui est née dans la barbarie; il y en a de plus experts en France que luy, à qui on n'a iamais fait vne semblable réponse.

Vn Sauvage nouvellement baptisé, se voyant assailly & viement piqué sur quelque different qu'il auoit avec l'vn de ses compatriotes, retint sa parole; & sentant que son cœur bondissoit, Tout beau, disoit-il en soy-mesme, il vaut mieux perdre ce que l'on me dispute & tout ce que

26 *Relation de la Nouvelle France*

i'ay de vaillant, que de falir mon Baptesme. Il s'en alla de ce pas trouver le Pere qui l'auoit baptisé, pour luy demander ce qu'il feroit à son cœur qui vouloit estre meschant. Le Pere fut bien edifié de sa bonté. Dieu benisse tous ceux qui par leurs prieres, ou par leurs secours, font tomber la pluye du Ciel sur cette nouvelle vigne, en verité elle porte de bons fruits.

Vn ieune Sauvage marié depuis peu de temps, se sentit téré de quitter sa femme, & cette pensée le iette dans vne profonde tristesse. Le Diable luy represente le plaisir qu'il y a de changer vne femme qu'on haït, en vne autre qu'on aime. Son bon Ange luy fait voir que la contrainte qu'on se fait dans les temps, est recompensée d'un bonheur eternel. Il se souuient de la parole qu'il a donnée à Dieu & à son épouse, il veut estre fidele, & neantmoins il se sent porté à l'infidelité; il s'en va trouver son Directeur, & le prie de chercher quelque remede à sa tentation, qu'il estime estre vn grand peché. Le Pere le mene deuant le Sainct Sacrement, le fait prier Dieu, il demande qu'on l'entende en Confession. Les grosses larmes luy tombent des yeux. La simple pensée de chan-

ger de femme luy paroist vn si grand crime, qu'il prie qu'on l'enuoye en prison; & qu'on le mette en vne basse fosse, ou qu'on le face publiquement fustiger. Se voyant éconduit de sa demande, il se glisse dans vne chambre proche de la Chappelle; & avec vne corde qu'il rencontre, il se frappe si rudement par tout le corps, que le bruit en vint iusques aux oreilles du Pere: il accourt, & luy defend vne si rude penitence. Le Diable qui n'aime point l'esprit de mortification le quitta bien tost, & sa tentation s'éuanouïyt.

Nous auons tousiours creu que les mariages des Sauvages nous donneroient de la peine; la liberté de tenir plusieurs femmes, & d'en changer quand on veut, est vn grand obstacle à la Foy, mais il n'est pas insurmontable; la grace est plus puissante que la nature. Monsieur le Cheualier de Montmagny voulant donner vne grande idée de ce Sacrement à ces bons Neophytes, honore assez souuent leurs mariages, faisant dresser vn beau festin le iour de leurs nopces; où se trouuent quelques vns des principaux de nos François, apres auoir assisté aux sainctes ceremonies de l'Eglise. Là on ne manque

28 *Relation de la Nouvelle France*

pas de parler de la stabilité du Mariage, de l'importance qu'il y a d'obeir à Dieu en ce poinct. Les Capitaines Sauvages sont les premiers à donner de la crainte aux nouveaux mariés, de se separer: ces bõne gens ont vne candeur & vne simplicité qui seroit bien nouvelle en France. Le Prestre qui fait les ceremonies de ce Sacrement, estant sur le poinct de tirer le consentement des deux parties, s'il se rencontre là quelque Sauvage de consideration & zélé, il s'écrie tout haut; Attends, mon Pere, ie veux parler: là dessus s'adressant à l'époux & à l'épouse qui sont debout devant l'Autel, il leur dit; Prenez garde, il n'y a plus qu'un pas à faire; si vous vous auancez dauantage, il n'y a plus moyen de reculer. Vostre parole est vn lien qui vous va vnir si étroittement, qu'il ne vous sera plus permis de le couper; fermez la bouche si vous ne voulez point estre liez; si vous parlez, que vos paroles soient de fer, que iamais elles ne se rompent; vous estes encore libres, personne ne vous force; mais si vous parlez, nous vous contraindrons de garder vostre parole: Or sus parlez donc, ou vous taisez à la bonne heure: puis se tournant vers le Prestre, poursuis;

Mon Pere, poursuis, j'ay finy mon discours.
 Cette rondeur ressent ces vieux Siecles
 dorez, où la nature marchoit reuestuë d'une
 simplicité plus agreable que tous les ar-
 tifices des Nations les plus polies.

Puis que ie suis tombé sur ce sujet, j'en
 feray la conclusion de ce Chapitre. Voicy
 vne nouvelle façon de se rechercher en
 mariage. On a dit autrefois qu'un Sauua-
 ge Payen faisant l'amour à vne fille, l'alloit
 voir la nuit, luy demandoit en secret si
 elle l'auoit pour agreable, Si la fille répon-
 doit qu'elle ne se vouloit pas marier, le ieune
 homme ne passoit pas outre: si elle ré-
 pondoit, qu'il ne falloit pas s'adresser à
 elle pour cette affaire, il faisoit ses pour-
 suites. Or comme nous auons puiffammēt
 crié contre cette façon de faire, les Chre-
 stiens l'ont improutée; si bien qu'ils s'ad-
 dressoient à nous pour demander vne fille,
 mais voicy comme quelques vns se com-
 portent à present. Ils peignent vn ieune
 homme & vne ieune fille sur vne écorce
 se tenans par la main, en la posture qu'ils
 sont dans l'Eglise quand ils se marient, &
 de seruiteur enuoye ce tableau à sa mai-
 stresse par quelqu'un de ses amis.

Or i'açoit que ce portrait ne soit pas

30 *Relation de la Nouvelle France.*
d'Appelles, la fille neantmoins entend bien ce qu'il veut dire. Si elle agrée le ieune homme, elle prend le tableau : si elle dit qu'elle n'entend rien à cette peinture, c'est à dire que le ieune homme se doit pourvoir ailleurs, & qu'il a son congé : & n'ayez pas peur qu'il s'aille battre en duel contre celuy qu'il verra estre le bien-venu : il a plus de cœur que de se laisser gourmâder à la passion qu'il auoit pour vne fille : c'est foiblesse de vaincre par le tyran de l'amour, ou par le demon de la haine. Ce seruiteur éconduit ira congratuler à son camarade, qui sera bien venu auprès de sa maistresse.

CHAPITRE III.

*Continuation des bons sentimens & des
bonnes actions des Chrestiens.*

LVN des Peres qui enseignent les Sauges en la residence de S. Ioseph, lisant certain iour vne liste des pechez auxquels ces peuples sont subjets deuant leur Baptesme, comme il vint à parler de leurs

superstitions, des inuocations qu'ils faisoient des Demons, ou des Genies du jour, d'un certain pacte tacite qu'ils ont avec le Diable, par le moyen d'une pierre mystericuse, dont on a parlé autres fois. Un bon Chrestien s'écria; Voila, mon Pere, ce qui se garde encore parmy nous; allons dans les Cabanes, cherchons par tout, nous trouuerons quelques vnes de ces petites Idoles cachées, personne ne s'en sert apres de vous; mais ceux qui en ont, les portent avec eux dans les bois; le Diable les tente, & leur fait croire qu'ils seront mal-heureux s'ils les iettent, qu'ils ne feront pas bonne chasse, & par ce moyen il les tient tousiours à la cadene. Je ne dis pas cecy pour aucun mal que ie leur souhaite, le desir que i'ay qu'ils éloignent les Demons de leurs cabanes, & qu'ils prennent le chemin le plus droit du Paradis, me fait tenir ce discours.

Cét homme est si zelé pour la conuersion des Sauvages, qu'il s'en alla ce printemps bien auant dans les terres vers une Nation qui n'aborde quasi point les François pour leur faire des presens, & pour les inuiter à embrasser la Foy

32 Relation de la Nouvelle France
de I E S V S. C H R I S T. Il y fut desia l'ail
passé avec vn tres-heureux succès, voicy
comme le Pere Ragueneau m'en escrit cē-
te année: nos Hurons qui l'Esté passé al-
lerent en traite à Ondytagaga (ie croy que
ce sont les peuples du Saqué où alloit ce
bon Neophyte) nous ont raporté que soir
& matin ils voyoient faire les prieres, &
qu'on y chantoit les mesmes choses que
Charles Thondatsaa auoit entendu chan-
ter aux Chrestiens de S. Ioseph. D'où
les Hurons conclüent que ces peuples
croient en Dieu, & que la Foy est desia en
possession de tous les pais Septentrion-
naux *Dominus benedicat*, sans doute con-
uertisans bien vne nation, on aduance
beaucoup la conuersion des autres, aus-
quelles mesme on ne trauaille pas. L'en
suis tout conuaincu aussi bien que V. R.
ce sont des paroles du pere.

Ce mesme Neophyte a vne deuotion
toute particuliere aux images des saints:
il en a quelques vnes qu'il conserue avec
vn tres grand soing. Les despliant cer-
tain iour deuant l'vn de nos François, il
les baisoit toutes avec vne grande humi-
lité: Mais quand il vint aux Crucifix, il le
baisa trois fois; Voila, disoit-il, le por-
trait

en l'année 1642.

33

était de celuy que j'ayme par dessus toute chose, il luy rendoit vn si grand honneur, qu'on voyoit bien qu'il auoit de l'amour pour celuy qui en a tant eu pour tous les hommes.

Ce pauvre homme se voyant lié avec vne femme, autant éloignée de la Foy que son mary l'honore, la quitta en vn beau matin, se seruant du priuilege que luy donne saint Paul. Quelques Chrestiens s'en formalisent; ils luy reprochent qu'il ne croit que du bout des leures, qu'un vray Chrestien ne doit iamais abandonner sa femme. Le voilà tout affligé; car il ne peut auoir d'amour pour vne femme qui n'en a point pour Dieu, & qui d'ailleurs a vn naturel alier & fort superbe. Sa tristesse luy dure iusques à la nuit, & l'empesche de prendre vn bon sommeil; à chaque fois qu'il se réveille, il prie Dieu qu'il luy fasse connoistre sa volonté, se disposant à reprendre sa femme ou à la rebutter, selon qu'il luy plairoit d'en ordonner; il s'endort fortement dans cette pensée, & voit en songe vne troupe de François, & deux Peres de nostre Compagnie, qui luy disoient; Quitte cette femme, elle ne veut point auoir d'esprit. S'estant réveillé là

C

34 *Relation de la Nouvelle France*

dessus, il se tient dans la resolution de iamais plus ne l'aborder en ayant vne auersion nompareille. Comme il vit neantmoins que quelques vns s'en edifioient mal, il dist au Pere qui le dirige; Si vous me commâdez de m'asseoir vne autre fois aupres de celle qui s'est si souuent moquée de Dieu, & qui m'a traité long-temps comme son valet, ie quitteray mes sentimens pour prendre lcs vostres: ie ne fais point d'estat de mes songes ny de mes inclinations: ie pourrois me fouruoyer si ie suis-uois mes pensées & mes affections: ie marcheray en assurance tandis que ie me laisseray conduire par celuy que Dieu m'a donné pour guide. Le Pere estonné voyant ce courage & cette solidité, dans l'ame d'un homme dont la douceur n'a aucun rapport à l'acrimonie d'une femme gauf-fense & méprisante; ie prié Dieu qu'il luy change cette humeur: elle se fait maintenant instruire à bon escient, auouant qu'en effet elle s'est moquée des prieres, qu'elle en auoit de l'horreur; mais que son ame estant changée, elle a pris d'autres sentimens. Le bon Neophyre s'est remis aupres d'elle à condition, qu'il la quittera pour iamais, si elle ne tient ferme en la Foy,

Vne petite fille ayant tres-bien répondu aux demandes du Catechisme, le Pere qui l'interrogeoit luy donnant quelque petite recompense, dist tout haut, pour l'encourager à bien faire vne autre fois, qu'il estoit marry de ce qu'il ne trouuoit rien dans ses thresors, qui fust digne de reconnoistre vne si belle & si riche réponse: vne femme Sauvage l'entendant s'écria: He-
 las! mon Pere, c'est vn grand thresor que instruction: vous faites cet enfant bien riche, quand vous luy apprenez à connoistre Dieu; il vaut mieux sçauoir le chemin du Ciel que de posseder tous les biens de la terre. Je croy que cette bonne femme estoit parente de celle qui dist tout haut à nostre Seigneur, *Beatus venter quite portauit, & vbera quæ suxisti*: elle goustoit cette verité del'Escriture, *Omne aurum, in comparatione illius, arena est exigua.*

Vne autre femme auetgle piqua viuement vn Infidele qui se gaussoit des Chre-
 tiens: ce miserable voyant que ces bons Neophytes s'embarquoient vn Dimanche au matin, pour venir entendre la grande Messe à Kebec, s'embarqua aussi en mes-
 me temps: & au depart il s'écria, J'ay plus
 amour que vous autres pour mes parens:

& montrant de sa main le lieu où le Soleil se couche : C'est là où sont allez mes Ancêtres, c'est là où ie veux aller, c'est là où doiuent aller mes compatriotes qui ont de l'esprit, & non pas dans vos Eglises. Cette bonne aueugle l'entendant, luy repartit : Si tu as tant d'amour pour tes compatriotes, pourquoy les as-tu abandonnez cét hyuer à la mercy des Hiroquois ; tu auois peur d'estre chauffé : si tu auois de l'esprit, tu craindrois bien dauantage le feu d'Enfer où tu dois aller, que le feu des Hiroquois : tu n'es pas fait pour neant : celuy qui t'a créé te payera en monnoye de feu ou de gloire apresta mort. Cette bonne aueugle voit bien slair és choses de la Foy, sa vie est fort innocente.

Victorzechkiué voulant aller en traicte, se vint presenter au Sacrement de Penitence. Apres auoir fait ses deuotions, il dist à son Confesseur, Mon Pere, prie Dieu pour moy & pour ma femme, & pour mon enfant ; ie sçay par experience ce que peut la priere faite sans saintise : tu vois ma petite fille, Dieu me l'a dōnee deux fois : estée cet hyuer dans les bois pour faire nostre grande chasse, elle tomba malade, en sorte que ie n'en attēdois plus rien que la mort.

ma femme ne faisoit que pleurer : les larmes, luy dis-je, ne ressusciteront pas vostre enfant : ayons recours à celuy qui nous l'a donnée, & le prions de nous la donner encore vne autre fois : ils se mirent à genoux, & firent cette petite oraison, plus pleine de cœur que de paroles : Toy qui as tout fait & qui conserues tout, c'est toy qui as formé cét enfant, & qui nous l'as donnée : elle est malade, tu la peux guerir, gueris-la donc si tu veux, si elle vit, elle croira en toy, elle t'obeira quand elle sera grande; si tu ne la veux pas guerir, ie ne laisseray pas de croire en toy; ie n'en diray pas vn mot dauantage car tu es le Maître, fais tout ce que tu voudras. Le lendemain, disoit le bon Neophyte, ma fille estoit en aussi bonne santé que tu la vois maintenant.

Les Sauvages retournans de leur grande chasse, l'vn de nos Peres assembla les principaux, & leur dist, Qu'il estoit fort edifié de ce qu'ils remedioient aux desordres qui se rencontrent de temps en temps parmy eux; mais qu'ils s'étonnoit comme ils permettoient qu'vne ieune femme baptisée ne demeurast point avec son mary. Le Capitaine sous la jurisdiction duquel

estoit cette femme, répondit; Qu'il auoit
renté toutes sortes de voyes pour la re-
mettre en son deuoir, & qu'il auoit per-
du ses peines; qu'il feroit neantmoins en-
cor vn effort. Au sortir de ceste Assemblée,
dit il, consulte tes gens en particulier, &
leur demande ce qu'il faut faire dans cette
desobeissance; ils concluënt tous à la ri-
gueur: les bons aduis ne luy ont peu don-
ner de l'esprit, vne prison luy en donnera,
disoient ils. Deux Capitains ont cōmis-
sion de l'amener à Kebec, & de prier Mon-
sieur le Gouverneur de la faire mettre dans
vne basse fosse. Ils se mettēt en deuoir d'e-
xecuter leur mandement, ils entrent dans
la cabane où elle estoit; mais les ayant ap-
perceus, & se doutant du fait, elle s'échap-
pe, & s'enfuit dans les bois, & eux apres.
L'ayant attrappé, ils luy declarent qu'elle
est condannée à vne prison, iusques à ce que
l'esprit luy soit venu. Comme elle se vou-
loit défaire de leurs mains ils la lient, & la
transportent dans vn canot pour la mener
à Kebec. Quelques ieunes hommes Payés
voyans cette violence, qui est en horreur
aux Sauvages, & plus éloignée de leurs fa-
çons de faire, que le Ciel n'est éloigné de
la terre, vserent de menacts, témou-

ignans qu'ils tueroient celuy qui mettroit
la main sur cette femme: mais le Capitai-
ne & les gens qui estoient Chrestiens, ré-
pondirent hardiment: Qu'il n'y auoit rien
qu'ils ne fissent, & qu'ils n'endurassent
pour faire rendre obeissance à Dieu. Cet-
te resolution ferma la bouche aux Infide-
les, la femme fut conduite à Kebec; mais
quand elle vit qu'il falloit entrer dans vne
basse fosse ou dans la maison de son ma-
ry, elle prie bien humblement qu'on la
remeine à Saint Ioseph, promettant
qu'elle se rendroit de là en auant plus
obeissante. Ces actions de iustice ne don-
nent en France aucun étonnement, pour-
ce que c'est l'ordinaire de proceder par
ces voyes; mais parmy ces peuples, où
chacun se croit aussi libre dès sa naissan-
ce, que les bestes sauuages qui courent
dans leurs grandes forests. C'est vn pro-
dige, ou plustost vn miracle, d'y voir vn
commandement absolu, ou quelque a-
ction de rigueur & de iustice. Quelques
sauuages ayans appris qu'en France on
mettoit à mort les malfaiçteurs, nous ont
bien souuent reproché que nous estions
les meschans; que nous faisons mou-
rir nos compatriotes; que nous n'auions

40 *Relation de la Nouvelle France*

point d'esprit. Ils demandoient si les parens de ceux qu'on condamnoit à la mort, n'en tiroient point vengeance. Les Infidelles sont encore dans les mesmes sentimens: mais les Chrestiens connoissent de plus en plus, l'importance qu'il y a d'exercer la Justice.

Vn certain Neophyte fort zelé pour la Foy, pressant vne action de pieté, vn autre luy dit? arreste toy, on t'en voudra mal, ceux qui ne sont point baptisés te haïront, il n'importe, respondit. il, ie ne crains point la mort, qu'ils me tuent, qu'ils me massaerent, ie ne quitteray pas vne bonne action pour leur impieté, ma vie n'est pas si précieuse que la Foy.

J'ay faict mention dans la Relation precedente d'vn certain Huron, nommé Charles Tsondatfaa qui fut Baptisé l'année dernière, en la petite Eglise de S. Ioseph; ce bon Neophyte est venu cette année avec quelques autres de ses compatriotes, visiter les Chrestiés de cete Eglise, ces bonnes gens leur ont faict mille caresses, ils les ont inuitez aux festins, & apres plusieurs témoignages de bienveillance iusques à ce faire des presens reciproques les vns aux autres: Vn Capri-

taine de S. Ioseph, les arresta apres les prieres publiques qui se font tous les iours, en la Chapelle, où les Hurons & les Algonquins assistoient; & adressant sa parole à Charles Tsoudatsaa, luy dist, mon frere? tu sçais bien que tu fus baptizé l'année passée dans cette Eglise, c'est icy que tu fus fait nostre frere, il faut que ie te dise les pensées qu'auoit mon cœur, lors que iete vy remonter en ton país. Cét homme est baptisé, disois-je à part-moy, il est fait enfant de Dieu; voila qui va bien, mais que deuiendra-il, quand il sera avec ceux de sa nation, qui ne croient point en Dieu? comment resistera-il aux attaques qu'on luy liurera de tous costés? J'auois cette pensée là de toy. Mon ame estoit en l'air sans appuy, ne sçachant ce que tu deuiendrois. J'ay eu de la crainte pour toy tout l'Hyuer. Je souhaitois le Printemps pour apprendre de tes nouvelles, quand on m'a dit que tu descendois, & que tu viuois en bon Chrestien, ma crainte s'est esuanouie, mon ame s'est affermie, mon cœur s'est resiouy: voylà vn braue homme, i'auois cete pensée là de toy, mais c'est Dieu qui a fait tout cela, disoit mon cœur, c'est Dieu qui

luy a donné de la force & du courage, c'est luy qu'il en faut remercier, c'est mon frere ce que nous auons faict pour l'amour de toy.

A cette petite harangue, Charles respondit en cette sorte : mon frere, depuis mon Baptisme ie n'ay iamais chancelé en la Foy; mes pieds ont tenu ferme, mon corps n'a point branlé : ie n'ay point eu de pensée de quitter la priere, & ie ne la quitteray iamais, c'est celuy qui porte la terre, comme tu dis, qui m'a aydé, il est tout prest de m'ayder encore, car il est bon : ie voudrois bien que tous mes Compatriottes fussent dans la mesme volonté : ils y viendront petit à petit, i'en connois plusieurs qui honorent la priere, mais nous sommes enuiron vne trentaine d'hommes fais, qui ne branlons non plus que vous autres, nous auons tenu ferme cét Hyuer contre les affauts des mescreans, on nous a liuré mil combats; nos esprits n'ont point esté renuersés: sus donc, mon frere, prend courage, & tous tes gens aussi : ne soyés plus en crainte, la moitié de nous mesmes ne croit pas seulement, nous croyons tous entiers: priés

Dieu pour nous pendant nostre voyage. Celà dit, ils se separerent.

Les Chrestiens de saint Ioseph passerent encor plus auant , aians appris que le Reuerend Pere Vimont montoit aux trois riuieres , & qu'il trouueroit là des Hurons Chrestiens , ils le prierent de faire porter avec soy , quelques paquets de leur viande boucanées , pour en faire vn banquet à ces bons Neophytes , en temoignage de l'amour & de l'affection qu'ils auoient pour eux , cela se fit en nostre maison , avec la ioye de ces nouveaux enfans de Dieu ; qui furent d'autant plus edifiés de cette charité, qu'elle n'est pas commune parmy les Barbares , lesquels n'aiment que leur nation , faisant vn extreme mespris des autres.

Je concluderay ce chapitre par vn acte de reconnoissance aussi naïf , qu'il est naturellement expliqué. Monsieur le Gouverneur montant à la riuere des Hiroquois, pour donner ordre qu'on y commençast les fortifications , dont j'ay déjà parlé vn Capitaine Chrestien l'alla trouuer , & luy tint ce langage. Nous autres Sauvages, comme nous n'auons point esté esleués en

44 *Relation de la Nouvelle France*

vostre país, nous ne scauons pas les honneurs qu'on rend aux grands Capitaines qui travaillent pour la deffence du país. Iane scais donc ce que ie dois faire & encore moins ce que ie dois dire, ie cherche & ie ne trouue rien sur ma langue que ces deux paroles, va t'en grand Capitaine, & parts à la bonne heure, sois le Maistre de la terre, & le Conseruateur du pays : Celly qui peut tout & qui est tout bon, soit tousiours avec toy ? Voyla ce que me dit ma langue, mais voicy ce que i'aydans ma pensée; pleust à dieu, que nous fussions icy vne grande troupe & que de toutes nos voix, il ne s'en fist qu'vne forte & puissante; laquelle se faisant entendre par tout l'vniuers prononçast ces paroles. Adieu, le Conseruateur du pays à la bonne heure que tu entreprennes nostre deffence, vas t'en heureusement & retourne avec plus de ioye affin que nous puissions tous nous escrire: il est de retour nostre Capitaine, il est de retour le Conseruateur du pays: c'est par son moyen que les femmes & les enfans que tout le monde est encore en vie. Car sans sa protection l'ennemy nous auroit empesché de Planter, de Cultiuier, & de Recueillir nos bleds: voila ce

en l'année 1642.

45

que ie souhaiterois qui te fust dit par tous les hommes de ces contrees; mais quoy nous n'auons plus de voix, les maladies & les ennemis ont arraché nos langues, nous ne difons neantmoins encore vne fois. Adieu, le Conseruator du pays? Celuy qui à tout faict soit le guide & la conduite de ton vaisseau. Cette eloquence n'est partiee de la Rhetorique d'Aristote, ou de Ciceron: mais d'vne escole plus aimable & plus candide.

Monfieur le Gouverneur leur ayant témoigné de la ioye de leurs bonnes volontez, leur demanda ce qu'ils pretendoient faire durant l'Esté, tu ne dois point faire cette interrogation: tu es nostre Capitaine, commande, il y a long temps que nous sommes resolu de t'obeyr; c'est la responce qu'ils luy firent & qui fermera ce Chapitre.

CHAPITRE IV.

*De quelques Baptesmes en la residence
de saint. Ioseph.*

ON a baptisé enuiron cent personnes cette année, si le nombre n'est pas : si grand que la precedente il ne s'en faut pas étonner : car la plus part des Sauvages qui sont en cette residence, sont desia Chrestiens, & les Hiroquois empeschent fortement que les peuples qui sont dans les terres, ne se viennent ioindre à ces bons Neophytes : ils ont effaré vne bonne partie des Algonquins, qui estoient aux trois riuieres; mais les fortifications qu'on a commancees les pourrôt rappeler. Entrons en discours. Vn homme de consideration parmi les Sauvages, s'estant fait instruire en la foy, souhaitoit le Baptesme avec ardeur, comme il vit qu'on le retardoit pour l'esprouer, il s'adresse au Pere, & luy parle en ces termes : pourquoy, remettez vous mon Baptesme iusques au printemps, vos pensées ne vont pas droit, vous me iettez encore dans les attrappes, & dans les filets

des Demons, voicy le temps de nostre
chasse qui s'approche, ie m'en vay dans les
bois pour faire ma prouision de chair d'E-
dan: le Diable voyant bien que ie ne suis
pas encore enfant de Dieu, m'attaquera
derechef, & me pressera fortement de re-
prendre mes anciennes superstitions, &
les malices que i'abhorre maintenant, le
moyen que ie luy resiste estant seul? Je
omberay infailliblement, si ie n'ay Dieu
pour mon Protecteur, & ie ne le puis auoir
que par mon Baptisme. Pourquoy, donc
ne refusez vous ce bon-heur: puis que ie
le dois en luy de toutes mes forces, & de tou-
te l'estenduë de mon pouuoir? Vous iugez
peut estre à ma façon que ie suis superbe,
que ie me laisse emporter à ma colere. Ne
mesurez pas mon cœur à ma parole, si ma
voix est rude, mon cœur est doux. Je n'ay
mais dit qu'une parole rude à ma pre-
miere femme, i'en estois par apres si con-
sant que ie ne sçauois où me mettre: ne crai-
nez point que ie sois changeât: mon ma-
riage aura de la constance aussi bien que
la foy, la femme que i'ay maintenant est
chrestienne, vne mesme creance nous
sera iusques à la mort.

Le Pere voyant cette grande disposition

le baptisa: le Sieur Oliuier commis General de Messieurs de la nouvelle France, le nomma Emery; si tost que son cœur fut purifié dans le sang de l'Agneau, la ioye s'en empara & le desir de donner des preuues de sa constance, luy firent apporter les denieres Reliques de ses superstitions: C'estoit vne Pierre qu'ils tiennent bien precieuse, enuelopee dans vn fin Duuet; ils s'imaginent qu'elle leur porte bon-heur, qu'elle les rend heureux ou à la chasse, ou au ieu, ou à la guerre, comme j'ay souuent remarqué ailleurs: s'adressant donc au Pere? voila (dit-il) ce que nous cherissons dauantage, j'ay trouué cette Pierre dans la gorge d'vn Elan. Je la conseruois avec amour, ie la regardois comme mon apuy: mais maintenant que ie suis enfant de Dieu, toute ma confiance est en luy. I'auois pressé le Pere le Jeune de le baptiser deuant qu'il s'embarquast pour aller en France; il me demanda si ie n'auois point avec moy quelque petit Manity, ie luy dis que non, ie mentois; i'auois encor de l'attache à cette superstition, que ie deteste maintenant.

Eustache K^x Kinap^y ieune Sauvage âgé d'environ trente ans, paroissoit autrefois grand

en l'année 1642.

49

grand gausseur, & par consequent fort
éloigné de la foy: Car l'esprit de Dieu ne
s'accorde pas bien avec vn esprit altier &
bouffon. Le Baptisme l'a Metamorphosé,
il doit son bon-heur à son frere Charles
Meiachkagat, homme vrayement Chre-
stien Predicateur de I E S V S. C H R I S T.
Depuis son Baptisme il a tellement pour-
suiuy son frere, qu'il luy a fait quitter ses
erreurs pour embrasser la verité: voicy
comme il l'exhortoit vn peu deuant son
Baptisme. Mon frere ie ne vous parle plus
de nos anciennes façons de faire, vous
auez quitté toutes les refueries, il ny a plus
qu'vn poinct qui vous maistrise: C'est le
ieu; voila vostre passion & vostre demon,
il le faut quitter tout à fait si vous voulez
estre bon Chrestien, & du moins en re-
trâcher l'excez, de telle sorte qu'il ne vous
gourmande iamais, faictez presentement
cette resolution deuant que de mettre le
pied dans l'Eglise, pour y estre fait enfant
de Dieu, determinés vous fortement
de quitter la partie? Si tost que vous senti-
rez que vostre cœur veut estre meschant,
ne permettez point qu'il s'echauffe sur le
ieu, quittez tout, il vaut mieux tout per-
dre que de fascher Dieu. Nous auons con-

D

stumé auparauant que de verser les eaux
 Sacrées du Baptesme, sur les Catechume-
 nes, de leur faire produire quelques actes,
 de douleur & d'amour. Charles voyant
 son frere sur le poinct de les receuoir, s'e-
 erie? mon frere dites au plus profond de
 vostre ame, ce que ma bouche va pro-
 ferer; Ouy mon Dieu, vous voies mon
 cœur, ie croy en vostre S. Parole, c'est tout
 de bon que ie vous veux obeyr, la resolu-
 tion en est prise: cōment pourois- ie men-
 tir puisque vous voiez tout? Oubliés mes
 peschez, faites moy misericorde, ie ne
 vous veux plus fascher, vous estes bõ, vous
 ne rebutés point ceux qui ont esperance
 en vous, Chagerimitz, Chagerimitz, ayez
 pitié de moy, ayez pitié de moy. Ce bon
 Catechumene estoit à deux genoux, les
 mains iointes, les yeux colés au Ciel: re-
 petant comme vn petit enfant de mot, à
 mot, tout ce que son frere luy faisoit dire,
 avec vn sentiment tout plein de deuotion.
 Sa femme qui n'auoit guere d'inclination
 au Baptesme: voyant son mary Chrestien,
 voulut bien- tost apres iouyr du mesme
 bon-heur qui luy fut aussi accordé.

Il n'est pas iusques aux ieunes gens, qui
 ne ueillent quasi par force obtenir le Ba-

ptefme, afin d'entrer au Ciel par violence.
Vn ieune Algonquin demandoit le Ba-
ptesme depuis deux ans : comme on le voit
d'vne humeur esueillée, on craint qu'il ne
s'oublie de son deuoir; parfoison le rebute,
d'autres-fois pour ne le ietter dans vn trop
grand éloignement, on luy donne quel-
que esperance. Ce bon garçon tient tou-
ours ferme, il demande, il presse, il fait si
bien qu'on luy promet le Baptefme dans
certain iour. Le voila dans vne ioye qui
luy change le visage, il est eloquent en
actions de graces; mon cœur, fait il, ne
se comprend pas, il ne sçait ce qu'il dit,
tant il est satis-faiët : puis la crainte de
ne pas iouïr si-tost de ce bon-heur, le
saisissant : ie voy bien ce que c'en est,
vous me tromperés aussi bien que le Pere
qui est allé en France, il m'auoit promis
le Baptefme, il ne me l'a point donné :
vous en ferez tout de mesme on a beau
l'asseurer, il est tousiours dans le doute.
Le iour venu comme on l'alla appeller,
il sortit de sa Cabane-tout pensif; vous
me tromperez encor, s'ecric-il, seroit ce
bien tout de bon que vous-m'accordéz
cette faueur, comme il vit qu'on y pro-
cederoit à bon escient, c'est lors que son

52 *Relation de la Nouvelle France*

ame ressentit ce que sa bouche ne pouuoit dire, il se comporte maintenant en vray fils de l'Eglise du grand Dieu.

Vn autre plus ieune Sauvage qui auoit esté nostre Seminariste, lors que nous pensions qu'il failloit commencer par la ieunesse, sans le mettre beaucoup en peine de ces vieilles souches, desquelle on n'atrendoit ny feuilles, ny fleurs, ny fruit, pressa si bien son Baptisme qu'il l'emporta le iour du glorieux S. François Xauier, Apostre des Indes Orientales: le pauvre enfant au sortir du Seminaire, se trouuant parmy de mauuaises compagnies auoit quitté toutes les pensées de la Foy, voire mesme il sembloit l'auoir en horreur disant nettement aux Peres qui luy en parloient, qu'il ne vouloit iamais estre baptisé. La graine de l'Euangile ietee dedans son ame, & cachée pour vn temps ayant receu vne Rosée du Ciel, & vn Rayon fauorable germa secrettement, poussa par apres au dehors, & puis porta des fruits. Ses parens le veulent empescher d'estre Chrestien, il tient si ferme qu'il l'emporte, & pour marque que sa Conuersion venoit d'en haut, il change en vn moment de compagnie au-

en l'année 1642.

53

parauant qu'il fut baptizé, il estoit honteux en la presence des Chrestiens, il ne frequentoit que ceux qu'il croioit ennemis de la Foy, si-tost que son cœur fut touché, il s'éloigne des paiens, & prend pour camarades les enfans de Dieu, & de son Eglise.

J'ay parlé dans les relations precedentes, d'un certain Sauvage lequel ne se pouuoit resoudre au Baptisme? quoy qu'il approuuast la doctrine de Iesus-Christ, ie mourray (disoit-il) si-tost que ie seray Chrestien, il en donnoit cette raison. Quelquetemps apres la mort d'un jeune Francois, qui a donné le nom à l'un de mes enfans baptisé; cōme i'estois dans vne grande maladie; ie vy son ame qui m'inuitoit au Ciel. Estant reuenu à moy ie conclud, que ie ne manquerois pas d'y aller si-tost que la porte me seroit ouuerte: Or comme vous me disies que le Baptisme estoit la porte du Ciel, ie ne me hastois pas tant d'y entrer voyant qu'il falloit passer par la mort. Le chemin n'est guere agreable, quoy que le terme en soit rauissant; mais ten est fait, ie suis resolu à la mort en ne resoluant au Baptisme, vous me dites bien que cette porte de la vie, ne me conduira pas à la mort; en arri-

54 *Relation de la Nouvelle France*

ue. ce qui pourra le Baptesme estant vne chose de telle importance, ie donneray volontiers ma vie pour iouir des biens qu'il apporte à vne ame. Il ne manquera pas d'espreues & de tétations deuant que d'en venir là, le diable l'assaillit par des songes, qui sont toute la Theologie de ces pauvres Barbares. Vn iour estant allé à la chasse des Castois; comme il vouloit prendre son repos, il entendit vne voix à ce qu'il raconte, qui luy dist: tu es mort, si tu te fais baptiser: Adioutés à cela vn erreur, qu'il auoit dans la teste aussi bien que quelques autres Sauvages, scauoit est que les Chrestiens nouvellement baptisés, sont bien tost attaqués de la mort, ou de quelque puissante maladie: s'ils s'écartent tant soit peu des promesses qu'ils font à Dieu, de garder ses volontés: Or comme il ne pensoit pas auoir assez de force, pour garder les Loix du Christianisme, & pour rendre vne si parfaicte obeyssance, il regardoit le Baptesme du mesme oeil, qu'on regarde la mort ou la maladie.

C'est vn grand present qu'une femme vertueuse; le bon Sauvage auoit receu

cette faueur du Ciel, sa femme agissoit
auprès de Dieu & des hommes pour sa
Conuersion: deuant qu'elle fut baptisée
elle auoit vne crainte estrange que son
mary ne l'abandonnast: si-tost qu'elle se
vit dans la liberté des enfans de Dieu,
elle perdit tellement cette apprehension,
qu'elle parloit mesme de le quitter, s'il
ne se rangeoit dans le Bercail de Iesus-
Christ; lors qu'il luy tesmoignoit quel-
que amour ou quelque acte de bien-veil-
lance; ie m'estonne, disoit-elle, com-
me vous poués m'aymer, puisque i'ay
vne creance si differente de la vostre,
que ne me chassés vous, pour prendre
quelque Payenne qui aille avec vous
dans les feux? Cela n'est pas bien que
nous allions après nostre mort, en des
lieux si differens, vous dans les Enfers,
& moy dans les Cieux; elle le gaignoit
par douceur luy apprenoit à prier Dieu
soir & matin, & à reciter son Chape-
let: comme il chantoit parfois en res-
uant dans son sommeil, elle l'euilloit
depeur qu'il ne dist quelque chanson su-
perstitieuse. Cet homme qui croioit
au fond de son cœur, que les veritez

16 *Relation de la Nouvelle France*

qu'on luy preschoit, estoient Solides: & qui d'ailleurs ne se pouuoit deffaire de cette pensée, que le Baptisme luy ouueroit plustost la porte du Ciel, qu'il n'auoit eue d'y aller; souffroit d'estranges presses & de grandes gehennes d'esprit; mais enfin apres les tranches de quatre ans d'esclavage, il enfante sa liberté, il prend cete resolution: quand ie deburois mourir, il faut que ie sois baptisé: Il l'est maintenant par la grace de nostre Seigneur; & le Baptisme ne l'a pas encore mis en Paradis: ie prie Dieu qu'il l'y mette quelque iour. Le pauvre homme auoit bien peur de trouuer trop tost ce qui n'arriue que trop tard aux bonnes ames. *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* Difoit vn bon cœur. A peine auoit il pris vne nouvelle naissance: *in aqua & Spiritu sancto*, qu'il s'écria parlant à celuy qui l'auoit fait Chrestien. Mon Pere vous m'avez deluré du feu, vous m'avez obligé plus sensiblement, que si vous me deliuriés des mains des Hiroquois armés de feux pour me consumer, le feu qui ne s'esteint iamais, est bien plus ardent que celuy qui ne peut viure sans aliment.

Me voila, disoit-il, dans le bon chemin, le Ciel viendra quand il voudra.

A quelque temps de là, les Demons le voulurent encor troubler par quelque songe, il s'en vint en vn matin trouuer le Pere, & luy dist: Si ie croyois à mes resueries, ie serois bien épouuenté: P'ay veu cette nuit dans mon sommeil l'vn de vos domestiques, le couteau en la main tout prest de me tuer. Il luy criay deuant qu'il m'abordast, As-tu dessein de m'oster la vie? Il l'ay en effet, me répondit-il, Cela prouient-il de ton chef, ou de la malice de quelque autre personne? Les Peres avec qui ie demeure, m'ont commandé de te mettre à mort. Approche donc, luy dis-je, massacre-moy, ie ne quitteray point la Foy, quoy qu'ils me fassent perdre la vie. Il m'arreste tout court, & luy se iettant sur moy, me donne deux grands coups de couteau. Il m'éueille en fûr faut tout trouble d'vn songe si funeste. Le Pere voulant diuertir son imagination de la crainte, tourna dextrement ce songe en risée: Voyons, dit-il, si les coups sont mortels. Celuy que tu as veu dans tes resueries est Chirurgien, appellons le pour panser les playes qu'il a faites, & pour y appliquer

38 *Relation de la Nouvelle France*

du baüme. Ceux qui estoient presens se mirent à rire, & la malice du Diable s'en alla en fumée.

Ie concluëray ce Chapitre par le Baptesme de deux Sauvages, ausquels la mort d'une femme & d'une sœur ont donné la vie. En verité Dieu est étonnant, sa bonté n'a point de limites, & sa puissance est sans bornes. Ce qui a éloigné & qui éloigne encore quelques Sauvages de la Foy, c'est cela mesme qui en attire quelques autres. Vne ieune femme Chrestienne douée d'un bon naturel enrichy de la grace, mourut en ses couches. On luy fait ses funerailles avec honneur au Cimetiere de Sainct Ioseph. Après cette ceremonie, vn des Peres qui ont soin des Sauvages, se transporte dans la cabane de la defuncte, pour consoler les parens, fait vn discours du bon-heur des Chrestiens: Nous ne mourons qu'à demy nous autres, disoit-il, il n'y a que le corps de cette bonne femme qui soit reduit à la mort & au tombeau: son ame est viuante estant lauée des eaux du Baptesme: s'estant repentie de cœur, & confessée de ses offenses, nous croyons qu'elle est montée toute pure dans les Cieux; veu mesme qu'elle a enduré fort

patiemment les douleurs de sa maladie. Il ne faut pas pleurer ceux qui sont dans les plaisirs, mais bien ceux qui ne croient point en Dieu, car ils descendent en la maison des flammes & des Demons. Le frere de cette pauvre femme nouvellement enterree, au lieu de reprocher, au Pere que le Baptesme auoit fait mourir sa sœur, fut touché: Il est temps de se rendre, fit-il, ie combats depuis deux ans: il me faut laisser vaincre à Dieu. On le baptise, on le nomme Victor. C'est estre victorieux que d'estre vaincu dans ce combat. Sa femme veut estre de la partie, elle se montre aussi zelée que son mary, pour luy tenir compagnie en la Foy & en la grace: ie prie Dieu qu'elle luy tienne en la gloire.

Le mary de cette ieune femme Chrestienne qui mourut, voulant donner la vie à son enfant, estoit à la chasse, pendant ce funeste accident: estant de retour on luy dist que sa femme est dans le tombeau, que les Peres l'ont secourüe à sa mort; qu'ils l'ont honorée à ses funerailles, & qu'ils ont grandement consolé ses parens, assurant qu'elle estoit en lieu de delices, & qu'il ne falloit pas s'attrister de son bon-heur. Le ieune homme demeure d'a-

60 *Relation de la Nouvelle France*
bord tout estonné, la tristesse & la ioye
partagent son cœur. Il sort tout à l'heure de
sa cabane, s'en va au Cimetiere, se met à
deux genoux sur la fosse ou sur le tombeau
de sa femme, joint les deux mains, & fait
cette priere : Toy qui as tout fait, loge
dans ta maison celle que tu m'auois don-
née: ie ne veux point d'autre lieu que ce-
luy où tu as mis son ame, ie te promets
que ie me feray baptiser. Il se leue, s'en va
droit en nostre petite maison, entre les
mains jointes dans la chambre de l'vn de
nos Peres: Tu sens bien mon cœur, luy
dist-il, tu penetre dans ma pensée: Ma fille
estoit fille de Dieu, elle est au Ciel, c'est
là où ie veux aller apres ma mort: haste-
toy de me baptiser, ie ne veux point aller
au pais des Demons, le Ciel est ma patrie.
Le Pere craignant que l'amour d'vne fem-
me ne le touchast plus fortement que le
desir de plaire à Dieu, & iouyr de sa gloire,
luy parle premierement de se faire instrui-
re, l'éprouue assez long temps pour voir si
la pensée du Baptesme ne s'effacera point
avec la pensée de sa femme. La tristesse se
diminuë, & son desir accroist de iour en
iour. Enfin se voyât pressé d'aller à la chas-
se, comme on le remettoit en vn autre

temps, il passe la grande Riviere; mais vn vn remords luy touchât le cœur, il rebrouse chemin, s'en vient à Kebec: Ic m'en vais, dist-il au Pere qui estoit là, pour vn assez long-temps dans les bois, ie ne scaurois passer outre sans Baptisme. Que scait-on qui ce qui me peut arriuer? Ie suis perdu si ie meurs sans cette grace; baptisemoy, ie te prie, ne me fais point languir dauantage. Le Pere voyant cette ferueur, comme d'ailleurs il estoit bien instruit, luy donna l'accomplissement de ses desirs, luy faisant porter le nom d'Augustin. Il a passé l'hyuer avec de ieunes frippons, qui n'ont en rien ébranlé sa foy & sa constance. Il prenoit souuent la Croix de son chapelet, disant ces paroles: **I E S V S** fortifiemoy, aye pitié de moy; éloigne de moy les Demons qui me veulent tromper, toute mon esperance est en toy: *Benedictus Dominus Deus Israel, quia uisitauit & fecit redemptionem plebis sue.*

CHAPITRE V.

Continuation des Baptesmes.

TOUT le monde ne va pas au Ciel d'un mesme air, les vns y vont gayement quoy que par la croix, les autres quasi par force, *Compelle eos intrare.* Voicy vne ieune fille qui est entrée en l'Eglise de Dieu à coups de baston, ie ne scay quelle voye nostre Seigneur luy fera tenir pour entrer en son Paradis.

Vn ieune homme Payen desja marié, la recherche, & la veut auoir pour seconde femme. Cette fille en l'absence de ses parens s'y accorde. Eux bien estonnez, à leur retour rancent la fille, & disent au ieune homme, Qu'estant marié, il ne doit pretendre à vne seconde femme; que la polygamie n'est plus en vsage à Saint Ioseph, où la plus-part des Sauvages sont Chrestiens; que leur paréte ne se mariera iamais qu'elle ne soit baptisée, & qu'elle n'épousera iamais qu'un Chrestien. Ce compagnon estant frappé d'un amour aueugle, congedic sa premiere femme, demande qu'on

l'instruise, mais les parens se doutans bien que tout cela ne procedoit que d'un ame de chair, enuoyét la fille au Seminaire des Ursulines, pour y estre instruite en la crainte de Dieu: elle y demeure vn mois entier, avec satisfaction de part & d'autre. Ces bonnes Meres ont de l'industrie à gagner le cœur des Sauvages. Enfin ses plus proches parens ayans besoin de son service, la rappellent, l'amour déreglé ne s'arrache pas d'un cœur en si peu de temps. La fille n'auoit pas grande ardeur, mais le ieune homme brusloit. A peine est-elle de retour qu'il la cajolle: on se défie, on la veille, la passion est precipitée. Ce ieune frippon la rencontrant sur le soir, la poursuit; elle ne pouuant esquiuier ce rencontre, se glisse dans vne maison Françoisse: il entre apres elle, l'entretient vn assez long-temps: dans le retardement, on croit qu'elle est enleuée, qu'elle a de l'affection pour cet homme: on se fasche contre elle; & au moment qu'on la menace, elle paroist dans sa cabane. Ses parens ialoux de son absence en vne heure si induë, poursuient leurs plaintes: ils s'assemblent trois ou quatre pour luy faire son procez, tous plaioient contre elle, & le premier qui parla

64 *Relation de la Nouvelle France*

se seruit de ces termes: On nous enseigne que Dieu aime l'obeissance: nous voyons les François dans cette pratique, ils font vn tel cas de cette vertu, que si quelqu'vn d'entr'eux vient à y manquer, il est puny sans delay: les parens chastient leurs propres enfans, & les maistres leurs seruiteurs: ils font cela pour appaiser Dieu, qui est offensé par la desobeissance, pour rendre la ieunesse plus sage & plus souple: & pour donner de la crainte aux meschans, puis nous sommes Chrestiens aussi bien que les François; il faut faire ce qui est agreable à Dieu aussi bien qu'eux: vous sçauéz qu'il y a des-ia long-temps que nous defendõs à l'vne de nos filles, d'aimer vn certain ieune homme Payen, nous l'auons éloignée quelque temps pour luy faire perdre cette affection, nous l'auons fait instruire pour estre baptifée, elle n'a point encor d'esprit, ie croy que la rigueur luy en donnera, mais ie ne sçay quel chastiment on luy pourroit donner.

Vn autre prenant la parole: Si elle estoit, dit-il, ma propre fille, il y a long-temps qu'elle auroit de l'esprit, ou qu'elle seroit hors du monde; on luy a defendu de parler à ce ieune homme, elle n'a pas obey, il

En l'année 1642.

65

Il faut chasser de nos cabanes, & defendre
à tous ceux qui sont icy de la reuoir, ou
de luy donner à manger: voilà vn bon ze-
le, mais il n'est pas *secundum scientiam*: il
ne connoist pas assez la foiblesse d'vn pau-
vre cœur humain; cela tient plus de la ri-
gueur d'Elie, que de la douceur de IESVS-
CHRIST. Vn troisieme opinant plus fa-
uorablement, dist; Que la faute n'estoit
point si grievee, & qu'il suffisoit de fusti-
ger la fille, & qu'il ne falloit point conclu-
re à sa mort, sur vn suiet à la verité d'im-
portance, mais non pas si criminel. La
voix de ce dernier fut suiue: on appelle
la fille, on luy intime la sentence, on luy
dit qu'elle se resolue à estre fustigée,
pour ne s'estre pas rendue obeissante.
Cette pauvre creature baisse les yeux en
terre sans mot dire. A quelque temps de
là, elle dist à vne personne de confiance,
que lors qu'elle se vid condamnée à ce
supplice, elle disoit au fond de son cœur,
Et bien ie souffriray cela patiemment pour
mon offense; i'obeiray sans replique; peut
estre que quand on verra ma patience &
mon obeissance en chose si fascheuse &
si inusitée parmy nous, qu'on m'accorde-
ra le Baptisme, que ie demande il y a si

E

long-temps, si ce chastiment me fait iouir
de ce bien, il me causera vn grand bon-
heur.

La sentence portée, il ne fallut point de
Sergens ny d'Archers pour la conduire
au lieu du supplice. On luy dist qu'elle se
trouue le lendemain à Kebec, elle s'y en-
alla tout froidement avec ses compagnes.
Celuy qui l'auoit condamnée à cette ar-
mende, luy-mesme luy fit payer: il arme
sa main d'vne poignée de sions ou de ve-
ges bien friandes, & luy en donne bien
ferre sur les épaules, en la presence de plu-
sieurs Sauvages. La pauvre patiente n'est
paroitre aucun signe de douleur, si bien
de honte & de confusion.

Ce Iuge & cet executeur de Iustice tous
ensemble, adiouste vne petite harangue
à ce chastiment; Vous auez veu, dit-il
aux ieunes filles qui regardoient ce spec-
tacle, le traitement que ie viens de faire
à vostre compagne, le mesme & vn plus
rigoureux vous attend si vous n'estes ob-
beissantes. Voilà la premiere punition de
main-mise, que nous ayons exercée sur
ceux de nostre Nation, nous sommes re-
solus de continuer, s'il se trouue quelqu'un
parmy nous qui se rende desobeissant.

en l'année 1642. 67

refractaire. Les yeux & les oreilles de ces
pauvres filles, estoient frappez à mesme
temps d'un éclair & d'un tonnetre, qui
leur faisoient craindre qu'un semblable
cartau de foudre ne tombast sur leurs nez
ou sur leurs épaules, tout se passant dans
étonnement.

L'année precedente les nouveaux Chre-
tiens firent mettre un Sauvage en prison;
cette année ils ont fait davantage, & sans
cette punition me semble bien severe pour
la premiere. Ceux qui contendoient la li-
berté & l'indépendance de ces peuples, &
honneur qu'ils ont du joug & de la servitude,
diront qu'une petite touche du Ciel,
ou une petite grace est plus forte & plus
puissante que les canons & les armes des
Rois & des Monarques, qui ne les pour-
roient fléchir.

Il semble qu'après cette vergongne, il
ne falloit qu'une caverne à cette pauvre
fille, elle s'en va au sortir de son supplice,
prier un des Peres qui ont soin des
sauvages, & luy demande le Baptesme
aussy froidement que si rien ne se fust pas-
sé & avec vne telle instance, qu'il en de-
vint tout estonné, & fort satisfait: la
conscience d'avoir souffert cette peine

68 *Relation de la Nouvelle France*

avec un grand cœur, luy donnoit plus de liberté de parler, que l'affront ne luy cau- soit de honte : vne sainte action faite dans l'ignominie, réjouit l'ame aussi bien que celle qui se fait dans la gloire. Le Pere l'examine, la trouue tres-bien instruite, il veut neantmoins differer son Baptesme ; mais comme elle s'estoit soumise à ce tourment, dans l'esperance que son humilité & son obeissance obtiendroient cette faueur, elle presse fortement, protestant que iamais elle n'aura d'affection pour aucun Payen ; & ne donnera plus de sujet de tristesse à ses parens. Et bien donc, luy fit le Pere, trouuez-vous demain matin en l'Eglise des Meres Urselines. La voylà plus remplie de ioye de cette parole que de melancholie d'auoir esté si mal traitée.

Elle s'en retourne dans sa cabane toute gaye, & deuant que le Soleil fust levé, elle auoit des-ja fait vne demie lieue de chemin, pour se trouuer avec ses compagnes au lieu qu'on luy auoit assigné. La Mere Superieure bien estonnée de la voir si remplie de ioye de si bon matin, luy en demande la raison : Le de- uoyez-vous estre baptisée auourd'huy dans vostre

glise: voilà le sujet de ma venue & de mon contentement. Mais sçavez-vous bien que c'est que Baptême, luy repart la Mere? C'est vne eau, répond-elle, qui lauera tous mes pechez, qui embellira mon ame, & qui me fera enfant de Dieu. Ce qui se passa hier, ne vous a-il point laissé quelque reliqua de tristesse dans l'ame? La pensée que j'auois de souffrir pour I E S V S C H R I S T, me fit boire cette honte avec plaisir & le contentement, que ie ressens à present du bonheur que ie vay posseder, ne peut souffrir aucune tristesse dans mon cœur. Le Pere arriue là dessus, il se dispose à la faire Chrestienne, l'interroge, elle répond avec ioye, la baptise, elle fut nommée Angele.

Ce procedé fut approuué de ceux qui aiment la priere, c'est à dire des Chrestiens, mais les Infideles ne le peurent supporter, ils accusent les Neophytes de cruauté. Le ieune homme qui estoit passionné pour cette fille, & qui se voyoit priué d'une proye qu'il auoit des ia deuorée dans son cœur, fumé de colere, il se va plaindre à son pere qui estoit pour lors aux trois Riuieres, luy dist que les

Chrestiens l'ont maltraité, qu'il en veut auoir la raison. Cét homme plein de fureur se transporte aussi tost à Saint Ioseph, ne menace pas moins que d'assommer vne partie de ceux qui croyent en Dieu; on luy fait voir que son fils se plaint à tort, qu'on ne luy a fait aucun affront; & que s'il honore la priere, comme il en fait le semblant, il a sujet d'estre content du chastiment qu'on a fait à la fille; mais cela n'appaise point la fureur d'vn homme extraordinairement passionné.

Le Monsieur le Cheualier de Montmagny, nostre Gouverneur, tousiours semblable à soy mesme, & tousiours zelé pour l'amplification de la Foy, le fit appeller, & luy fit dire par son Interprete, Qu'il se donnast bien de garde de rien attenter contre les Chrestiens; qu'il ne les peut attaquer qu'à moins de choquer sa propre personne; qu'il n'est qu'vne mesme chose avecque tous ceux qui croyent en IESVS-CHRIST, & qu'il aime la priere. Cette predication faite dans vn Fort armé de canon, eut effect. Pour conclusion la Foy triompha de l'impieté, & Dagon se vid abbatu de.

uant l'Arche, & Belial vaincu par I E S U S-
CHRIST.

J'ay dit cy-dessus que les Hiroquois auoient écarté les Sauvages des trois Riuieres à la reserue d'un petit nombre, desquels le Pere Buteux, qui a fait sa demeure plus ordinaire en cette résidence, parle en cette sorte: Nous auons eu peu de familles cét hyuer, ce peu neantmoins nous a contenté, pour auoir presté l'oreille avec fruit à la parole de Dieu; tous ont esté baptisez grands & petits: & après le Baptisme ils ont fréquenté les Sacrements, avec toute la satisfaction qu'on pourroit desirer.

Le premier de cette petite bande, qui est homme de consideration parmy les siens, m'ayant long-temps prié de le baptiser: ie paroissois n'auoir point d'oreilles pour luy: plus il me pressoit, plus ie le renuoyois rudement pour éprouuer sa constance. Luy ennuyé de ce rebut, me dist vn certain iour: Le ne perdray point courage pour vostre refus: Vous n'estes pas seul à qui Dieu a donné le pouuoir de baptiser: Je descendray là bas, & ie trouueray d'autres Peres, qui me seront plus fauorables, & qui auront de meil-

72 *Relation de la Nouvelle France*

leures volentez pour moy que vous n'auez : Je crains neantmoins dans le retardement, de tomber en quelque faute qui me rende indigne du Baptesme. Si i'estois enfant de Dieu, il me donneroit des forces pour marcher droit : l'ay peur encore que le malin Esprit ne se ferue de mes Compatriotes, ennemis de la priere, pour me rappeler à mes anciennes façons de faire. Si i'estois Chrestien, la resolution seroit prise; ils perdroyent leurs forces, & i'augmenterois en courage. Je ne pourrois plus douter qu'il ne falust obeir à Dieu : & voilà pourquoy ie vous presse de me baptiser. Qui sçait, luy dis-je, si vous ne demandez point le Baptesme par quelque consideration temporelle? Quoy done? repartit-il, ne suis-je pas chasseur? ma vie dépend-elle des François? suis-je malade ou en necessité? Non non, ce n'est point l'attêe des biens de la terre, qui me fait embrasser vostre creance, mais vne crainte de tomber dans les tourmens preparez à nos offenses, & vn desir d'aller au ciel apres ma mort. Je tens vne telle ardeur pour iouir de ce bien, que quand ie sçaurois que la mort suiuroit mon Baptesme; ie tiédroy ferme sans reculer d'vn seul pas.

Cette ferueur animée par la resistance qu'on luy faisoit, l'a mis dans l'accomplissement de ses souhaits. A peine, estoit il Chrestien, qu'on luy apporta nouvelle qu'un bon nombre de Sauvages de la nation; avec lesquels il s'estoit voulu retirer sur la fin de l'Automne, auoient esté pris, tuez, massacrez, bruslez, rostis & bouillis par les Hiroquois; ah mon dieu, s'escria il, que vous ay ie fait, de m'auoir arresté icy bas, parmy vos enfans où i'ay euté la mort du corps, & trouué la vie de l'ame; c'estoit fait de moy pour iamais: Si ie fusse monté la haut comme i'en auois le dessein. Il entre tout de ce pas en la Chapelle, comme saisi de fraieur, & tout rempli de recognoissance, ie remercie Dieu d'une faueur, & d'une grace si signalée & si particuliere.

C'est vne consolation bien douce de voir maintenant avec quelle Charité, les Chrestiens procurent le Baptesme, aux pauures malades qu'ils voyent en danger de mort, il y a peu d'années qu'il nous falloit courir apres eux; encor quand on les auoit attrappez, on ne les pouuoit mettre dans la voye de leur salut: les Neophytes bien zelés nous deliurét à present d'une partie de ces

74 *Relation de la Nouvelle France*
soins, ce n'est pas vn petit creue-cœur, d'en-
tendre que des ames estans toutes proches
des portes du Paradis: soiēt precipitées dās
le fond des abysmes, quātité de Sauvages
ayant negligé ou mesprisé le Baptesme,
lors qu'ils le pouuoiet receuoir, sont morts
bien loin de nous, avec ces regrets & avec
ces plaintes, que ne suis- ie maintenant au-
pres des Peres, ie ne mourois pas comme
vn chien, les bons Chrestiens les secou-
rans dans cette extremité, en voicy deux
exemples.

Vne troupe de Sauvages s'estoient reti-
rez dans les bois pour faire des canots, vne
pauvre femme tōbe soudainmēt dans vne
si grāde foiblesse, qu'on la tient pour mor-
te, les Chrestiens commanderent aussi-tōst
à deux ieunes hōmes de s'embarquer pour
aller querir vn Pere afin de la baptiser, il
falloit voguer plus de trois lieux sur l'eau
en plaine nuit, les ieunes gens rament de
toutes leurs forces, ils arriuent à S. Ioseph,
demandent vn Pere avec empressement: le
Pere Buteux qui se trouua pour lors en cet-
te residence, prend avec luy vn ieune Chi-
rurgien, & court apres sa proye, il arriue
aux Cabanes enuiron vne ou deux heures
apres minuit, trouue la malade sans poux,

vne grande euacuation de sang luy auoit
osté les forces & la parole, le Chirurgien
luy donne vne potion cordiale, elle re-
uient à soy, le Pere la veut instruire: mais
vn Sauvage Chrestien & rauy de la voir en-
core en vie, luy parle de Dieu avec vne
telle éloquence, que le Pere prenoit plai-
sir de l'escouter, & tous les autres Sauua-
ges l'admiroient. Le iour cependant s'ap-
proche, & le Pere voyant la malade hors de
danger, fait prier Dieu dans la Cabane,
donne vn petit mot d'exhortation à tous
les assistans, puis demande qu'on le repor-
te à S. Ioseph, pour dire la sainte Messe.
Iean Baptiste Etinechxgat, qui s'estoit
monstré le plus zelé pour le salut de cette
pauvre femme, luy dist, comment mon
Pere vous n'avez pas encore fait ce pour-
quoy on vous a fait venir, & vous parlés
de vous en retourner, demeurés s'il vous
plaist, ne quittez point cette pauvre fem-
me qu'elle ne soit Chrestienne, le Pere luy
dist, que le Chirurgien assuroit qu'elle n'en-
mourroit pas, & qu'õ la baptiseroit avec les
sainctes Ceremonies, & avec plus de fruit
quand ils seroient de retour à S. Ioseph,
cette raison le contenta & le Pere s'embar-
que avec les Nochers dans vne escorce fa-

76 *Relation de la Nouvelle France*
connée en gondolle, bien ioyeux de voir
tant de Charité en ces bons Neophytes.

Voicy vne autre exemple de ferueur &
de zele, qui n'a pas tant de paroles : mais il
y a bien autant de substance.

Vn ieune Algonquin estant descendu
ce prin-temps à Tadonsac tombe malade,
croiant que sa maladie estoit mortelle : il
s'ecrie ! hélas si i'estois à Kebec , ie ne
mourois pas sans Baptisme. A cette voix
deux Chrestiens l'embarquent, luy font
faire trente six ou quarante lieues : sur le
grand fleuve, malgré la pluie, les vents &
les vagues, exposant le corps pour sauuer
l'ame.

Pour conclusion, ie puis asseurer qu'il
y a peu de Sauvages, de ceux qui fre-
quentent ordinairement la residence de
S. Ioseph, qui n'ayent enuie d'embrasser
la Foy de Iesus Christ, & ceux là & les
autres viendront avec le temps, ie dis
avec le temps, nostre ardeur Françoisise
voudroit quasi recueillir, deuant que d'a-
voir semé.

CHAPITRE VI.

*Du Baptesme de deux Hurons, qui ont
passé l'hyuer à Kebec.*

LES affaires de la mission, retenant à Kebec le Pere Jean de Brebeuf, tres versé en la langue Huronne, on inuita quelques Hurons de ceux qu'on iugeoit moins éloignez de la Foy, de passer un hyuer aupres de luy, afin de se faire profondement instruire: la difficulté du retour dans vne saison, qui commençoit de ja de faire sentir les rigueurs d'un froid, qu'on dit auoit esté tout extraordinaire cette année, sembloit leur debuoir faire accepter cette offre: mais Dieu auoit ietté les yeux sur deux pauvres brebis, égarees, qu'il vouloit ramener à sa bergerie, sa prouidence est aussi adorable qu'elle est secreta, on prie quelques vns de ces pauvres Barbares de demeurer, ils n'ont peu iouyr de cette faueur, on les éconduisit: quelques vns estans desia partis, retournent sur leurs pas: mais on les renuoye, on vouloit choisir les esprits les mieux faits,

78 *Relation de la Noüuelle France*

& pour y prendre garde de trop prez, il n'en resta ny bon ny mauuais. Les voila tous partis, ils auoient des-ja fait plus de cinquante lieuës quand vn nomme Atondo, & vn autre appellé Okhukandoron, quittent leurs compagnõs rebrouffent chemin, & s'en viennent retrouver les François, leur dessein n'estoit pas de se faire instruire; mais Dieu les renuoioit pour le subiet, ils craignoient la rigueur du froid, & Dieu les vouloit éloigner de l'ardeur des flammes, ils venoient pour prendre quelque plaisir, allant à la chasse avec les Sauvages de ça bas: & eux mesmes ont esté pris heureusement, & arrestez dans des pieges qui les ont mis en liberté, on les fit descendre à saint Ioseph proche de de Kebec, où estoit le Pere de Brebeuf: il n'y auoit plus d'apparence de les congédier, le froid les auroit égorgés en chemin. Ils sont receus à bras ouuerts, comme ayans leurs parentes signees de la Charité, & de la bonté du grand Dieu; le Pere les entend avec sa douceur ordinaire, & avec vn sucez plus heureux beaucoup qu'on n'attendoit.

Si tost que les deux bons Sauvages furent éloignez du bruit, & du tumulte de leurs

dances; leurs yeux & leurs oreilles changeans d'objets, leur cœur changea d'affection. On dit que le pur amour demande vn cœur tout pur; c'est à dire vn cœur tout vuide & desoccupé; la Foy en fait quasi de mesme; à mesme temps qu'vn esprit se détache de ses erreurs; la Foy s'en empare & luy fait voir des veritez ravissantes; nos deux Hurons qui n'auoient presté l'oreille à la doctrine de Iesus Christ dans leur pais, que pour l'abhorrer & pour s'en moquer, voyans des Sauvages bâtis cōme eux, detester leurs anciennes superstitions, & mener vne vie toute nouvelle, sont touchés; ils approuuent cette sainte nouveauté, ils l'honorēt, ils sont curieux d'apprendre, les voila en appetit, ils considerent en repos les veritez Chrestiennes, ils se font dire & redire les prieres: enfin ils agissent avec Dieu, ils luy parlent, & il leur respond ils demandent, & il les exauce; bref la Foy entre la premiere dans leur ame, l'esperance la suit, l'estonnement l'accompagne, & tous trois produisent la recognoissance. Comment est ce, disoient ils, que Dieu nous a ramenez ça bas pour le cognoistre & pour ouyr parler de choses si grandes, pour estre instruis de ses volontez & de ses

80 *Relation de la Nouvelle France*
commandemens : c'est le grand maistré
de la vie, il luy faut obbeyr.

Pour moy disoit Atondo, j'ay esté pris
autres-fois des Hiroquois, ie m'eschappay
de leurs mains, & mon camarade fut mis
à mort. Je tombay certain iour du haut
d'un arbre, & ie fistant de soubresauts que
j'en debuois mourir ; est-il possible que
Dieu m'ait voulu conseruer la vie, pour le
cognoistre & pour iouir de tant de biens
dedans le Ciel, dont on nous parle? Quoy
donc? veray ie mon fils en celieu de plai-
sir & de gloire, son ame y est desia. C'est
vous qui l'auetz baptisé, disoit il au Pere;
l'estime de ce bon-heur croissoit-tous les
iours en eux, à mesure qu'ils en recognois-
soient la grandeur.

En vn mot, estant bien instruits, ils de-
mandent le Baptesme, le Pere de Brebeuf
les éproue: ils sont cōstans, ils protestent
que iamais ils n'auront aucun commerce,
auec les superstitions & auec les malices
de leur pais, qu'ils auront l'esprit constant
quand ils seront Chrestiens, & qu'ils n'ap-
prehenderont plus aucun danger. On les
baptise solennellement, Monsieur de Mai-
son-neufue appelle Paul celuy qui se nom-
moit Atondo, & Madamoiselle Mance
donna

en l'année 1642.

81

donna le nom de Jean Baptiste Oxhukyan-
doron, ils répondirent hardiment à toutes
les demandes qu'on leur fit : si tost qu'ils
furent lauez de ces eaux Sacrées, ils ren-
dirent mille actions de grace à Mon-
sieur le Gouverneur, & aux François des
caresses, & des biens-faits, & des se-
cours qu'on leur auoit rendu pendant
tout l'hyuer : Mais la plus grande faueur,
& la plus signalée que vous nous ayez pu
faire, disoient-ils : c'est de nous auoir ac-
cordé le saint Baptesme, & de nous auoir
faict porter deux beaux noms que nous
caresserons, & que nous cherirons iusques
au tombeau, nostre cœur ne peut conte-
nir la ioye que nous ressentons, de nous
voir deliurez de l'Enfer : nous ne voyons
plus d'accidens ny de mort qui soit à
craindre ; nous viuons dans l'esperance de
posseder de si grands biens apres cette vie.
Vous apprendrez disoient-ils l'an prochain
des nouuelles de nos deportemens, & vous
sçaurez que nous aurons vescu conformé-
ment à la promesse que nous en auons fai-
te en nostre Baptesme.

Je prie Dieu qu'il benisse leurs saintes
resolutions, les bonnes gens, dit le Pere,
se font tres bien comportez pendant tout

F

82 *Relation de la Nouvelle France*

l'hyuer, ils n'ont derobé personne : c'est vn miracle qu'vn Huron ne soit point larron, ils se font volontiers occupez dans quelq; traual, ou diuertis par la chasse, ils se font montrez fort recognoissans du bon accueil qu'on leur a fait. Ils se font volontairemēt, & fort étroitement abstenus de viande depuis leur Baptisme, qui fut en Carefme, iusques à Pasques ? Nonobstant les grandes occasions qu'ils eurent de rompre cette abstinence, ils ieusnoient les iours qu'on leur permettoit, ils estoient fort portez à la priere, & grandement auides des discours, & des instructions qui touchoient leur salut; ils se Confesserēt & Communierent à Pasques pour la premiere fois: Monsieur le Gouverneur les fit mettre à tes costez à la sainte Table; pour leur témoigner l'estat qu'il faisoit de cette viande adorable, & de ce mystere tout plein d'amour.

Voicy les raisons qui ont induit ces deux bons Neophytes, à embrasser nostre creance : premierement les attraits & le bon accueil de Monsieur le Cheualier de Montmagny, assaisonnés de quelques presents faits en bonne saison, leur gaignoient le cœur, & leur donnoient de l'estime, d'vn homme qu'ils voyoient fort honoré de nos

François? Considerans d'ailleurs qu'il ne faisoit que des choses qui regardent l'éternité, & qu'il n'aymoit que ceux qui les embrassent. Cela leur faisoit croire que la Foy estoit quelq; grandeur, puis qu'un tel Capitaine la respectoit avec tant d'amour, honorant ceux qui la prêchent & qui la reçoivent.

Secondement les actions des nouveaux Chrestiens, de S. Ioseph les rauissoient; ils contemploient des hommes de mesme paste qu'eux, & de mesme estoc, se cōtenter d'une seule fême, fouler aux pieds leurs anciennes superstitions, ne cōmettre aucun viol, viure cōme des agneaux, estre portez à la priere, deuenus charitables: ils en voyoient baptiser de tēps en temps avec solēnité on faisoit publiquement des mariages en leur presence dās la Chapelle, tout cela frappāt leurs yeux, touchoit fortement leur cœur.

En troisieme lieu, la pieté de nos François, & nommément des meres Vrsulines, & des Hospitalieres, qu'il n'eussent iamais pū comprendre s'ils ne l'eussēt veüe de leurs propres yeux, & resenty en leurs propres personnes, leur a dōné vn grand cōcept de nostre Religiō. C'est en effet vne entrepri-
se, hardie pour des filles tēdres & delicates

24 *Relation de la Nouvelle France*

de braver les dangers de l'Océan, pour venir porter la Croix de Iesus-Christ, en ce bout du monde, le courage monstre que le Dieu, pour l'amour duquel on quitte la douceur, pour viure dans la rigueur, est vn grand Dieu. Vne petite fille Huronne qui estoit au Seminaire des meres Ursulines, fort zeleé pour le salut de sa nation, les a fort touchez.

J'ay tousiours creu que le zele d'vn Gouverneur, la bonté des François, la pieté des nouveaux Chrestiens, la Charité des Religieuses, deuoient seruir de leuain pour faire leuer vne grande masse: le bruit de ces nouveautez se respand dás tous les peuples de ces contrees, & ces vertus fructifieront vn iour dans des lieux bien plus hauts que Kebec. Si nos grands fleuyes estoiet libres, les nations les plus éloignées viendroient contépler ces merueilles, & des à present il n'y descend aucun Sauvage qui ne vueille voir les filles Vierge. L'explication du eõmandement de nostre Seigneur, de s'aimer les vns les autres, quoy qu'on soit de diuerses contrees, fit souuent dire à nos deux Hurons, ó que cela est beau! que ces veritez sont agreables! ils les admiroient d'autant plus, que tous ces peuples n'ont quasi point d'amour que pour leur nation,

en l'année 1642.

ils se respectent grandement les uns les autres : mais ils font vn tres grand mespris de tous les étrangers.

Deux veritez principalement touchent viuement ces deux nouueaux Chrestiens, lors qu'ils n'estoient encor que Catechumenes, l'vne estoit sans la Foy, & sans l'observatiõ des cõmandemens de Dieu, ils se deuoient resoudre à brusler eternellement dans les brasiers d'vn feu veritable; Celuy que nous voyõs de nos yeux, n'en estant que la peinture. A iamais disoient-ils brusler à iamais. Si nous ne pouuons tenir le bout de doigt dãs vn petit feu qui n'est que peinture, qui n'a ny force, ny vigueur, ny duree, à cõparaison de ces flâmes deuorantes & eternelles; que ferõs nous si nos crimes nous y iettent? L'vn d'iceux estant à Kebec, la veille du grand S. Ioseph patron de la nouvelle France: comme on faisoit des feux de reioyissance en son honneur, il fut si epouuante, voyãt que le feu se paroît en vn instant d'vne machine artificielle, qu'il s'enfuit soudain cherchãt vn abry contre ces flâmes: cette vaine crainte appresta à rite à toute la cõpagnie, ce bon hõme voyãt voltiger ces feux, ne scauoit où se mettre. L'assurãce des François l'etonnoit autãt que la

viuacité des flammes, que le tonnerre des canons, & que la vitesse des fusées. Cette peur luy fist du bien, & luy en fait encor, quand il y pense: si vn petit feu-folet qui disparoit en vn instant, m'a tant espouuante, quelle sera l'horreur de ces brasiers de l'Enfer, qui ne s'esteindront iamais/bruslet eternellement: c'est ditoyt-il, vn long terme, c'est ce qui m'estonne.

L'autre verité qui les a portez à Dieu, c'est le peu de durée de cette vie, & la bassesse des créatures: nous nos omes icy que comme dans vne Cabane de passage, nous courons à la mort, nous n'emporterons rien avec nous: ces biens pour lesquels nous traouillons tant, s'échappent de nos mains, & on nous en promet d'eternels nous serios de grands fous de les mepriser. Les viures que vous nous donnez, faisoient-ils, se consomment, nos robes s'vsent, nos bonnets se deteignent, & perdent leur lustre, & leur beauté; tout se passe, tout s'altère, le bon heur du Ciel ne se chägera iamais; à ce que vous dites, il faudroit n'auoir point d'esprit pour ne pas aspirer à ces grands biens. Vne si riche nouvelle, & vne si grande verité, touche bien vn cœur nouvellement éclairé de la Foy. Le 6. de May ces

deux nouveaux enfans de Iesus. Christ
quitterent la residence de S. Ioseph, pour
remonter aux Hurons; les Chrestiens de
cette bourgade encommencés les voyans
sur leur depart, leur rendirēt en témoignage
de leur amitié; ils font apporter le char
d'vn grand Elan Bouccané, & vn autre
gros paquet de viande, puis l'vn des princi-
paux prenāt la parole, immediatēment apres
les prieres qui se font publicqūement dans la
Chapelle, leur dist: Mes freres nous auons
vne ioye tres sensible de vous voir main-
tenant enfans de Dieu; il n'y a rien de quoy
nous fassions plus d'estat que du Baptēme &
de la priere: pour vous donner vn gage as-
suré de l'amour que nous vous portōs & du
contentement que nous auons de voir nos
freres, par les eaux du Baptēme: voicy vn
Elan que nous vous presentons, acompagné
des morceaux que nous tenōs les plus deli-
cats dans nos festins: c'est vn petit soulage-
ment dans les fatigues d'vn long chemin
que vous auez à faire. Au reste nous vous
promettōs que vous serez ferme & constāt
dans la Foy, nous attendons cela de vostre
courage: mais nos desirs vont encor plus
auants nous souhaitterions que par vostre
entremise toute vostre bourgade iouit da-

283 *Relation de la Nouvelle France*

bon-heur, que vous avez trouué ça bas
parmy nous, afin que nous ne fussions plus
qu'vn cœur & qu'vne bouche.

A cette harangue plus eloquente en Al-
gonquin, que ie ne l'ay couchée en Fran-
çois. Paul Atondo repartit encor plus ele-
gammét en son lāgage. Mille actiōs de gra-
ces, mes freres, de vos presens, ils parlēt, ils
publiēt vostre bonté, ils ne ferōt pas muers
en nostre pais: nous n'y toucherons point
dans le cours de nostre voyage. Il faut que
tout le pais les voye, que les principaux
en goustēt dans vn festin que nous ferons,
où vostre amour & vostre liberalité seront
les principaux mets. Nous vous remerciōs
aussi des caresses que vous nous avez fai-
tes, pendāt tout cēt hyuer: vous nous avez
iuitez à vos festins, il n'y a Maison ny Ca-
bane où nous n'ayōs esté receus avec ioye,
tout le mōde nous a témoigné du cœur &
de l'amour. Pour ce qui cōcernela creance
que nous ayons embrassée avec vous: c'est
vne affaire important qui regarde le Ciel,
nous quitterons la vie plustost que la Foy. Il
me semble que ie ne voy plus rien à crain-
dre ça bas en terre, puis que ie ne vois plus
rien à perdre: quitter la vie pour iouir d'vn
bō-heur eternal, ce n'est pas vne perte c'est

vn riche acquies. Il y a quatre ans qu'Archiaudafe & Oracha, c'est ainsi qu'ils nomment le Pere Ierôme l'Alemand, & le Pere Charles Garnier, nous estans venus voir dans nostre Bourgade pour nous instruire, me presserent de me faire baptiser; leurs discours ne me plaisoient pas. Le leur enuoyois mes neveux & mes nieces pour les occuper; pour moy ie rejettois cette affaire, iugant qu'il en falloit remettre la deliberation en autre temps; mais pour le present, mon cœur sent vn tel plaisir & vne telle force, qu'il m'est aduis que rien ne peut ébranler ma Foy. Ce que ie dy de moy, vous le deuez penser de mon compagnon, puis qu'vne seule bouche vous dit les pensées & les resolutions de nos deux cœurs. Nous auons conclud par ensemble, qu'aussi-tost que nous aurons mis le pied dans nostre pays, nous ferons vn festin le plus solennel qu'il nous sera possible; & là nous declarerons publiquement deuant les plus apparens de nostre Bourgade, que nous sommes baptisez; que nous renonçons a toutes nos folies; que nous abhorrons nos anciennes façons de faire pleines de superstitions; que la conclusion est prise de viure & mourir dans

90 *Relation de la Nouvelle France*
l'obeissance de la Foy que nous auons em-
brassée, & qu'on ne nous parle plus de ce
qui nous en pourroit éloigner. Ce n'est
pas tout, nous presserons viuement nos
concitoyens de se faire baptiser. I'ay
quantité de parens, plusieurs neveux, &
plusieurs niepces; i'offre tout cela à Iesus-
Christ; i'espere qu'ils seront les premiers
qui me presseront l'oreille. Apres cette
harangue, les Neophytes tous remplis de
foye, se separerent pour se reuoir vn iour
dedans les Cieux, s'ils ne se rencontrent
plus dessus la terre: *Benedictus Deus in donis
suis, & sanctus in omnibus operibus suis.*

CHAPITRE VII.

De l'Hospital.

LE bel ordre qui se garde dans les mai-
sons de l'Hospital de Dieppe & de
Vannes, est rauissant. Nostre Hospital
de Canadas, pour estre au milieu de la
Barbarie, n'a pas moins de pieté: disons-
en deux mots en ce Chapitre, que ie tire-
ray des memoires que la Mere Marie de
S. Ignace a tracez.

Elle commence par vne tres-humble reconnoissance & par des actions de graces toutes cordiales enuers leur chere Fondatrice Madame la Duchesse d'Aiguillon. Que ferions-nous, dit-elle, sans les secours extraordinaires de cette Dame, ses dépenses en ces derniers confins du monde sont excessiues. Les pierres dont on dresse les bastimens, sont plus cheres que le marbre, quoy que personne ne les vende. Le nombre des Sauvages qui a esté plus grand cette année en la bourgade commencée de Saint Ioseph, nous a fait exercer la charité enuers trois cens personnes ou enuiron, comprenant les malades & valetudinaires, & les pauures qui ont besoin de nostre secours. Il ne nous est pas possible de ne point étendre le cœur & la main vers ces bons Neophytes, qui nous ont donné autant de consolation cette année, & encore plus, puis qu'ils estoient en plus grand nombre que les precedentes. La charité du Reuerend Pere Vincent, & des autres Peres qui ont cultivé ces nouvelles plantes, nous a feruy d'vn puissant attrait pour exercer nos fonctions avec ioye & avec plaisir: mais descendons plus en particulier, & disons deux mots

92 *Relation de la Nouvelle France*
des malades. La mort en a fait passer six
au Ciel: les dernières paroles de leur vie
sont pour l'ordinaire les oraisons qu'on
leur fait faire, pour l'application du sang
de l'Agneau, sur les grandes ames qui leur
procurent le mesme bien.

Vn ieune garçon âgé d'environ quinze
ans fut porté à l'Hospital; il n'estoit point
baptisé, & ne paroissoit point dans la dis-
position de l'estre deuant sa mort; car il
estoit tourmenté ou de grandes conuul-
sions, ou plongé dans vn sommeil letargi-
que, si bien qu'on ne pouuoit auoir aucu-
ne raison de luy. Les Meres luy donnent
vne potion pour luy réveiller les sens; si
tost qu'il eut auallé le breuusage, il ouure les
yeux, & regarde les assistans; le voila plein
de connoissance. On luy demande s'il ne
veut pas estre baptisé; Ouy da, répondit il,
adioustant d'autres paroles qui témoi-
gnoient son desir. A peine a il donné son
consentement, qu'il retombe dans des
conuulsions plus violentes qu'auparauant.
On croit qu'il expire, on le baptise tout sur
le champ. Ses parens, quoy que Payens,
s'écrient: Nous voilà contents, car c'est
pour le salut de son ame que nous l'auons
amené, & non pas pour la guerison de son

corps. La mort qui sembloit le vouloir en-
 gloutir, luy donna encor le loisir de faire
 vn grand amas de merites, deuant que de
 le faire passer au Ciel, on luy fait prendre
 la meilleure nourriture qu'on peut en ces
 pauures contrées : il reprend ses forces, on
 luy donne les sainctes ceremonies du Ba-
 ptisme en la Chappelle de l'Hospital, avec
 le nom de Daniel. Au bout de trois semai-
 nes, ou vn mois, qu'il eut esté secouru avec
 des cœurs pleins de charité, le bon ieune
 Neophyte s'en retourne voir ses parens : la
 fluxion le reprend à quelque temps de là
 avec plus de rigueur qu'auparauant : il
 tombe dans vne hydropisie mortelle : il est
 avec cela trauaillé d'vne si grande oppres-
 sion, qu'il fut deux mois entiers sans se
 pouuoir coucher, demeurant tousiours en
 son seant dans vne mesme posture. Il estoit
 deffait comme la mort mesme, il souffroit
 des douleurs tres visibles, & cependant
 iamais nous ne l'entendions plaindre, di-
 sent les Meres, il ne demandoit aucun
 secours ny aucun soulagement ; il est vray
 que son mal estoit tres-amer, mais sa pa-
 tience n'estoit que douceur. Il se commu-
 nia souuent pendant sa maladie, & tous les
 iours il purifioit son ame dans le Sacre-

9 **Relation de la Nouvelle France**
ment de Penitence, tant il estoit amoureux de la pureté. Il gousté maintenant la verité de ces paroles; *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Vn autre Sauvage couuert de playes mortelles depuis les pieds iusques à la teste, se voyant dans cette Maison de charité, se comportoit iustement comme cёр impie, qui prioit Dieu qu'il eust pitié de son corps, mais pour son ame, qu'il en fist comme il luy plairoit. Celuy-cy ne vouloit point ouyr parler du Baptesme, sinon à condition que Dieu luy rendist la santé. Les Peres qui visitent l'Hospital, le voyans dans cette opiniastrété, le quitterent pour quelque temps, sans luy parler de son salut. Vne bonne femme Chrestienne l'allant visiter, l'entretient si à propos de la brieufeté de cette vie, des recompenses & des chastimens qui nous attendent en l'autre, qu'il ouure les yeux demandant le Baptesme avec instance. On l'éprouue quelque temps, il perseuere dans sa demande, on luy accorde, il meurt, & en mourant il fait voir qu'il estoit du nombre des predestinez. Les misericordes de Dieu sont étonnantes, ses iugemens sont des abysses; vn Barbare en vn moment est laué

en l'année 1642.

dans le Sang del' Agneau, & dans vn autre momēt, il passe del'extremité de la basse-
se; dans vn tres-haut degré de gloire; & du bout d'vn precipice eternel; il entre dans vne assurance qui ne sera iamais ébranlé.

Vn ieune enfant âgé de dix ou douze ans, qui auoit receu le nom de Guillaume en son Baptesme; estant tombé malade, fut transporté en cette Maison de misericorde: si tost qu'il y fut, il ne ietta quasi plus les yeux sur ses parens, qui l'auoient retiré comme par force de nostre Seminaire. Son contentement estoit de voir le Pere qui l'auoit instruit, d'ouyr parler de Dieu, & de luy présenter ses petites prieres. Il auoit vn Parrin en France homme de merite & de condition; qui prendra plaisir de voir passer de cette vie dans la Maison du grand Dieu, vn petit Ange mortel, muni de tous les Sacremens de l'Eglise, animé d'vne deuotion qui semble surpasser son âge. Ayant receu l'Extreme-Onction on luy fait baiser vne Croix d'argent, enrichie d'vne piéce de la vraye Croix, qu'vne Dame del'Abbayede Frōteuraut a donnée à Iesus-Christ, pour estre présentée à tous ceux qui mourroient

96 *Relation de la Nouvelle France*

en l'Hospital de la Nouvelle France, ce pauvre enfant la prend, l'embrasse, la caresse, l'apostrophe avec des paroles si tendres & affectueuses, qu'il nous attendrissoit, dit la Mere qui a couché les memoires. Il demande qu'on la luy pendre au col, on luy obéit: mais comme il baïssoit à veüe d'œil; & qu'on craignoit que ce gage qui luy estoit si cher ne le blessast, on luy voulut oster, veu même qu'on croyoit qu'il eust perdu le sentiment. S'estant apperceu qu'on luy rauissoit son thresor; Laissez-moy, dit il, mon I E S V S; & embrassant derechef, & baïssant cette sainte Relique; & ce signe adorable de nostre redemption; il rend son ame à celuy qui l'auoit donnée pour luy en vne Croix; *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum eius.*

Les trois autres qui ont finy leurs iours en nostre Hospital, poursuit la Mere, sont partis de ce monde apres auoir receu tous leurs Sacremens; & ie dirois quasi volontiers, que leur pieté, leur deuotion, & l'innocence de leur vie depuis leur Baptesme, nous ont laissé des marques assurees de salut. Difons deux mots des bons sentimens de ceux qui ont trouué la fanté de leur corps & l'embonpoint de l'ame en cette petite Maison.

en l'année 1642.

Vn ieune homme allant à la sainte Messe, se laissa tomber si rudement en chemin, qu'il demeura tout court sur la place: on court à luy, on l'enleue, on le porte à l'Hospital, on le fait panser. Le premier étourdissement du corps estant passé, on luy dit que son mal n'est pas mortel: Ce n'est pas, répond-il, à quoy ie pense: ie me mets peu en peine de la vie: i'ay dit à Dieu dans ma cheute, Fais tout ce que tu voudras; determine de moy si tu veux que ie meure, i'en suis content, ie seray bien aise de te voir. Pourrois je bien estre marry d'aller au Ciel? que fais je çà bas en terre: ce n'est pas mon pays. Ce ieune homme ne ressembloit pas à celuy qui ne vouloit pas aller au festin, disant; *Vxorē dāxi, idē habe me excusatū*: l'ay pris femme, dispensez-moy de la quitter si tost. Il n'y auoit que huiēt iouts qu'il s'estoit marié, & il estoit des-ja tout prest de quitter les nopces de la terre, pour aller aux nopces de l'Agneau dans le Ciel.

Vne femme vraiment Chrestienne, fit vn tel mépris de la vie, dans l'esperance qu'on luy donnoit de sa guerison, qu'elle étonna tous les assistans: car à mesme tēps elle auoit ses deux petites filles à ses deux

98 *Relation de la Nouvelle France*

costez, dont la plus ieune n'a pas plus d'un an. Cét enfant ne trouuant pas de quoy étancher sa soif dans le sein de sa mère, se tuoit de pleurer; l'autre, qui a peu moins de quatre ans, iettoit des larmes capables d'attrister vn bon cœur. Cette mere paroissoit si tranquille dans sa maladie & dans les pleurs de ses enfans, qu'on l'eust prise pour insensible. Elle ne l'estoit pas neantmoins, disent les Meres; car elle faisoit son possible pour les faire secourir, nous les recommandant avec vn cœur de mere. Voilà vos Meres, disoit elle à l'aînée, elles ne vous abandonneront point, soyez bien oëisante. Cette pauvre petite commengoit des-ja de nous reconnoître, & de nous saluer autant de fois que nous entrions dans l'Hospital. Dieu a rendu la santé à cette bonne femme, qui mene vne vie fort innocente.

On disoit certain iour à vn pauvre malade, que c'estoit fait de sa vie; que son mal estoit plus fort que les remedes; & que le le regime qu'on luy ordonnoit, ne seruoit qu'à luy donner vn peu de trefue avec la mort. Et bien, fit il, ma vie n'est pas en ma disposition, que celuy qui a tout fait en ordonne comme il luy plaira, il en est le

Maistre, vivre ou mourir, estre sain ou malade, me sont vne meisme chose. Vne autre fois, parlant de l'obeissance que les malades doivent rendre à ceux qui des gouvernent, que ie demeure icy, disoit-il, ou qu'on me reporte en nos cabanes, ie garderay toujours ce qu'on m'aura ordonné, ie veurx respecter mon corps, & ne luy point donner ce qui luy seroit nuisible; puis que Dieu ne le veut pas en effect. Si les Sauvages luy apportent quelques petits fruits, il demandoit permission d'en user. Et si on luy répondoit que les fruits nuisoient à la santé, il n'y touchoit pas, ayant cette force sur soy bien extraordinaire à vn Sauvage, de temperer ses appetits. ~~Certain~~ Ce ~~me~~ homme a fait reconnoitre d'une femme douée de tres. beaux talents; elle est extrêmement douce & verconde, charitable au possible. Son mary a toujours esté malade depuis qu'ils sont ensemble, cela ne l'a point éloigné selon la coustume ordinaire des Sauvages. elle luy a rendu toutes les visites & toute l'assistance qu'on pourroit attendre d'une femme nourrie au milieu de l'Europe, avec vne modestie & vne charité tout à fait ravissante.

100 *Relation de la Nouvelle-France*

Deux pauvres femmes aveugles passent vne grande partie de l'année en la Maison de Dieu, toutes deux sont fort portées à la vertu; mais il y en a vne particulièrement qui gouste Dieu d'vne bonne façon. S'estant retirée pour vn temps parmy les siens, vn Sauvage l'attaqua viuement, & la poursuiuit long-temps, luy promettant merueilles si elle vouloit condescendre à ses affections tres-impures. Iamais cette femme, quoy qu'assez ieune, ne bransa; elle tint toujours ferme, rebuttant constamment cet homme perdu. Il luy représente sa pauvreté, luy dit qu'elle est sans appuy, & qu'il luy donnera toute sorte d'assistance. L'aime mieux, répond elle; estre pauvre, que de fascher Dieu: ie ne suis point delaissée comme vous dites, les filles de la maison de la Charité sont mes bonnes Mères: ie ne manque point de secours auprès d'elles. Ces actions sont des fruits de l'arbre de vie, il n'y a que Iesus-Christ qui puisse donner cette constance aux François & aux Sauvages, aux Romains & aux Barbares.

Le m'oubliois quasi d'vn François attaqué d'vne hydropisie, qui fut iugée mortelle du Medecin. Les bonnes Religieu-

les l'ayans receu en l'Hospital, le traiterent avec tant de soin & tant de charité, iusques à chercher par tout ce qui le pouuoit soulager, qu'il en guerit, si bien qu'il est maintenant homme de bon travail. Quelqu'vn luy demandant par apres comme il se portoit, & quel traitement il auoit receu de ces bonnes Filles, il fut vn peu de temps sans parler; puis les larmes luy tombant des yeux: Helas Monsieur! fit-il, ie ne meritois pas d'estre receu dans vne si sainte Maison: les soins que les bonnes Meres ont eu de moy, & la charité qu'elles ont exercée en mon endroit, me confondent & m'attendrissent quand i'y pense.

Il n'est pas seul porté d'affection & de reconnaissance vers ces bonnes ames, les Sauvages les aiment vniquement, ils se glorifient de les auoir aupres d'eux; Noël Negabamat, l'vn des deux Capitaines de S. Ioseph autrement de Sillery, l'a souuent témoigné au R.P. Superieur, le suppliant pour marque de son amour, de luy donner son departement dans l'vne des maisons qu'on a fait bastir pour les Sauvages proche de l'Hospital. La charité & la liberalité que cette Maison fait paroistre à l'endroit des malades, luy ont fait souhaiter le

101 *Relation de la Nouvelle France*
voisinage. Ceux qui demeurent en mesme
endroit, ont choisi leur sepulture dans l'em-
placement de ses bonnes Meres, en témoi-
gnage de leur affection. Quoy qu'il n'y ait
rien à craindre pour le present dans les
maisons de Kebec ny de S. Ioseph, si neât-
moins il arriue quelque fausse allarme des
Hiroquois, aussi tost les Sauvages courent
à l'Hospital pour asseurer leurs Meres, di-
sent-ils, des preuues de la bonté de leur
cœur.

Je serois trop long de rappeler tous les
sentimens qu'ont les bonnes Meres de la
docilité & de la patience de leurs malades,
il faut auoir de bons yeux pour ne voir
que Iesus Christ dans les Sauvages,

Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.

Je sçay bien que la vertu est aimable par
tout, mais elle est plus agreable sous la pan-
ne & sous le satin, & dans des ames & des
corps bien polis, que sous des haillons &
dans des personnes qui ne cōnoissent point
d'incivilitéz, pource qu'ils n'ont pas seule-
ment les premiers principes de la civilité.
Que les Hospitalieres aiment constammēt
des malades & des pauvres, & les Vrsuli-
nes, des Seminaristes & des femmes Sau-
uages, dans lesquels on ne void que Iesus.

en l'année 1642. 101
Christ tout pur, sans aucun attrait qui flate
les sens: c'est vn attrait dont ie n'attens la
perseuerance que de Iesus-Christ mesme.
Leur sexe n'a pas certe constance, il peut
tout neantmoins aussi bien que S. Paul, en
celuy qui le soustient & qui le fortifie.

Elles se réjoüissent maintenant de voir
la ferueur des nouveaux Chrestiens: leur
deuotion nous ravit, disent-elles, leur pie-
té nous tire les larmes des yeux, leur visite
nous donne des contentemens bien doux.
C'est vne ioye pleine de tendresse, dit la
Mere de l'Hospital, de voir ces bons Neo-
phytes accompagner le Sainct Sacrement
qu'on porte aux malades, le flambeau en
la main. De voir ces pauüres gens venans
de la chasse, prendre logis dans la Sale de
nostre Hospital, & d'y passer plusieurs
iours, avec vne paix & vne intelligence
admirable. Leurs liëts sont bientost pre-
parez, nous n'en auons precisément que
ce qu'il en faut pour vn petit nombre de
malades. Ils iettent quelques bouts de
peaux sur le paué, & ayans fait leurs prie-
res, ils dorment aussi bien là dessus que sur
la plume & sur le duuet. Si le bon Dieu
nous enuoye quelques matelas & quelques
couuertes, il nous deliurera du creue-

164 *Relation de la Nouvelle France*

cœur que nous auons de los voir plus doucement coucher en nostre maison que dans leurs cabanes.

Nos plaisirs sont de les secourir, nous auons donné cette année plus de quatre cens cinquante medecines, nos drogues sont épuisées, mais nos cœurs sont encore tous entiers pour nous réjouir du Baptême de ces bonnes ames. Vne vingtaine ont esté faits Chrestiens cette année, tant en nostre Hospital qu'en nostre Chappelle, n'est ce pas pour chanter le *Te Deum laudamus* de bon cœur; Douze familles des principales entre les Sauvages, se sont venues loger en quatre maisons qu'on a basties tout proche de la nostre; c'est bien pour nous faire aimer la demeure de S. Ioseph: nostre petite Eglise leur sert de Paroisse & d'Oratoire: ils la remplissent assez souuent; & la Sale des malades & nos cœurs d'une deuotion tres-douce & tres-sensible.

Les Sauvages qui ne sçauoient que c'estoit de visiter les malades, apprennent le mestier de charité. Nous voyons quelques bonnes femmes excellentes Hospitalieres: elles transportent les malades, les secourent, les soulagent & leur apprestent

mieux leurs sagamites, ou le manger, à leur mode, que nous autres. L'vne de nos tristes bien sensibles est de voir la pauvreté du païs: on ne tuë quoyes rarement du bestial: les restaurens, les consommez, & les autres nourritures succulentes, capables de remettre vn malade, & mille autres douceurs dont la France abonde, ne se rencontrent point en nostre Maison. Voilà de saintes pensées, voilà des affections bien pures, des actions bien nobles, & vne charité toute d'or. Je leur souhaite vne riche perseuerance; *Qui perseuerauerit usque ad finem, hic saluus erit*; nous auons tout sujet d'attendre cette gloire.

Ce n'est pas tout, on instruit ces bonnes gens dans nostre Chappelle, & dans nostre Sale. J'y ay compté par fois, dist la bonne Mere, iusques à cinquante & soixante filles. Le R. P. Superieur & le Pere de *Queen* ont fait le Catechisme en diuers temps; les Sauvages s'y trouuoient tres-volôtiers, recommandans à leurs enfans de nous visiter, afin que nous leur remissions en memoire ce que les Peres leur auoient enseigné. Ils leur racontotent ordinairement quelque belle histoire, que les enfans tenoient le lendemain si fidèlement, que

106 *Relation de la Nouvelle France*

i'eusse souhaitté qu'on les eust ouys du milieu de la France, afin que les François participassent à l'admiration qu'ils nous donnent. Il n'y a question si haute & si reueruée dont vne fille soit capable, que les ieunes Neophytes ne conçoient, & n'entendent raison tres-pertinemment. On en baptisa vne entre autres, âgée d'environ vingt ans: son cœur fut comblé d'vne telle ioye, qu'il paroissoit quasi à son visage qu'on luy venoit d'ouurer le Ciel; elle demeura avec nous le reste du iour, ne pouuant se fouler de nous dire le contentement que ressentoit son ame, de se voir lauée de toutes ses offenses, & d'estre mise au nombre des Enfans de Dieu. I'iray, disoit elle, tous les iours à la Sainte Messe, j'aimeray Dieu de tout mon cœur, ie le prieray souuent; j'éloigneray toute malice de ma pensée; & si ie tombe en quelque offense, ie me confesseray tout aussi tost. Nostre Seigneur luy donne la grace de tenir ferme dans ces saintes resolutions. *Amen.*
Amen.

CHAPITRE VIII.

De Seminaire des Ursulines.

AVTANT qu'il est difficile de rencon-
 trer des filles seculieres, armées d'un
 bon dot, pour soustenir le Seminaire des
 Sauvages estably à Kebec : sous la con-
 duite des meres Ursulines, autant seroit il
 aisé de trouuer des Religieuses profeses,
 toutes prestes de traueser l'Ocean, & de
 donner leur vies pour le salut de ces pau-
 ures enfans : & s'il en falloit vn aussi grand
 nombre; que saincte Ursule conduisoit de
 Vierges en Bretagne; ie croy que la Fran-
 ce les pourroit fournir, tant il y a de zele
 & d'ardeur en toutes leurs maisons. Non
 seulement les Ursulines; mais vn grand
 nombre d'autres Religieuses de diuers
 ordres, brulent d'un feu tout pur de venir
 consacrer leurs trauaux à Iesus-Christ en
 ce nouveau monde, & consumer leur
 vies sur l'Autel de la Croix. *Omnia mihi li-
 cent, sed non omnia expediunt*, tout ce qui est
 permis, n'est pas expedient: desirer vn grand

bien, sans empeschement, & avec vne douce indifferance, & vne humble soumission aux volontez de Dieu, e'est vne marque que le S. Esprit en est l'Autheur.

Quoy que c'en soit, il ne semble pas à propos d'exclure aucun monastere de Religieuses Ursulines, de quelque endroit ou congregation qu'il soit, d'enuoyer en cette nouvelle vigne de nostre Seigneur, quelque professe de la communauté; mais pour pour autant qu'on n'en peut pas tirer de toutes les maisons, n'en estant pas besoin d'un si grand nombre: il en faudroit laisser le choix entier à ceux de qui cét affaire depend, sans plaintes & sans ialousie, acceptant comme de la main de nostre Seigneur, ce que ces personnes de vertu & de verité; en auroient determiné deuant Dieu.

Il est plus que tres raisonnable, que tous les Couvents d'Ursulines de France soient vnis de cœur & d'affection, au petit Seminaire de Canadas. Il ya quelque iours qu'une personne de bon sens disoit, qu'il seroit tres facile de faire subsister le petit Seminaire de Kebec, & d'amplifier le nombre de leur Seminaristes Sauvages. Il faudroit disoit c'est homme d'esprit, que

toutes les filles qui se rendent Ursulines en France, donnoient à leur entrée vne pistole d'aumosne à ce petit Seminaire, si elles en donnoient deux, on ne les refuse- roit pas; & par ce moyen il n'y auroit au- cune Ursuline qui ne cooperast au salut des Sauvages. Voila vn moyen de faire preuue de la verité de leur zele. Que si el- les veulent iouir de cette benediction, c'est ainsi que ie l'appelle pource qu'il est impossible que le Ciel ne recognoisse ce qui se fait, pour l'application du sang de IESVS-CHRIST. Elles auront aysement cognoissance de celuy qui traite en Fran- ce, les affaires de ces bonnes filles & de leur Seminaire, par l'entremise de la mere Superieure des Ursulines de Paris, ou de Tours. Mais entrons en matiere.

Comme on eut demandé aux Ursulines, ce qui touche leur Seminaire pour l'inser- ter dans la Relation. Voicy ce que la Su- perieure respondit au Pere, qui luy en fit la demande.

Mon Reuerend Pere, ie vous enuoye quelques petites remarques pour satisfaire à l'obeyssance; l'ay eu de la difficulté a m'y resoudre, pour ce que si on vouloit dire toutes les choses; qui peuvent donner de

210 *Relation de la Nouvelle France*

l'edification dans les actions de nos filles; ce ne seroit iamais fait: vous sçavez d'ailleurs le gros du Seminaire: & combien il y entre des filles tant passageres que sedentaires, vous sçavez dis-je mieux que moy, si Dieu peut estre glorifié dans les petites seruices, que les seruantes luy rendent en la personne des pauvres petites Sauvages. Je sçay bien que nous sommes peu satisfaites de tout ce que nous faisons, n'estant que des seruantes inutiles, moy tres particulierement; comme vous en auez tres bonne cognoissance, c'est ce qui me faisoit souhaitter que vous ne fissiez aucune mention de nous, suffit que Dieu qui est nostre Pere: sçache avec quel amour nous seruons nos Neophytes; c'est assez que luy seul cognoisse ce qui se passe dans cette petite maison, sans qu'il soit produit aux yeux des hommes, nous sommes trop heureuses que nos petites fatigue: se passent à la seule veüe de nostre Maistre qui est si bon qu'il nous faict esperer le pardon de toutes nos fautes: aydez moy en particulier à l'obtenir de sa bonté, &c. cette lettre a semblé digne de ce lieu, venons au détail.

On auroit de la peine à croire que de pey

tités filles Sauvages, se rendissent pon-
 ctuelle; aux temps des prieres & des in-
 structions, si les yeux ne voyoient cette
 verité; il n'y a naturel si farouche que la
 douceur, la grace & l'éducation ne po-
 lisse. On entend souuent avec plaisir ces
 petites Sauvages, entonner vn motet dans
 le Chœur des Religieuses, pendant l'éle-
 uation du S. Sacrement, & mesme encore
 chanter quelques fois avec elles pendant
 leurs Vespres: Il n'ya pas de doute que si
 on auoit dequoy en loger vn nôbre, qu'on
 les rendroit aussi adroittes, & aussi gen-
 tilles que nos Europeannes; ce n'est pas
 ce qu'on cherche à present, mais bien de
 grauer dans leurs cœurs d'Amour & la
 crainte de celuy dont elles ont maintenant
 cognoissance. C'est à quoy visent les tra-
 uaux de ces bonnes meres, auxquels nostre
 Seigneur semble donner sa benediction.

Ces enfans ont de si grandes inclina-
 tions à la pureté, que si elles sortent pour
 se promener, elles fuyent la rencontre des
 hommes, & sont si soigneuses de se couvrir
 avec vne telle decence, que leur maintien
 s'éloigne bien des façons de faire des Sau-
 uages. Vn François presentant la main à
 vne Seminariste pour la conduire, comme

112 *Relation de la Nouvelle France*

on luy reprochoit par risée, que voulant estre tousiours vierge, elle s'estoit laissée toucher la main à vn homme, cette enfant se mist à pleurer; elle entra en colere contre celuy qui l'auoit conduite, s'en vne & deux fois, lauer ses mains, pour effacer tout le mal qu'elle pourroit auoir contracté par cette action innocente; ayant belle peur que cela ne l'empeschast d'estre Vierge, comme on ne cognoissoit point sa pensée, & qu'on redoubloit de temps en temps ce petit reproche; ne me dites plus cela, repliqua elle; la larme à l'œil: i'ay tant laué mes mains, qu'il n'est possible qu'il soit resté quelque chose, du mal qu'il m'autoit peu causer, cette innocence est plainne de recreation.

Deux petites filles Seminaristes, s'estant retirées chez leur parens, les suiuitent dans leur grande chassé l'hyuer dernier, l'vne faisoit prier Dieu dans la Cabane, & l'autre faisoit chanter des cantiques spirituels, que les meres leur auoient appris en langue Algonquine, le temps qu'elles auoient de reste de leur petites occupations, elles l'employoient à lire & à escrire. Les Seminaristes ont vne telle passion pour l'escri-ture, que si parfois on leur refuse de s'aller
pourme.

promener, elles demandent que pour le moins on leur permette d'escrire.

Ces deux pauvres petites, qui estoient à la chasse avec leurs gens, auoient des regrets si sensibles; de se voir si long-temps priuées des Sacremens de Confession & de Communion, qu'elles témoignèrent leur douleur par des lettres toutes pleines d'affection & de pieté, qu'elles escriuirent par-deçà.

Il ne se passe iamais quinze iours qu'elles ne demandent à se confesser: elles font tous les soirs vne exacte recherche de leur conscience; mais avec vne telle candeur, qu'elles disent publiquement les fautes qu'elles ont remarquées en leur examen; que si elles en oublient quelqu'vne qui ait paru au dehors, celle qui en aura la connoissance dira tout haut; Ma Sœur, vous ne vous souuenez pas de telle faute; demandez-en pardon à Dieu. Ce procedé ne les offense point, le bon accord & la bonne intelligence qu'elles ont par ensemble, leur est quasi naturelle.

La petite Marie Magdelaine (c'est l'vne des premieres Seminaristes) ayant esté aduertie d'vne faute d'enfant, dont elle ne se donnoit pas de garde, fut saisie d'vne

114 *Relation de la Nouvelle France*

tristesse, qui parut sur son visage iusques à ce qu'elle se fust confessée; faisant voir que la douleur d'auoir fasché Dieu, la touchoit que la confusion & la honte d'auoir failly.

Deux de nos Filles âgées d'environ huit à neuf ans (dist la Mere) ont pressé quasi vn an durant leur Maistresse, de les disposer à la Communion: se voyans rebutées, elles s'adressent à moy, me suppliant avec beaucoup de caresses, de leur accorder cette faueur. Leur ayant dit qu'elles estoient trop ieunes, elles ne perdent point courage. Le Reuerend Pere Vimou les estans venuës voir pendant l'Aduent, pour leur donner quelque instruction, elles se iettent à ses pieds, & le coniuèrent de leur donner Nostre Seigneur, du moins au temps de Pasques. Le Pere leur promit qu'elles iouyroient de ce bon-heur si elles estoient bien sçauantes. Il n'est pas croyable combien cette réponse les réjouit; mais la peur qu'elles eurent de ne pas bien répondre aux interrogations qu'on leur deuoit faire de ce grand mystere, les porta à me venir trouuer tous les iours, pour me prier à jointes mains de les instruire. Enfin elles ont iouy de leur desir, Nostre

Seigneur s'est emparé de leurs cœurs, la preparation & la ferueur qu'elles ont apportée à cette action toute diuine, nous donnoit autant d'étonnement que d'édification.

Comme c'est nostre coustume de nous retirer par fois huiét ou dix iours pour faire les exercices spirituels, c'est à dire, pour traiter avec Dieu des affaires de l'éternité, les Sauvages ne nous voyans point, disent que nous nous cachons. Les Meres s'estans donc cachées en cette sorte, la petite Seminariste Huronne se voulut aussi cacher, elle se retire dans vn petit bocage qui est dans la closture, se fait vne espede de cabane, & passe vne bonne partie de la journée à prier Dieu: l'vne de ses compagnes l'ayant trouuée, luy demande ce qu'elle fait là; Je me cache, fit elle, comme les Meres pour prier Dieu pour moy, pour vous, pour les François, & pour les Sauvages. Celle-cy le va dire à ses compagnes; elles accourent aussi tost, elles se font toutes vne petite maison de fucillages, excepté les deux plus ieunes: elles se renferment dans cette verdure, gardant le silence, employant vne bonne partie de leur temps à faire prieres, à reciter leur

116 *Relation de la Nouvelle France*

Chapelet, avec autant d'affection que des personnes meutes & plus âgées.

Le iour du Vendredy Sainct, les petites Seminaristes voyans ieufner les Meres plus rigoureusement qu'à l'ordinaire, les voulurent imiter: elles cachent donc ce qu'on leur donnoit à manger, les vnes se contentent d'un peu de pain bouilly dans de l'eau toute pure, les autres ne mangent que du pain tout sec, sans iamais vouloir faire colation le soir. Ce n'est pas tout, elles se iettent aux pieds de la Mere, & la prient de leur permettre de prendre la discipline: le congé donné, ces pauvres enfans firent paroistre vne ferueur qui ne ressembloit rien de l'humeur des Barbares: on ne leur permet cette deuotion que tres-rarement, & apres des importunitéz aussi agreables à Dieu que la mortification mesme.

Vn iour entr'autres supplians & pressans avec vne importunité extraordinaire qu'on leur accordast cette faueur, on leur demanda pourquoy elles vouloient prendre sur elles vn chastiment si rigoureux, elles répondirent, Que nostre Seigneur l'auoit pris le premier, & que ses souffrances leur donnoient des desirs de

souffrir pour le salut de ses compatriotes, & pour leurs propres offenses. Ces sentimens ne viennent pas dans le jardin de la nature, sans estre bien arrosés de la grace.

L'ay dit cy-dessus que deux Hurons avoient passé l'hyuer à Kebec; l'un des motifs qu'ils eurent d'embrasser la Foy de Iesus-Christ, fut de voir le zele d'une ieune Seminariste leur compatriote. Cét enfant âgée d'environ treize à quatorze ans, leur parloit de Dieu, & de la grandeur de nos mysteres, avec vne si douce eloquence naturelle, tirée de l'affection de son cœur, que ces bonnes gens en estoient puissamment touchés, en sorte que l'un de leurs plaisirs estoit de la visiter de temps en temps. L'un d'eux considerant la ferueur de cette ieune Chrestienne, la voulut esprouver; comme il estoit sur le point d'estre baptisé, & qu'il voyoit que cet enfant en estoit dans la ioye; il fait du refroidy, il dit qu'il a de la peine à croire ce qu'on enseigne, & qu'il ne pense plus au Baptesme. A ces paroles voilà cette ieune fille en feu, elle entre dans vne sainte cholere, elle s'écrie; Que penles-tu faire, miserable! qui est-ce qui a trouble tes pensées? veux-tu aller dans l'Enfer avec les De-

mons & Peut estre que tu mourras cette nuit, & que tu te trouueras avec eux auant qu'il soit iour; le Diablen'a renuersé la teste. Ce bon homme patoissoit aussi froid que cet enfant estoit brûllante. Il fait semblant que tout cela ne le touche point, & qu'il ne se soucie plus de croire en Dieu; la pauvre petite s'en prend à ses yeux; elle quitte cet homme, s'en va trouuer les Meres toute éplorée. Il est perdu, disoit-elle, ie suis triste, il ne veut plus croire en Dieu; le Diablen'atrompé, il ne veut plus aller au Ciel. Puis redoublant sa voix, & vsant de menaces, avec vn tour de teste qui monstroit sa douleur & son zele; Si i'eusse peu rompre la grille, disoit-elle, ie l'aurois battu. Que cette faueur est innocente! que le Dieu du Ciel est aimable!

Les Meres ayans découuert la feinte de cet homme, la voulurent consoler, mais elle n'en pouuoit croire; il fallut que le Pere de Brebeuf l'asseurast que cela s'estoit fait par artifice.

Il ne venoit aucun Huron à Kebec, que ieune fille ne le preschast; & souuent avec fruit. En voicy vn exemple authentique. Vn Pere de nostre Compagnie escriuant du pays des Hurons, à la Merc qui a in.

struit cette petite Huronne, luy tient ce langage: l'espere que Dieu benira vostre petite Tereſe: vos exemples luy ſeruiront toute ſa vie, plus que tout ce qu'on luy pourroit dire. Quelques Hurons du Bourg de Saint Ioseph, qui descendirent l'an paſſé à Kebec, ſont retournez ſi ſatisfaits de quelques entretiens qu'ils ont eus avec elle, qu'ils ne ſçauoient ce qu'ils deuoient plus admirer, ou vne petite fille Huronne, qui leur preſchoit vn Dieu, vn Paradis, & vn Enfer, ou les ſainctes filles qui l'auoient inſtruite, & qui luy auoient tourné l'eſprit vers le Ciel. C'eſt ainſi qu'ils m'en parloient cét Hyuer. Et dans vne autre lettre, deux de nos Neophytes ſont remontréz çà haut, tellement edifiez de la vertu & de la ſaincteté qu'ils ont remarquée là bas, & principalement en vostre Maïſon, qu'il y a vn plaïſir nompareil de les entendre ſur ce ſujet, & notammét ſur les loüanges de Tereſe. Elle eſt, diſent-ils, ſi conſtante, ſi bien inſtruite, ſi aimée, ſi feruente en la Foy, qu'à la voir on ne diroit pas qu'elle fuſt Huronne: ce ſera le plus grand eſprit des Hurons quand elle ſera de retour; celle qui l'a inſtruite eſt ſans doute vn des plus grands eſprits de la France. En vn

mot, ce qu'ils ont veu parmy les Chre-
 tiens de Kebee, leur fait condamner la fo-
 lie des Hurons, & leur fait benir Dieu de
 les auoir eclairez du flambeau de la Foy,
 j'espere qu'ils continueront çà haut à bien
 faire. Ce sont les paroles du Pere. La ver-
 tu parle sans dire mot, elle est comme les
 Cieux, *qui enarrant gloriam Dei*, qui pu-
 blient la grandeur de Dieu en toutes sortes
 de langues, sans mot dire.

Cette bonne femme Seminariſte Hu-
 ronne eſtant aux trois Riuieres, eſcrit vn
 mot de ſa main à la Mere Superieure: le
 voicy rendu en François, comme elle l'a
 couché en Huron.

MA bonne Mere, ie ſuis ſur lo
 poinct de partir. Ie vous remercie
 de ce que vous auez eu tant de ſoin de
 moy, & de ce que vous m'auetz enſeigné à
 bien ſeruir Dieu. Seroit ce pour peu de
 choſe que ie vous remercie? Iamais ie ne
 m'en oubliera.

Deux iours apres qu'elle eut mis cette
 lettre entre les mains du Pere Ioseph du
 Peron, elle fut priſe des Hiroquois avec ſes
 parens, & avec le Pere Iſaac Iogues, &

deux de nos François.

Si ie ne reconnoissois vne autre conduite sur la terre que celle des hommes, ie dirois que la premiere Seminariste que les Meres Ursulines ont eue du pais des Hurons, seroit la derniere, & qu'il n'y auroit plus rien à esperer de ce costé là. Je ne sçay pas le futur, ie ne fus iamais Propete; mais ie sçay bien que si Dieu nous gouverne toujours comme il a commencé, elles en doiuent attendre d'autres en son temps de ce mesme pays-là, pourueu qu'elles ayent de quoy les nourrir.

Ie trouue dans leur memoire, que l'vne de leurs filles Algonquines s'en estant enfuyee chez ses parens, ne fut pas loin que la tentation qui l'auoit fait sortir en cachette, la quitta; elle ouure les yeux, reconnoit sa faute, retourne au Seminaire, prie qu'on la reçoie, mais on luy fait la sourde oreille: elle insiste, on la rebutte; la pauvre enfant se glisse dans la Maison avec les Seminaristes passageres, se va ietter aux pieds de la Mere Superieure, la coniuere à iointes mains de la tenir comme auparauant au nombre des Seminaristes sedentaires: On m'a sollicitée, disoit-elle, de vous quitter, j'ay mal fait, ie ne m'enfuiray plus, ie fe-

ray obeissante: c'est tout de bon que le
vieux estre instruite. On luy fait grace, on
l'admet dans la maison, on l'habille à la
Françoise, elle garde sa parole, donnant à
connoistre que Dieu & son cœur auoient
parlé aussi bien que sa bouche.

Nous ne parlons point, dist la Mere qui
aourny ces memoires de nos Seminaris-
tes passageres, ny de leurs bons sentimés,
ny des visites frequentes & continuelles
d'un tres-grand nombre de Sauvages, ny
des petits secours que nous leur rendons
incessamment; il n'est pas quasi possible de
les voir si riches & si pauvres des biens de
la terre, sans se réjoûir de leur bon heur,
& sans leurs miseres. Nous ne faisons au-
cune mention des grands témoignages
d'affection qu'ils nous rendent, nous voyés
en ces contrées pour les secourir. Nous ne
disons rien de ceux qui ont esté faits Chre-
tiens en nostre petite Chapelle, des in-
structions que nous leur donnons à nostre
grille, & dans le lieu où nous enseignons
nos Seminaristes. Il y en a qui se vien-
nent consoler avec nous sur leurs petites
affaires; d'autres, nous visitent pour s'en-
trecetenir des grandeurs & des bontez de
Dieu. Nous laissons tous ces bons senti-

mens pour le gros de la Relation, nous contentant de dire deux mots des Seminari-
stes, que nous auons incessamment avec
nous dans nostre closture. Ces filles qui
viendront quelque iour apres nous, & qui
n'auront pas veu l'étrange incommodité
que nous receuons d'vn petit coin de
maison, où il faut faire toutes les fon-
ctions d'vn grand Monastere, ignorent
peut-estre nos ioyes aussi bien que nos
peines.

CHAPITRE IX.

Du dessein de Messieurs de Montreal.

VN grand homme de bien n'ayant ja-
mais veu la Nouvelle France que de-
uant Dieu, se fentit fortement inspiré d'y
travailler pour sa gloire. Ayant fait ren-
contre d'vne personne de mesme cœur, ils
enuoyerent l'an 1640. vingt tonneaux de
viures, & d'autres choses nécessaires pour
commencer en son temps vne nouvelle ha-
bitation en l'Isle de Montreal. L'année
derniere ils firent passer quarante hom-
mes commandez par le sieur de Maison-

124 *Relation de la Nouvelle France*

peufue, Gentil homme Champenois, pour ietter les fondemens de ce genereux dessein. Cette entreprise paroistroit autant temeraire, qu'elle est sainte & hardie, si elle n'auoit pour base la puissance de celuy qui ne manque iamais à ceux qui n'entreprennent rien qu'au branle de ses volontez; & qui scauroit ce qui se passe pour faire reüssir ce grand affaire, iugeroit aussy tost que Nostre Seigneur en est veritablement l'auteur. Mais disons deux mots de cette Isle deuant que de passer outre.

On compte depuis l'emboucheure du Golphe de Saint Laurens, iusques au Forillon de Gaspé, où le Golphe se restreñsit, & se fait riuere, soixante lieues. Depuis le Forillon de Gaspé iusques à Tadoussac, quatre-vingts dix lieues; depuis Tadoussac iusques à Kebec, quarante lieues; depuis Kebec iusques aux trois Riuieres, vingt-huict ou trente lieues; depuis les trois Riuieres iusques au Fort de Richelieu, qu'on bastit sur la Riuere des Hiroquois, douze lieues; depuis cette Riuere iusques à Montreal, douze autres lieues: si bien que depuis l'emboucheure du grand fleue & du Golphe Saint Laurens, iusques à cette Isle, on y compte près de deux

cent lieuës, & toute cette grande étendue d'eau est nauigable, en partie par de grands Vaisseaux, en partie par des Barques.

L'Isle de Montréal a enuiron vingt lieuës de tour, elle est baignée d'un costé du grand fleue Sainct Laurens, & de l'autre de la riuere des Prairies. Ces deux grands fleues se ioignans ensemble font comme deux lacs ou deux grands estangs. Aux deux bouts de cette Isle, il y a quantité d'autres Isles plus petites, fort agreables: la plus belle apres l'Isle de Montreal, c'est l'Isle de Iesvs. Il sort des terres vne autre petite riuere du costé du Nord, nommée des François, la riuere de l'Assomption, & des Sauvages *ataragauesipi*, laquelle se iette dans cette grande étendue d'eau qui se rencõtre à la pointe plus basse de Montreal: toutes ces eaux se rassemblans & marchans de compagnie, prennent le nom du grãd fleue Sainct Laurens: Quinze lieuës plus bas, tout aupres de l'emboucheur de la riuere des Hiroquois, qui vient du costé du Midy, ce grand fleue s'ouure & se dilate derechef, & fait le lac que nous appellons de Sainct Pierre, qui peut auoir quatre ou cinq lieuës de large, & sept ou huit de long, est parfemé de quantité de

126 *Relation de la Nouvelle France*

belles Isles: d'un costé & de l'autre il se ré-
tressit, pour reprendre vne autre fois le
nom du fleuve de Saint Laurens, à deux
lieuës ou environ, plus haut que l'habita-
tion, & que le fleuve des trois Riuieres.

Mais pour remonter à nostre Isle, ie di-
ray en passant quel aspect d'une belle mon-
tagne qui s'y rencontre, luy a fait porter le
nom de Montreal, ou Mont-royal.

Iacques Cartier, qui est le premier de
nos François qui la découuerte, écrit qu'il
y rencontra vne ville nommée Ochelaga.
Cela s'accorde bien à ce qu'en disent les
Sauages, qui la nomment Minitik & ten-
entaggiban, l'Isle où il y auoit vne ville,
ou vne bourgade, les guerres en ont banny
les habitans.

Elle donne vn accès & vn abord admi-
rable à toutes les Nations de ce grand pais,
car il se trouue au Nord & au Midy, au Le-
uant & au Couchant des riuieres qui se
iettent dans les fleuves de Saint Laurens,
& dans la riuere des prairies qui environ-
nent cette Isle, de sorte que si la paix estoit
parmy ces peuples, ils pourroient aborder
là de tous costez, *Omnia tempus habent*, tout
se fera avec le temps.

Ces Messieurs qui entreprennent de

faire adorer Iesus-Christ dans cette Isle, firent cét Hyuer dernier vne action vrayement Chrestienne. Ce sont personnes de vertu, de merite & de condition, gens qui font profession de seruir Dieu publiquement; que ces termes me sont agreables (seruir Dieu publiquement) ne rougir point pour les bassesses de Iesus-Christ, & ne se point enfler pour les grandeurs de la terre. Ces Ames d'élite s'estans rassemblées en la grande Eglise de Nostre Dame de Paris, ceux qui portent le sainct caractère, disent la saincte Messe, & les autres se communierent à l'Autel de cette Priacesse tout chargé de miracles, ayans le Sauueur du monde avec eux, ils dédièrent & consacrerent à la Saincte Famille l'Isle de Mont-real, desirans qu'elle se nommast dorefnauant Nostre Dame de Mont-real; Mais écoutez, s'il vous plaist, ce qu'une personne de vertu, qui se cache aux hommes, & qui est bien connue des Anges, escrit sur ce sujet.

Puis qu'on desire quelque instruction plus ample des particularitez de cette Société, voicy ce que j'en puis dire. Environ trente-cinq personne de condition se sont vnies pour traualler à la conuersion

128 *Relation de la Nouvelle France*
des pauvres Sauvages de la Nouvelle France, & pour taseher d'en assembler bon nombre dedans l'Isle de Mont-real qu'ils ont choisie, estimans qu'elle est propre pour cela, leur dessein est de leur faire bastir des maisons pour les loger, & défricher de la terre pour les nourrir, & d'établir des Seminaires pour les instruire, & vn Hostel-Dieu pour secourir leurs malades. Tous ces Messieurs & Dames s'assemblerent vn Ieudy vers la fin du mois de Feurier de cette année 1642. sur les dix heures du matin en l'Eglise de Nostre Dame de Paris, deuant l'Autel de la Sainte Vierge, où vn Prestre d'entr'eux dist la sainte Messe, & communia les associez qui ne portent point le Caractere. Ceux qui le portent celebrent aux Autels qui sont à l'entour de celuy de la Sainte Vierge: là tous ensemble ils consacrerent l'Isle de Mont-real à la Sainte Famille de Nostre Seigneur, I E S U S, M A R I E & I O S E P H, sous la protection particuliere de la Sainte Vierge ils se consacrerent eux mesmes, & s'unirent en participation de prieres & de merites, afin qu'estans conduits d'un mesme esprit, ils trauaillent plus purement pour la gloire de Dieu, & pour le

salut

en l'année 1642.

129

salut de ces pauvres peuples, & que les prieres qu'ils feront pour leur conuersion, & pour la sanctification d'un chacun d'eux, soient plus agreables à sa diuine Majesté, nous esperons tous que vostre Reuerence embrassera cét ouurage, & qu'elle ira en personne aider ces pauvres Infidelles, pour leur faire connoistre leur Createur.

Ces Messieurs me permettront de leur dire en passant, qu'on ne mene personne à Iesus-Christ que par la Croix; que les desseins qu'on entreprend pour la gloire en ce pays, se conçoient dedans les dépenses & dedans les peines, se poursuient dedans les contrarietez, s'acheuent dedans la patience, & se couronnent dedans la gloire.

La precipitation dans cét affaire ne vaut rien; le zele y est excellent, la bonne conduite extremement requise, & la patience mettra la derniere main à ce grand ouurage.

Le quinzième d'Octobre de l'année derniere 1641. jour dédié à la memoire de Sainte Terese, vniquement aimée & amante de la Sainte Famille, Monsieur le Gouverneur, le R. P. Vimont & plusieurs

130 *Relation de la Nouvelle France*

autres personnes bien versées en la connoissance du pays, arriuerent au lieu qu'on a choisi pour la premiere demeure qui se doit faire dedans cette belle Isle, que i'appellerois volontiers l'Isle-Saincte, puis que tant d'Ames d'élite l'ont si sainctement consacrée à la Saincte Famille.

Le dix-septième de May de la presente année 1642. Monsieur le Gouverneur mit le sieur de Maison-neufue en possession de cette Isle, au nom de Messieurs de Montreal, pour y commencer les premiers bastimens: le R. P. Vimont fit chanter le *Veni Creator*; dist la sainte Messe, exposa le Sainct Sacrement, pour impetrer du Ciel vn heureux commencement à cét ouura-ge: l'on met incontinent apres les hommes en besongne: on fait vn reduit de gros pieux, pour se tenir à couuert contre les ennemis.

Le vingt-huitième de Iuillet vne petite escoüade d'Algôquins passant en ce quartier là, s'y arresterent quelques iours: vn Capitaine presenta son fils au Baptesme âgé d'environ quatre ans: le Pere Ioseph Poncet le fit Chrestien, & le sieur de Maison-neufue & Mademoiselle Mance le nommerent Ioseph, au nom de Messieurs

& de Mes-dames de Nostre Dame de Mont-real. Voilà le premier fruit que cete Isle a porté pour le Paradis, ce ne sera pas le dernier, *Crescat in mille millia.*

Le quinzième d'Aoust on solemnisa la premiere Feste de cete Isle-Saincte, le iour de la glorieuse & triomphante Assomption de la Saincte Vierge. Le beau tabernacle que ces Messieurs ont enuoyé, fut mis sur l'Autel d'vne Chapelle, qui pour n'estre eneor bastie que d'écorce, n'en est pas moins riche. Les bonnes Ames qui s'y rencontrerent, se communierent. On mit sur l'Autel les noms de ceux qui soustienent les desseins de Dieu en la Nouvelle France, & chacun s'efforça de bannir l'ingratitude de son cœur, & de se ioindre avec les Ames saintes, qui nous sont vnies par des chaines plus pretieuses que l'or & que les diamans, chanta le *Te Deum* en action de graces, de ce que Dieu nous faisoit la grace de voir le premier iour d'honneur & de gloire; en vn mot, la premiere grande Feste de Nostre Dame de Mont-real, le tonnetre des canons fut retentir toute l'Isle; & les Demons, quoy qu'accoustumez aux foudres, furent épouuantez d'vn bruit qui parloit de l'amour que nous

132 *Relation de la Nouvelle France*

portons à la grande Maistresse, ie ne doute quasi pas que les Anges tutelaires des Sauvages & de ces contrées, n'ayent marqué ce iour dans les fastes du Paradis. Apres l'instruction faite aux Sauvages, se fit vne belle Procession apres les Vespres, en laquelle ces bonnes gens assisterét, bien étonnez de voir vne si sainte ceremonie, où on n'oublia pas à prier Dieu pour la personne du Roy, de la Reyne, de leurs petits Princes, & de tout leur Empire; ce que les Sauvages firent avec beaucoup d'affection. Et ainsi nous vnismes nos vœux avec tous ceux de la France.

Apres la Feste on fut visiter les grands bois qui couurent cette Isle; & estans amenez à la montagne dont elle tire son nom, deux des principaux Sauvages de la troupe, s'arrestans sur le sommet, nous dirent qu'ils estoient de la nation de ceux qui auoient autrefois habité cette Isle: puis en étendant leurs mains vers les collines qui sont à l'Orient & au Sud de la montagne; Voilà, faisoient ils, les endroits où il y auoit des Bourgades remplies de tres-grande quantité de Sauvages; les Hurons, qui pour lors nous estoient ennemis, ont chassé nos Ancestres de cette contrée, les vns

se retirerent vers le pays des Abnaquiois, les autres au pays des Hiroquois, & vne partie vers les Hurons mesmes, & s'ynifans avec eux; & voilà comme cette Isle s'est renduë deserte. Mon grand-pere, disoit vn vieillard, a cultiué la terre en ce lieu-cy: les bléds d'Inde y venoient tres-bien, le Soleil y est tres-bon: & prenant de la terre avec ses mains; Regardez, disoit il, la bonté de la terre, elle est tres-excellente. On ne s'oublia pas là dessus de les inuiter, & de les presser de retourner en leur pays, & de leur declarer le dessein des Capitaines, qui enuoient icy du monde pour les secourir, leur promettant qu'on les aideroit à bastir de petites demeures, & à défricher la terre dont ils ont perdu l'habitude. S'estans quasi rendus errans de sedentaires qu'ils estoient, ils promirent qu'ils traitteroient de cét affaire en leur pays. L'vn d'eux nommé Atcheast, pere du petit Ioseph, homme qui paroist paisible, & qui a fait rencontre d'vne femme aussi posée que luy, asseura qu'il retourneroit au Printemps avec toute sa famille. Les autres estoient dans la mesme volonté, mais ils n'oserent iamais donner parole de s'arrester icy pour défricher la terre, la

334 *Relation de la Nouvelle France*

crainte des Hiroquois leurs ennemis, leur donne trop de terreur; non pas qu'ils ne soient assurez aupres de nos habitations, mais ils n'oseroient s'écarter pour leur chasse ou pour leur pesche. Les ennemis peuuēt aisément venir aux aguets, & dresser des embusches à ceux qui s'écarterent tant soit peu des lieux de defense: si bien que i'ay de la peine à croire qu'il y ait iamais grand nombre de Sauvages à Nostre Dame de Mont-real, que les Hiroquois ne soient domtez, ou que nous n'ayons la paix avec eux. Il faut esperer que cela se pourra faire, nonobstant les difficultez presentes. On sollicitera tant le Ciel en l'vne & l'autre France, qu'en fin le Dieu du Ciel & de la terre, donnera sa benediction à cette pauvre terre, *Et videbit omnis caro salutarem suam. Amen, Amen.*

CHAPITRE X.

*De la mission de Sainte-Croix
à Tadoussac.*

POUR faire porter de bons fruits à cette nouvelle vigne, il faudroit dresser vne Maison à Tadoussac, où deux Peres de nostre Compagnie descendroient au Printemps, & n'en sortiroient qu'à l'Automne, ils feroient autant de bien aux François qui sont là tout l'Esté, qu'aux Sauvages; ils rallieroit quelques petites Nations qui sont éparses çà & là dans les terres qui ne demandent pas mieux que d'estre instruites. Cette Maison ne nuiroit pas au dessein de Messieurs de la Nouvelle France, pour plusieurs raisons; joint que les Sauvages de Tadoussac, ceux du Sague, les Bersiamites, les Papinachigekhi prient avec instance qu'on la fasse bastir; assurant que les peuples plus éloignez y aborderoient de tous costez pour y estre instruits; & par mesme moyen, pour iouyr du commerce des François. Mais venons

136 *Relation de la Nouvelle France*
au sujet de ce Discours.

On a desja remarqué, que les nouveaux Chrestiens de Saint Ioseph ont donné les premieres atteintes aux Sauvages de Tadoufac. Au commencement qu'ils leur parlerent de Dieu, ils furent mocquez & bafsoüez comme des gens qui n'auoient point d'esprit d'auoir quitté leurs anciennes façons de faire; ces bons Neophytes souffrans avec patience, & avec vne douce humilité.

Les iniures & les affronts qu'on leur faisoit; toucherent le cœur des Infideles d'autant plus fortement, qu'ils ne desisterent point de leurs exercices, nonobstant tous les rebuts qu'ils souffroient de leurs Compatriotes. La Foy a du pouuoir, quand elle fait rencontre d'un bon cœur. Ces Barbares admirans petit à petit la beauté de nostre creance, vindrent prier à Kebec qu'on leur enuoyast quelqu'un pour les instruire: on leur accorda vn Pere l'année passée; ils ont rechargé au Printemps; & le Pere Ican de Quen, qui a connoissance de la langue Montagnese, leur a esté donné: escoutons ce qu'il nous dira de son voyage. Les Sauvages, dit-il, témoignèrent vne ioye vniuerselle à mon arriuee,

ils me dresserent vne cabane à part, qui seruit de Chapelle & de maison tout ensemble. I'y celebroid tous les iours la sainte Messe, où tous les Chrestiens assistoient. I'y faisois l'eau beniste; tous les Dimanches i'y ay baptisé quelques Catechumenes avec les ceremonies de l'Eglise. I'y assemblois les hommes & les femmes, & les enfans par diuerses bandes à part, pour les instruire. Il s'y trouua cinquante Chrestiens, qui se confesserent à la Pentecoste. Les fatigues qu'on souffre parmy ces peuples, sont adoucies par les doux fruits qu'on recueille de la semence qu'on iette dans leur cœur.

Ces bōnes gens voulās faire quelque distinction entre les iours cōmuns, & les iours qu'on respecte, comme ils parlent, s'assembloient les Festes & les Dimanches apres le disner dans leur Chapelle d'écorses, pour reciter tout haut leur Chapelet avec le Pere; & apres auoir rendu ce petit tribut à Nostre Dame, ils chantoient vn Hymne en son honneur, composé en leur langue. Si quelqu'vn, pour quelque empeschement, ne pouuoit assister au diuin Sacrifice, il reparoit cette perte si tost qu'il estoit libre, par vne priere qu'il venoit faire

138 *Relation de la Nouvelle France*
en cette petite Eglise, où il recitoit son
Chapelet à deux genoux deuant que d'en
sortir.

Le Pere leur disant qu'à la verité c'estoit
chose bien agreable à Dieu. d'entendre
tous les iours la sainte Messe; neantmoins
qu'il ne se faschoit pas quand on s'en ab-
sentoit les iours de travail : l'un d'entr'eux
prenant la parole, luy dist; Mon Pere, ne
nous dy point que Dieu n'est pas fasché si
nous n'assistons point à la sainte Messe;
dy-nous seulement qu'il agrée que nous
nous y trouuions; cela suffit pour nous y
faire venir; les paresseux se pourroient
preualoir de la moitié de ton discours.

Les prieres se font le soir & le matin dans
les cabanes, avec vne telle consolation de
ces bonnes gens, que quelques Sauvages
du Saguene se voulans embarquer pour re-
tourner en leur pays, vintrent querir le
Pere dès le point du iour, pour les faire
prier Dieu deuant leur depart. Il n'y a pas
long-temps que les Sauvages auoient en-
cor de la honte de prier Dieu publique-
ment, maintenant on ne rougit plus pour
se mettre à genoux, pour ioindre les mains,
pour prier hautement; c'est vn blasme de
n'aimer point la priere. Ce changement

donne bien de la consolation à ceux qui ont veu l'horreur qu'auoient ces Barbares de nostre sainte Foy, & les risées qu'ils faisoient de ceux qui la preschent. Le Diable ne laisse pas encor de donner des terreurs à quelques-vns. Ce mal-heureux esprit leur auoit persuadé que le Baptesme leur estoit fatal; qu'ils ne pouuoient quitter les coustumes de leurs Ancêtres, sans quitter la vie. Cette tromperie regne encor dans les cœurs de quelques-vns. Le Pere voulant baptiser quelques ieunes garçons de la troupe qui estoient bien instruits, & qui auoient desiré ce Sacrement, se retirerent au point qu'on les vouloit faire Enfans de Dieu. L'un deux retourna bien tost apres incité par ses camarades, qui le menaçoient de l'Enfer. L'autre fut plus endurcy. Je suis-mort, fait-il, si ie me fais baptiser; depuis que i'en ay eu la volonté, mon œil a commencé à me faire mal (vne fluxion luy estoit tombée sur l'un de ses yeux.) Si ie ne suis Chrestien, c'est fait de moy, ie ne verray pas le Printemps prochain, ie mourray cét Hyuer dedans les bois, *Vnus assumetur, aliter relinquetur*: le choix & le rebut que Dieu fait des hommes est dans les tenebres, aussi bien que dans l'equité.

140 *Relation de la Nauuelle France*

J'ay parlé cy-dessus du Baptesme d'un nommé Emery Tchames. Ce bon Neophyte se retire ordinairement à Tadoussac; s'il continuë comme il a commencé, il aidera puissamment ses Compatriotes à se ranger sous les drapeaux de la verité. Je l'ay veu souuent, dit le Pere, vne demie heure entiere apres les prieres communes, priant Dieu les mains jointes, & les genoux en terre, posture tres-penible aux Sauvages; avec vne telle ferueur, qu'on voyoit bien que son cœur alloit plus viste que ses levres. La nuit me promenant à l'entour des cabanes, ie l'ay par fois aperceu dans cette posture, sans qu'il eüst cōnoissance que ie le regardasse. Son oraison faite en secret, estoit bien conuë de celuy qui change des pierres en des enfans d'Abraham quand il luy plaist, Dieu l'éprouua par vne maladie, qui luy donna sujet de se fortifier en la Foy. Le Diable prit son temps, il le voulut troubler dans son sommeil. Il vid en songe vne personne qui luy disoit; Fais vn festin à tout manger: si tu veux guerir, mets des plumes d'Aigles sur ton corps en la façon que ie te diray: tu es mort si tu n'obeïs; sur tout ne prie plus, c'est la priere qui te fait malade.

Ce bon homme fut bien étonné à son réveil. Les Sauvages n'ont point de plus forte créance que les songes, ce sont leurs Oracles, auxquels ils obeissent comme à vne souueraine Diuinité. Il raconte à sa femme ce qu'il a veu. Il n'importe, fait-il, que ie meure, iamais ie ne reprendray ce que i'ay quitté; c'est le Diable qui me veut tromper, i'éprouueray s'il a du pouuoir sur moy. Quand ie verrois la mort deuant mes yeux, ie n'obeiray iamais à ce qu'il m'a commandé, ie veux estre fidelle à Dieu, à la vie, & à la mort. Vn songe en France n'est qu'un songe, mais c'est icy vn point de Theologie, ou vn article de Foy: il faut vne grâce bien forte pour le faire mépriser. Enfin ce bon Neophyte guerit. N. Seigneur luy ayãt rendu la santé, il mena ses deux enfans en la cabane du Pere, les exhorta fortement à bien viure, à se rendre obeissans, & à se faire instruire pour le Baptesme. Ie ne vous contrains point, disoit il, d'embrasser la Foy, cela se doit faire avec vne fraîche volôté; mais si vous voulez cōsoler vostre pere, entrez dans le chemin du Ciel où ie suis à present: i'ay de la peine à vous voir dans les tromperies du Diable, dépêchez vous d'estre enfãs de Dieu;

142 *Relation de la Nouvelle France*

ie scay bien qu'on vous fera long-temps demander le Baptisme, pour la crainte qu'on a que vous ne vous mariez à quelque Infidele, mais ie pense auoir assez d'authorité sur vous pour empescher ce coup.

L'inconstance des mariages, & la facilité de se repudier les vns les autres, font vn grand obstacle à la Foy de Iesus-Christ; on n'ose baptiser les ieunes gens, quoy qu'ils soient tres-bien disposez, pource que l'experience nous apprend que la coutume de quitter vne femme ou vn mary fascheux, est puissante. Vne bonne femme auoit vne fille âgée d'environ quinze ans; la fille estoit mieux instruite que la mere, pource qu'elle auoit plus de memoire. Le Pere donna le Baptisme à la mere, & le refusa à la fille; mais c'estoit chose agreable de voir la fille servir quasi de Maraine à sa mere; car cette bonne vieille ne se souuenoit quasi plus des réponses qu'elle deuoit faire. Sa fille luy suggeroit avec vne grande ioye de voir sa mere Chrestienne, & vne tristesse d'estre priuée du mesme bon heur. Cette bonne femme estant baptisée disoit à sa fille, quand elle ne pouuoit assister à la Messe pour ses infir-

mittez; Mon enfant, va-t'en dire au Pere qu'il prie pour moy en la Chapelle; & que si i'y pouuois aller, que ce seroit toute ma consolation. Les festins à tout manger, les Sorciers, les tambours, les chansons & les dances superstitieuses ne paroissent quasi plus. Les pierres sortileges qui rendent les hommes heureux au jeu, ou à la chasse, n'ont plus de credit que parmy quelques opiniastrés, qui ne les produisent qu'en cachette, craignans d'estre moquez des fideles. Ils apprehendent mesme de chanter & de danser en leurs festins, de peur d'approcher de leurs anciennes superstitions. Vn Neophyte estant prié de chanter & de danser en vn banquet où il y auoit des Sauvages de quelques autres Nations, se leua debout, & dist ces paroles deuant que de commencer; Vous sçaués tous que i'ay receu la Foy; c'est vn present de celuy qui a tout fait, que i'espere de conseruer iusques au dernier soupir de ma vie: I'ay mis bas toutes nos anciennes superstitions pour en iouyr: ie les ay renuersées, pour iamais plus ne les redresser: que si vous me voyez maintenant chanter par vne pure recreation, & pour bienueingner les nouveaux hostes qui nous sont

144 *Relation de la Nouvelle France*
venus voir; là dessus il entonne sa chan-
son.

Les Sauvages chantent pour l'ordinaire les vns apres les autres en leurs festins; & pendant que l'vn d'eux crie ou chante tant qu'il peut, les autres répondent par vne forte respiration, ne pouffans que cette voix au fond de l'estomach,, Hó, hó, hó; frappans avec leurs cueilliers ou avec des bastons sur leurs plats d'écorces, ou sur quelque autre chose. Ils gardent vne assez bonne cadence, s'accordans bien dans leurs chants & dans leurs dances. Apres que le Neophyte dont ie viens de parler, eut acheué sa chanson, vn autre Chrestien entonna la sienne; mais ayant apperceu le Pere dans la cabane, ils'écrie au milieu de son chant; Mon Pere, si ce que ie fais est mauuais, dites-le moy, ie le quitteray presentement sans passer plus auant. Le Pere voyant bien qu'il n'y auoit aucune superstition en ce banquet, luy permit d'acheuer sa chanson.

Pendant le sejour que fit le Pere à Tadoussac, quelques canots de diuerses Nations y aborderent bien diuersement disposés pour la Foy. Quelques Algonquins de l'Isle extremement superbes, & par consequent

fréquent fort éloignez de Dieu, apportèrent
 du détourbier à la publication de l'Euan-
 gile, les festins à tout manger, les tam-
 bours, les dances, les jeux recommence-
 rent à leur attriüée. Le Pere attaqua le Ca-
 pitaine qui toleroit ces desordres, iusques
 à se bander publiquement contre luy, les
 Sauvages de Tadoussac se sentans appuyez
 de l'authorité & du zele du Pere, barra-
 derent les portes de leurs cabanes, pour
 empescher la ieunesse de commettre au-
 cune insolence. Ces Barbares ont vne
 coustume tres-abominable, si quelques
 guerriers, ou quelques ieunes gens pas-
 sent en quelque quartier où il y ait des
 Sauvages, il leur est permis d'aller visiter
 la nuict les cabanes, & d'aborder les filles.
 Or iaçoit que le plus souuent tout se passe
 en simples discours; comme il s'y commet
 aussi des desordres, nous crions puissan-
 ment contre ces façons de faire: si bien
 que les Chrestiens & les Catechumenes,
 & mesme encor ceux qui ont quelque bõ-
 ne inclination pour la Foy, resistent à cet-
 te impudence. Or les Sauvages de Tadou-
 ssac n'osans pas defendre publiquement
 l'entrée de leurs cabanes à la ieunesse Al-
 gonquine, faisoient ranger toutes les filles

146 *Relation de la Nouvelle France*

en vn quartier à part, commandans aux ieunes Montagnais de coucher à l'entrée des cabanes, qu'ils fermoient contre leurs coustumes; car iour & nuit les cabanes sont ouuertes, n'ayans le plus souuent qu'vne peau volante pour toute porte. Ils attachotent aussi des sonnettes aux autres endroits par où on pouuoit entrer, afin que ce bruit reueillast ceux qui seroient dans la cabane, & que ces impudens se voyans découuerts, s'en retournassent sans passer plus auant: les autres canots qui vinrent du Sague & d'autres quartiers, apporterent des hommes bien plus modestes, des esprits plus posez; en vn mot des ames auxquelles il semble qu'il ne manque qu'vn peu de secours temporel, pour estre predestinées. Quelques vns d'eux ayans ouy parler des grands biens de l'autre vie, & des horribles tourmens qui sont preparez aux Infideles, disoient au Pere; Que ne venez-vous nous instruire en nostre pays? Vous faites plusieurs iournées de chemin, pour courir apres des peuples qui vous fuyent, qui sont remplis de superstitions; en vn mot qui vous méprisent, & qui vous haïssent; & vous nous abandonnez, nous autres qui sommes quasi à vostre porte,

qui vous honorons, & qui souhaitons embrasser ce que vous enseignez. J'ay des-jà entendu quelque chose de vostre creance, dist leur Capitaine, Iesus m'a guery d'une maladie qui m'alloit porter au tombeau. Vn Sauvage de Saint Ioseph proche de Kebec, s'estant trouué avec moy il y a deux ans, m'enseigna qu'il falloit auoir recours à luy dans nos besoins; qu'il estoit bon, & qu'il estoit tout-puissant. Me voyant donc à deux doigts de la mort, ie le priay de m'assister, il me guery; & ceux qui estoient frappez du mesme mal que moy, & qui ne l'inuoquerent pas, en moururent. Si on pouuoit dresser vne petite maison à Tadoussac, comme j'ay dit, tous les reliquats de ces petites Nations qui sont dans les terres, se viendroient là faire instruire, & le commerce des François n'en seroit que meilleur.

Or iacoit qu'on ne puisse pas bien aisément instruire ny recueillir les Sauvages sans ce petit accommodement, le Pere ne laissa pas neantmoins de les inuiter à se trouver tous les ans à Tadoussac: & pour mieux garder la coustume de ces peuples, il mit vn present entre les mains d'un Chrestien, pour estre fait au nom de tous

148 *Relation de la Nouvelle France*

les Neophytes de Saint Ioseph : car comme il a esté dit souuentefois és Relations precedentes, les presens sont les paroles de ce pays-cy. Ce bon Neophyte diuisa le present en deux : & quand tout le monde fut entré en la cabane où se deuoit tenir l'Assemblée, il commence sa harangue en ces termes : Il n'y a pas long-temps que nous n'auions point d'yeux, nous étendions les mains comme des aueugles ; & nous ne trouuions rien qui ne nous portast dans des precipices, non seulement nos paupieres estoient fermées, mais nos oreilles estoient aussi bouschées, nous n'entendions rien de ce qui se dit au Ciel. Enfin la parole a percé nos oreilles, & desfilé nos yeux. Pleust à Dieu que vous vissiez ce que nous voyons, & ce que nous entendons, & ce que nous admirons ! Ces choses sont aussi étonnantes, qu'elles sont veritables. Ce n'est pas moy qui les vous declarera, ce sera le Pere qui est venu icy pour vous instruire. Et afin que vos oreilles ne resistent point à ses paroles, il vous presente par mes mains des poinçons ou des alesnes, pour les percer là dessus, il tire le premier present, & le iette deuant ceux qu'il inuitoit à embrasser la Foy. Apres

cela, il continuë sa harangue : C'en'est pas assez d'auoir les oreilles percées, & d'écouter ce qu'on vous dira; il faut quitter vos anciennes coustumes & vos superstitions; car il ne faut pas mesler les choses bonnes avec les mauuaises. Je ne vous invite à rien que nous n'ayons fait; nous auons bruslé tous nos chants, toutes nos dances, toutes nos superstitions, & tout ce que le Diable auoit enseigné à nos ancestres, afin que vous brusliez aussi les vostres avec autant de facilité. Voicy du petun que le Pere vous presente, que vous mettrez en feu; en le consommant, vous consommerez vos anciennes façons de faire, pour en prendre de meilleures: & en disant cela, il tire quelques pains de petun qui composoient le second present.

Le Capitaine répondit avec vne grande modestie; Vous me traitez comme vne personne de consideration, cependant ie ne suis qu'un petit grain de poudre. C'est vn Capitaine à qui nous parlons. Vous auez, dist-il, cette pensée là de moy, & vous vous trompez, ie suis vn homme en peinture. Il y a long-temps que ie vy, mais ie n'ay que cela, que ie suis viuant; ie n'ay point d'esprit, & ie ne preuoy pas

150 *Relation de la Nouvelle France.*

Quand i'en pourray auoir; ie voudrois que
quelqu'vn m'en püst 'donner, afin de pou-
uoir reconnoistre les biens que le Pere &
vous tous m'avez faits: Mes oreilles sont
desja percées, ie me rends à sa semonce: ie
vay brusler toutes mes vieilles coustumes,
mais ie n'ay pour le present que ma voix.
Quand ie seray de retour en mon pays, ie
feray l'ouuerture de vostre proposition à
mes gens; j'espere qu'ils la receuront, &
que ma voix grossira, & que mes oreilles
s'agrandiront pour vous écouter, & pour
vous remercier de vos presens. Voilà com-
me se termina cette Assemblée.

Nous nous sommes tousiours icy persua-
dez que la Foy se répandroit petit à petit
dans toutes ces contrées, par l'entremise
des premiers Sauvages conuertis. Vous
verrez par la lettre que nous en écrit de
Miskau, le R. Pere Richard, que nous ne
nous sommes pas trompez. Il dit donc
dans la lettre qu'il a écrite par deçà, que
les peuples de la Baie de Chaleurs, qu'ils
nomment Restgych, & d'autres encore
qui sont plus éloignez, se veulent entiere-
ment conuertir, & s'arrester pour cultiuer
la terre, à l'imitation des Neophytes.

De Saint Ioseph proche de Kebec, les

allant visiter ce Printemps, dist le Pere, il
 fus fort consolé a la veüe d'vne grande
 Croix, qu'ils auoient plantée deuant leur
 cabane. Ils me presserent de demeurer
 avec eux pour les instruire, m'asseurans que
 c'estoit tout de bon qu'ils vouloient croire
 en Dieu. Ils me dirent encore, que ie fisse
 venir des ouuriers de France, pour les ai-
 der à bastir de petites demeures, & qu'ils
 leur donneroient des pelleteries en paye-
 ment de leur travail. Mais qui voudroit
 demeurer avec vous autres, leur dist-ils.
 Pourquoy non? répondit-il, notamment si
 on ne nous vend plus de vin, ny d'eau de
 vie. Escriis en France, & mande aux Capi-
 taines qu'ils enuoyent icy des vaisseaux;
 qu'on n'apporte plus de ces poisons qui
 nous perdent, qui nous ostent l'esprit, &
 nous font mourir deuant nos iours; qu'on
 fasse icy comme à Kebec, où il n'est pas
 permis de vendre aux Sauvages de cette
 eau de feu. Ils auoient prié que la Barque
 qui les va voir pour le commerce, n'ap-
 portait point de ces boissons; mais nos
 François ne se scauroient tenir d'en ven-
 dre, & les Sauvages d'en acheter, quand
 l'occasion s'en presente; notamment la jeu-
 nesse, qui commet mille insolences dans

152 *Relation de la Nouvelle France*

son yurongnerie. Les plus âgez auoient asseuré, qu'ils mettroient aux fers ceux qui s'en yureroient.

Vn ieune homme fort & robuste ayant perdu l'esprit dans ces boissons, entra tout nud dans la cabane où se tenoit l'Assemblée, fit vne brauade au Capitaine, le défiant de le lier, ou de le faire lier d'vne chaisne de fer qu'il portoit luy mesme sur ses épaules, menaçant de tuer le premier qui l'aborderoit. Helas! ne sçauriez vous, m'écrit le Pere, trouuer quelque remede à ces desordres? ie ne doute nullement que ces pauures peuples ne suiussent l'exemple de vos Montagnais. Si ces Messieurs, de qui le commerce dépend, vouloient empêcher qu'on ne leur vendist plus de ces eaux de mort. Je n'ay pas l'honneur de les connoistre; peut estre ne sont ils pas informez de ces desordres. Ceux qui entretiennent le commerce auéc nos Sauuages sont louüables, car ils ne permettent point qu'on leur apporte de ces mal heueuses boissons. Je ne croy pas que ceux qui les debitent, reçoient iamais de grandes benedictions du Ciel, puis qu'ils mettent vn obstacle au Sang de Iesus Christ, l'empêchant de sanctifier ces pauures Ames. Les

en l'année 1642.

153

Sauuages m'ont dit souuentefois, qu'ils n'achetoient pas nos boiffons pour aucun goust qu'ils y trouuassent, ny pour aucune necessité qu'ils en eussent, mais simplement pour s'enyurer, s'imaginans dans leur yuressse, qu'ils sont personnes de consideration, prenans plaisir de se voir redouter de ceux qui ne goustent point de ce venin. Or ie demande s'il est permis à vn Chrestien, de vendre à vn Sauuage ce qui le rend comme vne beste, ce qui le change en vn Lion, & qui l'empesche de receuoir la Foy de Iesus-Christ. Des Sauuages de ces quartiers-là, ont apporté iusques à Tadoussac des barils tous pleins d'eau de vie: de Tadoussac ils sont venus iusques à Kebec, & ont causé cétte année de tres-grands desordres parmy nos Sauuages. Voilà comme ce venin se communique. Mais acheuons la lettre du Pere: Le flambeau, dit-il, qui est allumé à kebec, éclatte iusques icy; ceux qui ont approché de sa lueur, en disent des merueilles, loüans les trauaux de nos Peres enuers les Montagnais. Ie vous prie de m'enuoyer les prieres & les exercices de deuotion qu'on leur fait faire. Vne partie de nos Sauuages entendent la langue

Montaignaise. Enuoyez-moy aussi, s'il vous plaist, les Cantiques spirituels que vous leur faites chanter. Mais quoy? ces chansons tiennent-elles de l'air des chansons Sauvages? Je demanderois encor volontiers le *Pater*, l'*Aue* & le *Credo*, tournez en vostre langue. Je souhaitteroies bien davantage, si ie ne craignois d'estre importun. Cesant les paroles du Pere, qui confirment que ces peuples, parmy lesquels nous travaillons, attireront les autres à la connoissance du grand Dieu. Si tost que les Hurons auront pleinement receu Iesus-Christ, le feu se portera dans les grandes Nations du Midy. Le Diable qui preuoit ces grands biens, employe tous ses Demons & tous ses supposts, pour nous fermer la porte.

CHAPITRE XI.

Des Fortifications commencées sur la Riviere des Hiroquois, & des guerres de ces Peuples.

MONSIEUR le Chevalier de Montmagny nostre Gouverneur, ayant appris que la Majesté & son Eminence enuoyoit des hommes pour fortifier le pays, fit aussi tost disposer la charpente d'une Maison, deuant mesme que les vaisseaux, qui deuoient apporter les ouuriers, eussent paru; se doutant bien que si on attendoit leur venue, qu'ils ne pourroient loger deuant l'Hyuer au lieu où l'on desire poser ces fortifications. Pendant que les charpentiers traouillent à Kebec; il monte quarante lieues plus haut; il s'en va visiter la Riviere des Hiroquois, remarquer vne place fort propre pour bastir vne Forteresse qui commande l'emboucheure de ce fleuve, par où il se gorge dans la grande riuere de Saint Laurens. Il fait monter des barques qui portent les choses

156 *Relation de la Nouvelle France*

necessaires pour ce dessein. A peine a-il commencé, que les Hiroquois veulent étouffer cét ouirage en sa naissance, comme nous dirons tout maintenant, quand j'auray parlé de ce que ces Barbares ont fait pendant l'Hyuer, & mesme encor au Printemps, pour venir à leurs petites guerres de l'Isle; ie dis petites, pource qu'ils viennent par escoüades & par surprises: mais cela est bien si importun, qu'il n'y a combat auquel on ne voulust plustost descendre, que de se voir tousiours en danger d'estre surpris de ces voleurs, lesquels ne font la guerre qu'à la façon des larrons, qui assiegent les grands chemins ne se decourans point qu'ils ne voyent leurs avantages: suiuous les donc dans leurs courses.

Sur la fin de l'Automne de l'année passée, les Sauvages qui estoient aux trois Riuieres, craignans l'abbayement des chiens, se ietterët dans la gueule des loups, ne se tenans pas assurez aupres des François, ils se diuiserent en deux escoüades, dont l'vne descendit à Saint Ioseph proche de Kebec, où Nostre Seigneur leur a conserué à tous la vie du corps, & donné à quelques-vns la vie de l'ame: l'autre mōta

bien haut dans le pays des Algonquins, où les Hiroquois les ont esté massacrer. Deux prisonniers échappés des griffes de ces Barbares, ont raconté ce qui suit : Nos ennemis, disoient ils, nous ont rapporté qu'ils estoient sortis deux cens hommes bien armez de leur pays; qu'ils s'estoient diuisez en deux bandes, dont l'une deuoit venir épier & surprendre quelques François, auprès de l'habitation des trois Riuieres, mais la mort de deux des plus hardis de leurs Capitaines qui suruint en chemin, fut prise à mauuais augure, & leur fit croire que ce malheureux presage auroit son effet s'ils passoient outre. Ils s'en retournerent donc en leur pays sans rien faire. L'autre escoüade marche sur les glaces & sur les neiges, s'auance iusques à l'Isle, surprend quelques cabanes de Sauvages, tuë ceux qu'ils trouuent au premier rencontre, & en emmenent de viuans tant qu'ils peuuent en leur pays, pour estre le jouet de leur risée, & la pasture des flammes & de leur estomach. Nous estiôs de la partie, disoient les deux pauures miserables garrotez, comme le reste des prisonniers : nos ennemis nous faisoient mille interrogations en chemin; ils nous parloient

158 *Relation de la Nouvelle France*

de ceux qui portent des robes noires, ils nous demandoient combien de François estoient morts au combat qu'ils rendirent l'année precedente aux trois Riuieres: & quand nous leur disions, que tant s'en faut qu'aucun y mourust, que personne n'y receut aucune blessure, ils nous appelloient des menteurs: Nous tuâmes, nous faisoient-ils, plus de cent François (& cependant il n'y en auoit que soixante & cinq en cette écar mouche;) nous les retournerons voir ce Printemps, au nombre de sept cens combatans, pour compter combien il y en a eneor de reste. Pour toy, mon oncle, disoient-ils au plus âgé des deux, tu es mort, tu iras bien tost au pays des ames; tu leur diras qu'elles prennent bon courage, qu'elles auront en bref bonne compagnie, car nous allons enuoyer en ces quartiers tout le reste de ta Nation; cette nouvelle que tu leur porteras leur sera fort agreable. C'est ainsi qu'ils se gaussoient d'un vieillard qui n'a pas moins de malice qu'eux, mais qui a plus de finesse. Les Hollandois, avec lesquels nous trafiquons, adioustoient: Ils nous ont promis du secours contre les François, nous les irons voir bien armez;

Ces deux prisonniers se sauuerent bien tost apres leur prise, mais voicy des femmes à qui les Hiroquois auoient donné la vie, lesquelles ayans passé le reste del'Hyuer avec ces Barbares, se sont en fin échappées de leurs mains & de leur pays. Escoutons les parler de leur mes-aventure, *Quis talia fando temperet à lacrymis?* dist le Pere Buteux, à qui l'vne de ces pauures captiues en a fait le recit.

Ces pauures Algonquins estoient en leur pays cabanez au fond de leurs grands bois, en vn lieu où peut-estre les Hiroquois n'auoient iamais esté; voilà pourquoy ils ne pensoient qu'à leur chasse, & non à se defendre de ces Barbares; lesquels ayans découuert les pistes de ces chasseurs, les approchent à la dérobee, pour les massacrer dans leur premier sommeil, la nuit commençant de courir les arbres & les hommes de ses tenebres, & d'enseuelir la plus-part de ces bons gens dans le repos. Vne femme en se couchant s'écrie, C'est fait de nous, les Hiroquois nous tuent. Je ne sçay par quel instinct elle profera ces paroles; quoy que c'en soit à mesme temps ces tigres entrent les armes à la main dans leur cabane, en saisissent

quelques-vns par les cheueux, d'autres par le milieu du corps. Quelques-vns s'eueillans au bruit, & se voulans mettre en defense, sont aussi-tost massacrez. La guerre fut bien tost faite, les Hiroquois trouuans ces pauvres gens des-ja liez du sommeil & de la peur, les garrottent avec de bonnes cordes, hommes, femmes & enfans, & en moins d'une heure se rendent maistres de leur vie, de leurs petites richesses, & de leurs cabanes. Se voyans victorieux, ils dressent leur soupper dans la maison des vaincus. Les vns apportent du bois, d'autres vont querir de l'eau. On met les grandes chaudieres sur le feu. La boucherie n'est pas loin. Ils demembrent ceux qu'ils viennent de massacrer, les mettent en pieces, & les iettent pieds & jambes, bras & testes dans la matmitte, qu'ils font bouillir avec autant de ioye, que les pauvres captifs qui restoient en vie, auoient de creue-cœur voyans que leurs compatriotes seruoient de curée à ces Loups-garoux. Les femmes & les enfans pleuroient amerement, & ces demy-Demons prenoient plaisir à ces chansons lugubres. Le soupper estant cuit, ces loups deuorent leur proye; qui se iette sur yne cuisse, qui

sur la poitrine. Les vns succent la moëlle des os, les autres ouurent vne stelte pour en tirer la ceruelle. En vn mot ils mangent les hommes, avec autant d'appetit & plus de ioye, que les chasseurs ne mangent vn Sanglier ou vn Cerf.

Pendant ce beau festin le iour s'approche; ces loups estans remplis d'vne viande qu'ils tiennent pour delicate, & emmenent leurs prisonniers, vne femme nommée Kicheuigkge, ne pouuant suiure la bande, fut assommée sur le champ. Plusieurs hommes & plusieurs femmes souhaitoient son bon heur, car elle en fut quitte pour bien peu. Pour moy, disoit celle qui a raconté cette histoire, si i'eusse esté baptisée, i'aurois estimé à faueur de mourir de la sorte; mes yeux n'auroient pas esté contraints de voir les horribles spectacles, & les cruauitez étranges qu'ils ont veu.

Entre toutes les femmes prisonnieres nous estions trois, qui auions chacun vn petit enfant d'environ deux mois: nous n'auions pas fait grand chemin, que ces mal-heureux nous les rauirent. Ah mon Pere! disoit-elle, ne t'étonne pas si ie pleure maintenant, ie fectay bien d'autres larmes quand ils arracherent de mon sein

mon pauvre petit fils : mais hélas ! si ie ne
sçauois que tu nous porteras eõpassion, ie
ne passerois pas outre. Ils prirent nos petits
enfans, les attacherent à vne broche, les
presenterent au feu, & les firent rostir tous
vifs deuant nos yeux. N'estoit que i'espe-
te que vous autres François, tirerez ven-
geance de ces cruautez, ie ne pourrois par-
ler. Ces pauvres petits ne connoissoient
pas encor le feu, quand ils en sentirent
l'ardeur : ils nous regardoient, & se tuoient
de pleurer : nostre cœur se fendoit les
voyans tous nuds brusler à petit feu : nous
nous efforcions de les retirer, mais en vain,
car nos liens & ces Barbares nous en em-
peschoient. Hé ! tuez-les, disions-nous ;
tuez les, meschans que vous estes ; que
vous ont fait ces petits innocens ? Ils n'a-
uoient point d'oreilles, point de pitié ; ils
serioient de nos larmes & de nos vains ef-
forts. Ce ne sont pas des hommes, ce sont
des loups. Apres qu'ils eurent fait mourir
ces pauvres petits par le feu, ils les tirerent
de la broche où ils estoient liez, les iettent
dans leurs chaudieres, les font bouillir, &
les mangent en nostre presence. Je vous
confesse, dit le Pere, qui nous a mandé
cette tragedie, que voyant les larmes de

cette pauvre mère; & entendant ces cruau-
tez inouyes, *Commota sunt viscera mea.* Je
fus touché iusques au cœur. Mais pour-
suiuons nostre chemin; suiuons ces prison-
niers, & voyons quel accueil on leur fera
dans les bourgades Hiroquoises.

Quand cette bande lugubre arrina au
grand Sault de la chaudière, c'est vn fleu-
ue qui se precipite tout à coup dans la Ri-
uiere des trois prairies, au dessus de Mont-
real, vne femme prisonniere voyant vn
endroit de ce fleuue qui n'estoit point gla-
cé, se iette dedans par desespoir, aimant
mieux perir dans les eaux, que de mourir
dans le feu; la rapidité du courant la reiet-
ta d'abord. Les Hiroquois accourent, la
veulent sauuer d'vn precipice; pour la iet-
ter dans vn abyssme: mais l'ayans trouuée
aux abois, ils l'assommerent, & luy coup-
pent la teste, emportans sa cheuelure. Je
serois trop long si ie m'arrestois à toutes les
particularitez de leur chemin; hastons-
nous.

Les victorieux & les vaincus continuans
leur route, deux ieunes hommes prirent
le deuant pour donner aduis de la victoi-
re. Aussi-tost vn grand nombre de person-
nes viennent au deuant iusques à vne iouf-

née de chemin, les femmes apportent du bled d'Inde, & d'autres viures qu'elles presentent à ces guerriers. Il fallut faire alte à la veuë de ces viuandieres : on fait dancer les prisonniers hommes & femmes, & la nuit se passa dans ces cris de réjouissance.

Le lendemain arriuant proche d'une Bourgade, ils trouuerent vne grande cabane toute preparée, elle estoit meublée de feux & de braziers qu'on auoit faits en diuers endroits. Quelques Demons y attendoient les prisonniers qu'on amenoit en triomphe, liez & garrottez comme de pauures victimes de la mort. Vn monde d'hommes, de femmes & de petits enfans, les enuironnoient, faisans retentir l'air d'un son aussi lugubre aux vaincus, qu'il estoit agreable aux victorieux. Entrans dans cet Enfer on les saluë de grands coups de baston : on leur passe vne corde au poignet de la main, que les plus robustes d'entr'eux ferment avec vne fureur enragée. Cette douleur est tres-sensible. On les taille par les bras, on les decoupe par le dos & par les épaules : on leur coupe les doigts, aux vns plus, aux autres moins, non avec vn couteau, mais avec des écailles de poisson, afin que le tourment soit

plus cruel, plus long & plus sensible. Cette pauvre creature qui s'est sauuée, a les deux pouces coupez, ou plustost hachez. Quand ils me les eurent coupez, disoit-elle, ils me les voulurent faire manger; mais ie les mis sur mon giron, & leur dis qu'ils me tuassent s'ils vouloient, que ie ne leur pouuois obeir.

Après ce premier salut ils leur apportent à manger pour leur donner nouvelles forces, afin de les tourmenter plus long tēps, & en faire leurs jouets, comme les Demons font des ames damnées. Ils commandent aux hommes de chanter, & aux femmes de dancer. Ils nous déchirent & arrachent nos robes, disoit cette pauvre creature, ils nous exposent toutes nuës à la risée & aux cris de toutes leurs Bourgades: ils nous font dancer en cette posture aux voix & aux chants de nos compatriotes, *Musica in luctu importuna narratio*. Helas! quelle ioye peut auoir vn cœur en vne dance au milieu des Demons?

Adrian Earimitag & fitch, c'estoit vn brave Chrestien, homme bien fait, lequel, s'il eust pressenty son malheur, auoit fort pressé le Pere Buteux de le baptiser deuant qu'il remontast en son pays; Pource; di-

soit-il, que ie pourray tomber entre les mains de mes ennemis. Ce bon Neophyte estant captif aussi bien que les autres; & ayant receu commandement de chanter les femmes, n'entonna avec ses camarades, que des chansons-Hiroquoises. Dequoy les Barbares s'étonnans, luy demanderent pourquoy il ne chantoit point à la façon des Algonquins. Il n'y a plus, dit-il, d'Algonquins, nous sommes maintenant François; les François sont nos vrais amis. Je croy, remarque le Pere, qu'il vouloit dire, que les Algonquins se faisoient tous Chrestiens, & qu'il ne pouuoit s'exprimer, qu'en disant qu'ils estoient amis des François. On luy couppa les doigts, non de trauers comme les autres, mais de long, pour luy donner plus de douleur: en vn mot, on le fit mourir en homme de consideration, c'est à dire avec des tourmens plus exquis. Il dist à quelque ieune femme Algonquine, qu'il apperceut vn peu deuant sa mort. Si vous voyez iamais les François, dites-leur que ie les aime en mourant; & que ie me souuiendray d'eux au dernier periode de ma vie, & de ce qu'ils m'ont dit, & de ce qu'ils m'ont enseigné. On fit mourir les prisonniers en diuerses Bourgades, c'est

pourquoy cette bonne femme ne les vid pas tous souffrir. Escoutons ce qu'elle a de reste à nous dire de ceux qu'elle a veus.

La nuit s'estant passée dans les ioyes & dans les tristesses. On fit dès le matin monter ces pauvres patiens sur vn grand échafaut dressé tout exprés, afin qu'ils peussent estre veus de tout le monde, & qu'il n'y eut ny petit ny grand qui ne vist de ces yeux les nouvelles cruautez qu'on leur deuoit faire endurer. Ces Demons s'arment de flambeaux & de tisons; les plus petits les appliquent sous les pieds de ces miserables, par les ouuertures del'échafaut; les autres les portent aux cuisses & costez: en vn mot, aux endroits les plus sensibles, on commande aux femmes captiues de bruster leurs marys & leurs compatriotes: elles répondent, Qu'elles n'en feroient rien. Il n'y eut que la fille d'vn nommé Agessenipin appelé des François, le charbon qui brusta indifferemment les hommes & les femmes captiues. Elle s'imaginoit que cette cruauté luy donneroit la vie, mais au contraire, elle luy causa vne mort plus rigoureuse qu'aux autres. Vn des prisonniers ne faisant paroistre aucun signe de douleur dans le fort de ses tour-

mens & de ses supplices. Les Hiroquois piquent de rage de voir sa constance, qu'ils prennent à mauuais augure; car ils croyent que les ames des guerriers qui méprisent leur rage, leur feront bien payer la mort de leurs corps: Voyans, dis-je, cette constance, ils luy demandent pourquoy ils ne crioyent point: Je fais, répond-il, ce que vous ne feriez pas, si on vous traitoit avec la mesme fureur que vous me traitez: le fer & le feu que vous appliquez sur mon corps, vous feroient crier bien haut, & pleurer comme des enfans, & ie ne branle pas. A ces paroles ces tigres se iettent sur cette victime à demy bruslée; ils luy enleuent la peau de la teste, & iettent sur son crane tout sanglant, du sable tout rouge & tout bruslant de feu. Ils le precipitent en bas de l'échaffaut, & le traient à l'entour des cabanes. En cét equipage il paroïssoit comme vn monstre; il n'auoit que du sang & du sable ardent pour des cheueux; ses yeux, & toute sa face, estoient couverts de feux & de sang: son corps tout tailladé & tout rosty, ses mains sans doigts; en vn mot, *non erat vulneri locus*. Les playes se couuroient les vnes les autres. Cét objet qui eust donné de l'horreur aux hommes,

donnoit de la ioye à ces Demons, qui pour dernier acte de leur cruauté, fendent la poitrine à ceux qu'ils veulent mettre à mort; leur arrachent le cœur & le foye qu'ils font rostir, leur coupent les pieds & les mains, les font cuire partie sous la cendre, partie avec vne broche deuant le feu; bref ils les font rostir & bouillir, & puis les mangent avec vne delicieuse rage, *homo homini lupus*; l'homme deuiet vn loup enuers vn homme, quand il se laisse gouverner aux Demons. Helas! seroit-il bien possible, que le Pere & les François, dont ie vay bien tost parler, fussent traitez de la sorte par ces Barbares qui les ont pris, & emmenez depuis peu en leur pays!

J'apprends qu'ils ne tuerent que les hommes & les femmes plus âgées, donnans la vie à vne trentaine des plus ieunes pour viure dans leur pays & se marier; comme si elles y auoient pris leur naissance. Les deux qui se sont sauuées, s'attendoient au mesme supplice qu'elles voyoient faire aux autres; mais on leur dist qu'elles n'en mourroient pas, qu'on se contentoit de les auoir bruslées avec des flambeaux, & tailladées par tout le corps.

La fureur de ces lions s'estant appaisée

170 *Relation de la Nouvelle France*

dans le sang de leurs ennemis, ces pauvres femmes resterent avec leurs blesseurs & avec leurs brusseurs, sans y mettre autre emplastre, ny appliquer autre remede que la patience. Elles passent l'Hyuer dans les souffrances & dans les tristesses comme de pauvres esclaves, entendans tous les iours les rodomontades que faisoient ces Barbares contre les François & contre les Algonquins, qu'ils veulent entierement exterminer, à ce qu'ils disent, se sentans appuyez & armez des Hollandois.

Au Printemps, trois cens Hiroquois se disposans à la guerre, on se sert de ces femmes pour porter leurs farines, ou leurs munitions de bouche. L'occasion se presentant de se sauuer, elles l'empoignent, se glissent dans ces grandes forests, se perdent le plus qu'elles peuuent dans ces bois pour se mieux retrouver. Elles passerent les premiers dix iours sans manger; au bout desquels ayans fait rencontre de quelques bestes sauvages, qu'une escoüade d'Hiroquois, qui venoit en guerre auoit tuées, & à demy mangées, en enleuerent de longues pieces, qui leur firent grand plaisir. Elles faisoient du feu avec des fusils de bois de cedre, qui sont fort communs aux

Sauuages. Elles prirent par apres quelques Castors, passerent de grandes riuieres, souffrirent des peines, & endurerent des traux capables de tuer des hommes. En fin elles arriuerent quasi toutes nuës aux trois Riuieres : leur pauvre corps estoit tout déchiré des halliers & des fatigues du chemin, & leur ame accablée de crainte & de peur d'estre rencontrées de leurs ennemis qui battoient la campagne, ou plustost qui couroient les grandes forests. Si tost qu'elles virent leurs compatriotes, elles se mirent à pleurer. Le Pere Buteux arriuant là dessus; Ah mon Pere ! firent-elles, Dieu nous a biensecouruës, nous l'auons prié tous les iours de nostre captiuité, c'est luy qui nous a deliurées. A ces paroles toutes les femmes Chrestiennes qui les escoutoient, donnerent mille loüanges à Dieu, exaltans leur Foy & leur croyance. Voilà ce qu'ont fait les Hiroquois cét Hy-

Ce Printemps ils ont fait des courses dans la nation d'Iroquet; voicy ce que i'ay appris du succès de leurs armes. Estant monté aux trois Riuieres, ie vis arriuer l'un des Capitaines de cette nation, nommé Gariaradi, aux approches des cabanes; il

172 *Relation de la Nouvelle France*

s'écria par trois fois à pleine teste, Hó hó. Le silence s'estant fait par tout, les Hiroquois, dit-il, nous ont ruez ce Printemps; ils ont enleué deux familles: mon neveu est du nombre, disoit ce Capitaine. C'est la coustume de ces Peuples de faire retentir à leur arriüée, les bonnes ou mauuaises nouvelles.

Cét Esté, c'est à dire le second iour du mois d'Aoult: douze Canots de Hurons remontans en leur país, & remenans avec eux le Pere Isaac Iogues qui estoit descendu çà bas pour les affaires de la mission: furent attaquez & deffaits d'une trouppes d'Hyroquois, armez par les Hollandois de bonnes arquebuses; desquelles il se seruent aussi bien que nos Europeans, le Pere fut pris de ces Barbares avec deux ieunes hommes François; qui l'accompagnoient, vingt trois Hurons furent en partie massacrez, en partie liez, & garrotez avec le Pere, pour estre conduits au país de ces Barbares qui en feront peut estre vne curée plus sanglante, que les chiens ne font d'un cerf. Dieu soit beny à iamais: du courage qu'il a donné au Pere & de la pitié qu'il a départy à ces deux ieunes hommes François: Si ces tigres les

brûlent, s'ils les rotissent, s'ils les font bouillir, s'ils les mangent, ils leurs procureront de plus doux rafraichissemens en la maison du grand Dieu: pour l'amour duquel ils s'exposent à ces dangers: Voilà le prix & la monnoye avec laquelle Iesus-Christ a achepté le salut des Grecs, & des Barbares: c'est avec la mesme monnoye qu'il leur faut procurer l'application de son sang. Vne partie de Hurons faits prisonniers sont Chrestiens, peut estre qu'ils donneront quelque bonne impression de la foy; du grand Dieu à ces peuples, qu'on gagneroit pour le Ciel aussi aisement que les autres: Si les Hollandois qui se sont habituez en la coste de d'Acadie qui appartient au Roy: n'en empeschoient l'abord & l'accez aux Predicateurs de l'Evangile.

On enuoyoit par ces douze Canots, le petit ameublement de nos Peres qui sont aux Hurons, & la plus grande partie de ce qui estoit necessaire pour leurs Chappelles, pour leurs viures, & pour les besoins de trente trois personnes que nous entretenons en cette extremité du monde, pour procurer la conuersion de ces peuples: tout cela est tombé entre les mains de ces

174 *Relation de la Nouvelle France*

barbares : *Deus dedit Deus abstulit sit nomen Domini benedictum.*

Ces pauvres Peres regretteront sur tout les lettres, que plusieurs personnes de merite leurs escriuoient, les Hyroquois les ont iettez çà & là sur le bord de la riuere, les eaux les ont emportées, & ainsi les void la priuez de la douce communication de ces personnes d'elites & de vertu, les void leur de grands chemins leur ont desrobé cette consolation.

Vnze canots de Hurons chargez d'hommes & de pelteries, descendans aux trois riuieres, s'arrestent quasi à mesme temps dans vne Isle, à cinquante lieues au dessus de nostre Dame de Montreal, pour chasser au cerf & aux vaches Sauvages : ils mirent en embuscade vne partie de leurs hommes pour se ietter sur les bestes qui se lanceroient dans la riuere : pendant que la plus grosse trouppes s'en alloit courant & criant dans cette Isle pour espouuantes ces animaux. Les Hyroquois suruenant iettent sur cette embuscade & l'enleuent en vn moment, leurs camarades bien estonnez veulent courir apres : mais craignans que les ennemis ne fussent en nombre, & qu'ils ne leur dressent quelq

embuche dans les bois: ils abandonnent leurs compagnons à la mercy des loups, & se diuisans en deux bandes, les vns remontent aux Hurons, & les autres descendent aux trois riuieres; pour donner aduis que les chemins estoient assiegez en diuers endroits; *penè zelauī super iniquos pacem peccatorum videns*, iamaī ny les Algonquins ny les Hurons n'ont eu tant de recours à Dieu, qu'ils ont maintenant; & iamaī ils n'ont esté accablez de plus grands mal-heurs: plus nous auançons dans la Foy, & plus auant marchons - nous dans les Croix; il semble que tout veut perir, au temps peut estre que Dieu veut tout sauuer; c'est par ces desespoirs qu'il nous conduit dans l'esperance, & sa main puissante nous soustient plus fortement dans les bouliuersemens.

Ce bon Ioseph tant signalé parmy les Hurons, n'eut pas plustost commencé de prescher Iesus-Christ à ses compatriotes, qu'il se vid miserablement massacré dans vne surprise de ses ennemis. Ce coup deuoit, selon les apparences humaines, confirmer son frere dans l'éloignemēt & dans lauerſion qu'il auoit de nostre creance, au moment que nous pensions qu'il deust ful-

176 *Relation de la Nouvelle France*

miner contre Iesus-Christ; c'est en ce moment qu'il se fit baptiser en son nom.

A peine est-il Chrestien que le voilà dans la ferueur; il deuiet Predicateur aussi bien que son frere, *Iudicia Dei abyssus multa*: il nous vient voir çà bas, il fait des actions d'un vray enfant de Dieu; nous ayant consolé par sa presence, il s'en retourne en son pays. Le lendemain qu'il nous quitte il est pris, lié & garroté, & emmené des Hiroquois; & pour augmenter son mal-heur & nostre tristesse, il remenoit avec soy sa petite niepce, tres-bien instruite au Seminaire des Meres Ursulines, avec esperance qu'elle feroit merueilles en son pays. Cette petite brebis est deuorée de cestygres. Quand les Iuifs virent Iesus Christ mort, ils ne s'attédoient pas de voir sortir de son Sang vne armée de geans Chrestiens, qui ont fait adorer son saint Nom dans tout l'Vniuers; *Periculis fluminum, periculis latronum, periculis itinere, periculis in ciuitate, forispugnæ, intus timores*. C'est par là que saint Paul a presché Iesus-Christ; c'est dans la foiblesse que Dieu triomphe de la force; c'est par les dangers qu'il nous mene dans l'assurance, & par la bassesse, qu'il nous fera monter à

la grandeur, l'Ancienne France donnera secours à la Cadette: ceux qui ont le pou- voir en main, tiendrôt à honneur de l'employer pour Iesus Christ & passer outre.

Le 13. iour d'Aouſt Monsieur le Gouverneur arriva à la riuere des Hiroquois, pour commencer ce Fort au lieu qu'il auoit designé. On fait jouer les haches dans cette grande forest: on renuerse les arbres, on les met en pieces, on arrache les souches, on designe la place, on y dit la premiere Messe. Apres la benediction faite, les canons retentissent; vne salue de mousquets honore ces premiers commencemens sous les auspices de nostre grand Roy, & sous la faueur de son Eminence. Sept iours apres le premier coup donné, comme tout le monde s'occupoit à dresser vne pallissade pour se mettre à couuert de l'ennemy, vne troupe de trois cens Hiroquois se glissant à pas de larrons dans ces forests, donna bien de l'exercice; & si Monsieur le Gouverneur n'eust esté present, tous les ou- riers estoient taillez en pieces. Ces Barbares se diuiserent en trois bandes; & non- obstant qu'ils vissent trois Barques à l'an- tre, ils se ietterent sur nous avec vne fu- reur si étrange, qu'il sembloit qu'ils deus-

font tout enleuer d'un premier coup. Aussi tost chacun court aux armes; un Caporal nommé Du Rocher estant en garde, voyant qu'ils mettoient des ja le pied dans le retranchement, s'avance la teste baissée avec quelques Soldats, & les repousse courageusement. Les bales de mousquets & d'arquebuses siffient de tous costez. Monsieur le Gouverneur estant sur l'eau dedans son Brigantin, se fait porter au plustost à terre sur un batteau; il entre dans le rebuit qui n'estoit pas encore en estarde se bien defendre. Nos François sont bien étonnez de voir le courage & la resolution d'un ennemy, qui passe dans l'esprit de ceux qui ne le connoissent pas, pour timide, & qui fait des actions d'une tres-grande hardiesse; bien attaqué, bien defendu. Un grand Hyroquois portant un pennache, ou vne espee de couronne de poil de cerf, teint en écarlatte, enrichy d'un collier de pourcelaine, s'avanceant trop, est couché par terre tout roide mort d'une mousquetade. Un autre receut sept postes dans son bouclier, & bien autant dans son corps. Nos François estans animez, se ruent avec un tel carnage, qu'ils font lascher pied à ces Barbares. L'un d'eux grandement

bleffé, iette son arquebuse & se sauue, l'au-
tre abandonne sa masse d'armes; plusieurs
quittent leurs boucliers, trouuans plus d'as-
seurance en leurs pieds, qu'en leurs rouda-
ches; ils firent neantmoins leur retraitte
auec conduite, se retranchans dans vn
fort qu'ils auoient secrettement dressé à
vne lieuë ou environ au dessus de nous. On
trouua par après des haches & d'autres ar-
mes que les bleffez auoient laissées, avec
du sang qui rougissoit leur trasse. Nos Sol-
dats les louuoient de leur generosité, ne pen-
sans pas que des gens qui portent le nom
de Sauvages, eussent les armes si bien en
la main. Tel s'auança pour mettre le pied
dans vne barque, d'autres tirerent dans la
redoute par les meurtrières mesmes. Vn
Caporal, nommé Des lauriers, fut tué;
& le sieur Martial Secretaire de Monsieur
le Gouverneur, receut vn coup d'arquebu-
se dans l'épaule: trois autres François fu-
rent bleffez, dont l'vn a vn coup qui luy
passa d'vne joue à l'autre.

Cét assaut qui dura assez long-temps, eut
deux bons effets; l'vn fut d'arrester ces
Barbares, & de les empescher non seule-
ment de venir chercher nos Sauvages Chre-
tiens iusques auprès de nos portes, mais

180 *Relation de la Nouvelle France*

encor de venir surprendre les Hurons & les Algonquins, qui passent tous les iours dans ce grand fleuve pour nous venir visiter. De plus, nos Soldats apprirent qu'il se falloit défier d'un ennemy, qui foud comme vn oiseau dessus sa proye, qui fait la guerre en larron, & qui attaque en vaillant homme.

On ne manqua pas de faire entendre aux Sauvages qui estoient assemblez aux trois Riuieres, ce qui s'estoit passé. On leur monstra les dépouilles de l'ennemy; on leur fit entendre que le dessein du Roy & de son Eminence dans ces fortifications, n'estoit que pour défendre ceux qui reçoient nostre sainte Foy; que ces grands Capitaines obeissoient à Dieu; qu'ils honoroient la priere; qu'ils n'auoient besoin d'aucune chose du pays des Sauvages; que leur seule & vnique pensée dans les secours qu'ils leur donnoient, n'estoit autre que de leur faire reconnoistre & adorer le Dieu du Ciel & de la terre. Vn Capitaine prenant la parole; C'est à ce coup, dit-il, que vous estes vrayement nos amis, puis que vous faites nos ennemis. J'ay quasi creu iusques à maintenant, que vous auiez quelque secrette intelligence avec

en l'année 1642.

181

les Hiroquois, mais le sang que vos armes ont tiré de leurs veines, condamne mes paroles. Le iour suivant, cet homme jadis tres-meschant, & tres-grand ennemy de la Foy, nous vint trouver, & nous dist; Je m'en vay querir le Capitaine de l'Iste. Si iusques à maintenant mes oreilles ont esté bouchées, elles feront d'oresnauant ouuertes; ma bouche a plus de meschance-té que mon cœur n'en auoit. Je trouuois bon dans le ford de mon ame, ce que vous enseigniez, mais ie ne pouuois pas m'y soumettre; C'est maintenant tout de bon que ie veux embrasser la priere.

Les autres Algonquins, qui sont descendus aux trois Riuieres, ont promis des merueilles. S'ils tiennent leur parole, le Ciel s'en réjouyra, puis qu'il s'interesse en la conuersion d'vn pecheur.

Enfin ce lieu où logeoit la crainte, sera vne maison d'assurance. Ces Barbares remontés en leur pays, dépeignoient leurs victoires sur les arbres qui bordoient l'emboucheure de leur Riuere. Ils plantoient sur les riues les testes de ceux qu'ils auoient massacrez. Ils griffonnoient le visage de leurs prisonniers. La figure du pauvre Pere Isaac logues, y paroissoit entre les au-

182 *Relation de la Nouvelle France*

tres, & maintenant on y voit le grand Estendart des predestinez. C'est yne haute Croix, que Monsieur le Gouverneur fit eleuer sur les ruines de leurs trophées, iustement le iour de l'Exaltation de la Sainte Croix, avec yne pieté & yne consolation tres-sensible de nos François, *In hoc signo vinces.* Iesus-Christ sera nostre victoire.

Après la prise du P. Isaac Iogues par les ennemis, avec deux ieunes hommes François, vn Algonquin tint ce discours au Pere Jacques Buteux: C'est à ce coup qu'on verra bien si les Hiroquois vous craignent, s'ils ont peur de vos arquebuses; s'ils redoutent vos canons, ou bien s'ils vous méprisent. Si tost que ton Frere sera arriué en leur pais, les Capitaines s'assembleront; & si le nom François leur fait peur, voicy comme ils parleront: Ne mangeons point la chair des François, cette chair n'est pas bonne à manger, c'est poison qui nous fera mourir si nous en goustous; remenons-les à leurs freres & à leurs compatriotes. Voilà ce qu'ils diront s'ils vous craignent, & au Printemps ils rameneront ton Frere, & les deux François qu'ils tiennent prisonniers; que si au contraire ils vous ont à mépris, ils s'écrieront à la veüe de ton Frere,

en l'année 1641.

183

& des François qui l'accompagnent; ça mangeons, voyons quel goust a la chair des François; auallons-les tous entiers. Là dessus ils les brusleront, ils leur feront souffrir mille tourmens, ils les mettront en pieces, ils les ietteront par quartiers dedans de grandes chaudières, ils les mangeront avec delices, tout le monde en voudra gouster. Et quād ils seront bien saouls, voilà de bonne viande, diront-ils, cette chair est delicate, il en faut manger. Vn Capitaine haranguant excitera la ieunesse d'aller à la chasse des François, pour faire de semblables festins dans leur pays, alors il n'y aura habitation de François où ils ne viennent dresser des embusches pour les surprendre, & les mener à leur boucherie. Cela s'appelle parler & agir en Sauvage. Je voy peu de personnes de nous autres, qui ne soient dans le danger d'auoir pour sepulchre l'estomach de ces Barbares, si Dieu ne nous met à l'abry des hautes puissances.

M iij

CHAPITRE XII.

De leurs costumes, & de leurs superstitions.

IL se trouue des Sauvages chargez d'autant de noms que quelques Europeans, sont chargez de diuers tiltres & de diuerses qualitez. Donc de mesme qu'en France, il y a des noms propres pour des hommes, & d'autres pour les femmes, ainsi en est il parmy les Sauvages, le nom d'vn homme ne se donne point à vne femme: il semble que la nature a enseigné cette distinction à toutes les nations de la terre; ces noms sont tirez par la plus part des choses naturelles, comme des animaux, des Poissons, des Saisons, en vn mot de tout ce qui tombe sous les sens: l'vn s'appellera Arimychigyan la teste de Chien, l'autre Dechin Kinagadich vn petit Bouclier, l'autre smithi Kens l'Epine, & ainsi du reste.

On donne le nom à vn enfant quelque temps apres sa naissance, passant de l'enfance en l'adolescence, il change de nom comme les Romains changioient de robe;

il prend vn autre nom en l'aage viril, & puis encor vn autre en la vieillesse: si bien qu'ils en ont de rechange selon leurs aages, échapant de quelque danger ou sortant de quelque grande maladie: ils prennent vn nom qu'ils croyent leur debuoir estre de meilleur augure que celuy qu'ils auoient. Les Sorciers ou Deuins feront quelque fois changer de nom à quelque malade, s'imaginant quasi que la mort ou le Mani-rog qui vouloit attaquer cét homme, ne le cognoistra plus sous vn nouveau nom. En vn mot ils croyent qu'il y a des noms malheureux, & d'autres bien-heureux: vn songe est capable de faire changer le nom à vn homme. On a dit souuent qu'on faisoit reuiure les trepassez, faisant porter leurs noms aux viuans, cela se fait pour plusieurs raisons, pour resusciter la memoire d'vn vaillant homme, & pour exciter celuy qui portera son nom à imiter sa generosité, pour tirer vengeance des ennemis; car celuy qui prend le nom d'vn homme tué en guerre, s'oblige de venger sa mort, pour secourir la famille d'vn homme mort: d'autant que celuy qui le fait reuiure & qui le represente, porte toutes les charges du deffunct, nourrissant ses

186 *Relation de la Nouvelle France*

enfans comme s'il estoit leur propre Pere, en effect ils l'appellent leur Pere, & luy ses enfans. Vne mere ou vn parent qui ayme tendrement son fils ou sa fille; ou quelqu'un de ses proches, le fait resusciter par vne affection de le voir auprès de soy; transportant l'amour qu'elle portoit au deffunct, à celuy ou à celle qui se charge de son nom: cette ceremonie se fait en vn festin solemnel en presence de plusieurs eonueiz, celuy qui fait reuiure le trepassé; fait vn present à celuy qui doit prendre sa place: il luy met parfois vn collier de Pourcelaine au col, s'il l'accepte il prend le nom du trepassé, & se met à dancier le beau premier pour marque de resiouissance. Il n'y a point de Nations qui n'aspirent à l'immortalité: mais il ny a que les vrais Chrestiens qui l'obtiennent.

vn homme qui aymoît sa femme, ou vne femme son mary & qui respecte ses alliez, sera quelquefois trois ans sans se remarier, pour témoigner son amour; que s'il se marie bientoist apres sa mort, sans estre accorde avec les amis de la deffuncte, le plus proche de ses parens le pillera & luy osterà tout ce qu'il possède au premier rencontre, & cét homme se laissera em-

porter tout son bagage sans mot dire, telle estant la coustume du pais.

Les presens parmy les peuples font toutes les affaires du pais : ils essuient les larmes, ils appaisent la colere ; ils ouvrent la porte dans les pais étrangers, ils deliurent les prisonniers, ils resuscitent les morts, on ne parle quasi & on ne respond que par des presens : C'est pour cela que dans les harangues, le present passe pour vne parole, on fait des presens pour animer les hommes à la guerre, pour les conuier à la Paix : pour attirer vne famille ou vne nation à venir prendre place & demeurer auprès de vous, pour satisfaire ou payer ceux qui ont receu quelque iniure, ou quelque blessure, notamment s'il y a eu du sang répandu. Les presens qu'on fait pour la mort d'un homme, qui auroit esté massacré font en grand nombre ; & remarquez, s'il vous plaît, que ce n'est pas ordinairement l'assassin qui les fait : mais les parens sabourgade ou la nation, selon la qualité ou la condition de celuy qui a esté mis à mort. Ne pensez pas neantmoins que ce procedé, donne quelque liberté aux esprits mutins, de faire vn mauvais coup, tant s'en faut, la peine dans laquelle vn

meurtrier iette tout vn public, les retient puiffamment. Ajoutez que s'il est rencontré des parens du deffunct: devant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ sans autre forme de iustice.

Les presens parlent comme i'ay dit: ils sont tous significatifs, ceux qui deliurent vn prisonnier de guerre: luy font trois presens; comme trois colliers de Pource-laine, pour briser les trois liens dont il est garotté, l'vn par les lambes, l'autre par les bras, & le troisieme par le milieu du corps.

Si quelques Sauvages étrangers, passent par les terres d'vn Capitaine nouvellement mort, & non encor resuscité, on les arreste, on leur dit, que le corps du deffunct traaverse la Riviere, c'est à dire, qu'il faut faire des presens pour le releuer pour rendre le passage libre, & pour arrester les pleurs de ses amis. Ils ont des medecines naturelles, qu'on peut appeller interieures, & exterieures; les interieures consistent en des potions, qu'ils tirent de quelques simples; sans les composer ny les mesler, ils pillent par exemple de petites branches d'vne espece de Sapin, les font bouillir & en boient le

luc ou le ius, qui leur sert de vomitoire. ils font le mesme des branches de Cedres, d'vne espee de racine semblables aux nouveaux de France, d'autre petites branches d'vn bois fort amer, d'vne espee d'ozeil. le sauuage & de quelques autres simples: dont nous n'auons point de cognoissance.

Voicy vne partie de leurs remedes exterieurs, s'ils ont quelque tumeur en quelque endroit que se soit: ils vsent d'vne espee de scarification, decouppans la partie malade avec vn cousteau; ne pouuant eroire que pour guerir la tette, il faille seigner le bras. Ils mettent parfois sur la scarification quelques herbes, ou quelques racines pilées pour seruir d'ongan restringent quand le sang est suffisamment escoulé.

Voicy vne inuention que la France n'a pas encore trouuée, vn homme ayant perdu l'vn de ses yeux par vne fluxion, se guerit en cette sorte, il arrache cest œil & met en sa place l'œil d'vn Aigle; mais comme il ne remplissoit pas toute la concavité, il le change en vn œil de Tortue, cet œil estant troublé & luy faisant voir les obiets confusément, il le iette & se

190 *Relation de la Nouvelle France*

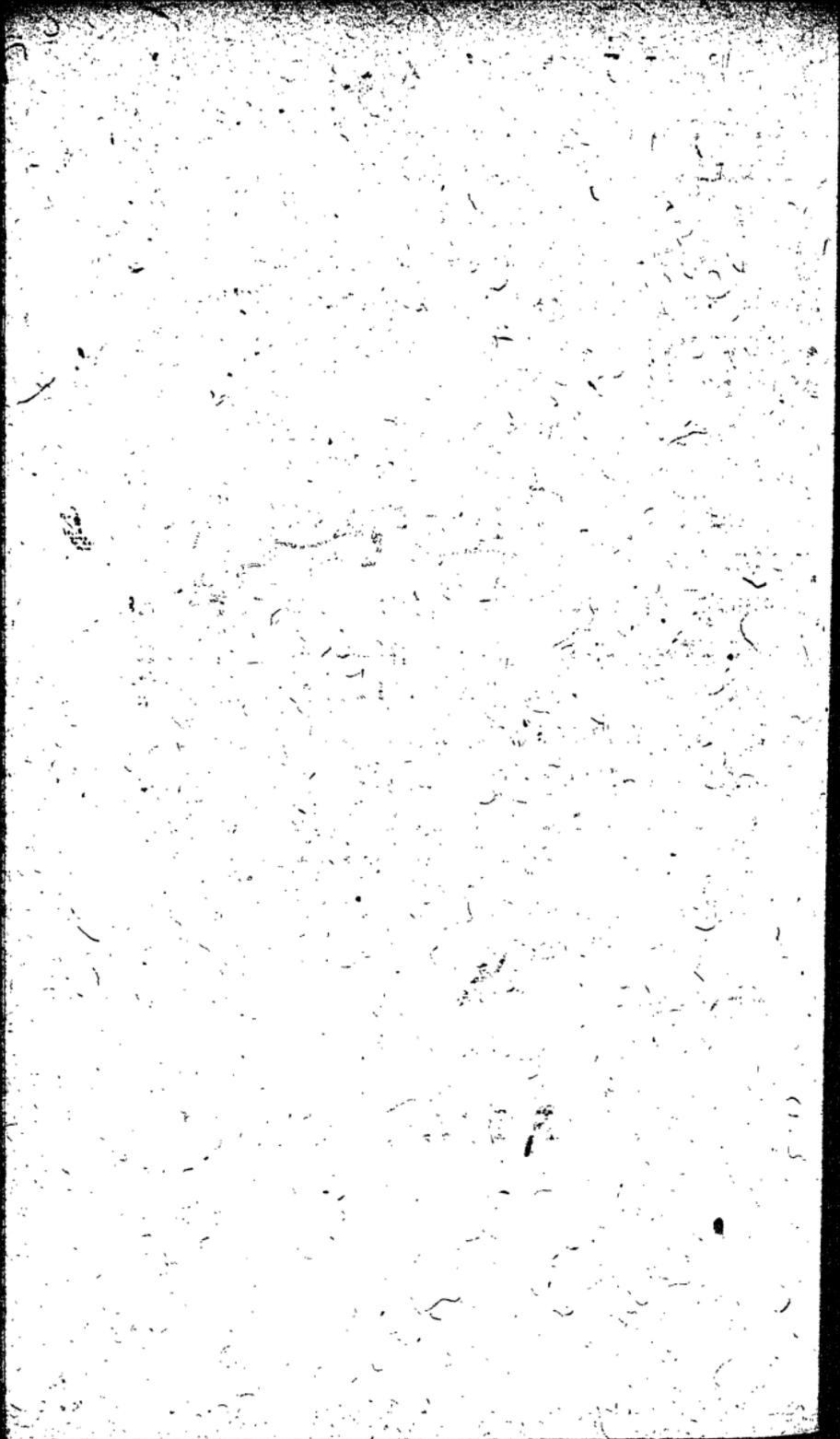
fer de l'œil d'un Héart (c'est vn oyseau de Riviere) cét œil estoit si vif qu'il luy faisoit voir le fond des lacs & des fleuves, sur lesquelles il nauigeoit, & luy decouuroit tous les poissons, grands & petits qui s'y rencontroiet. Comme il passoit sur des abysmes d'eau la distance espouventable de son petit canot iusques au fond de ces abysmes luy donnoit tant de terreur, qu'il fut contraint de quitter cét œil d'oyseau, & de prendre l'œil de son Chien, qui s'adapta si proprement qu'il s'en seruit le reste de ses iours, avec autant de facilité que de son œil naturel: c'est vne femme aveugle qui raconte cette histoire de son grand Pere: elle n'est non plus croyable en ce qui touche les yeux, qu'en ce qui concerne les couleurs.

La Relation de l'an 1634. rapporte que les Sauvages, s'imaginent que la Lune est mariée au Soleil, qu'elle en a vn fils, & quand elle le prend entre ces bras qu'elle paroist Eclipsée. D'autres disent qu'elle souffre de grandes douleurs, & qu'elle est en danger de mort, quand elle paroist dans cette noirceur. Il y en a qui se mettent à dancier ou à chanter pour luy donner quelque soulagement: ils prennent les Eclipses

pour des augures de mortalité, de guerre ou de maladie; mais cet augure ne precede pas tousiours le mal-heur qu'il pronostique, il le suit parfois: car les Sauvages ayant veu l'Eclipse de Lune, qui a paru cette année 1642. dirent qu'ils ne s'estoient plus du massacre, que les Hiroquois auoient fait de leurs gens pendant l'hyuer, ils en voyoient la marque & le signe: mais vn peu trop tard pour s'en donner de garde.

A propos de cette Eclipse: voicy ce qu'en disent ceux qui l'ont obseruée à Kebec à S. Ioseph & aux trois Riuieres le 4. d'Auril sur les sept heures & demie du soir, la Lune commença de se couvrir, & l'Eclipse fut toute plaine enuiron les huit heures, & trois quarts, elle demeura en cet estat iusques à dix heures & vn quart du soir, & pour lors elle commença petit à petit à se decouvrir.

F I N.



R

D

I

En

P

R E L A T I O N
D E C E Q V I S' E S T
passé en la Mission des
Hurons.

Depuis le mois de Juin de l'année
1641. jusques au mois de Juin
de l'année 1642.

Enuoyée au R. Pere JEAN FILLEAU
Prouincial de la Compagnie de IESVS,
en la Prouince de France.

M. DC. XLIII.

NO. 1212
MAY 17 1881
MAY 17 1881
MAY 17 1881

MADE IN
MADE IN
MADE IN

le
no
de
fe
le
vr
O
de
la
ll
A
de
d'
le
qu.



ON R. PERE.

Les premières Années qu'on a travaillé pour la Foy dans ce País, les maladies nous ayant obligé d'employer le plus fort de nos soins plustost pour des Ames qui s'enuoloient incontinent au Ciel, que pour les Adultes en santé, qui pussent former vne Eglise au milieu de cette Barbarie; On nous écrit de France qu'on attendoit des Adultes, qui receuans la Foy la laissent pour heritiere à leur posterité. Il a pleu à nostre Seigneur cette dernière Année, donner l'accomplissement à des desirs si raisonnables, par vn bon nombre d'Adultes, qui non seulement ont embrassé la Foy, mais ont passé par les épreuues, qui nous ont fait connoistre que les An-

4
ges y ont plus traouillé que nous : & que
nous pouuons esperer que cet Ouirage
estant du Ciel, ira se perfectionnant de
plus en plus iusqu'au poinct que le souhai-
tent ceux qui demandent que Dieu soit
adoré par toute la Terre. C'est ce que nous
esperons particulièrement de l'assistance
des saincts Sacrifices & prieres de V. R. &
par son moyen, de celles de toute la Pro-
uince, auxquelles nous nous recomman-
dons de toute nostre affection.

De V. R.

*De Sainte Marie aux
Hurons ce 10. de Iuin
1642.*

Seruiteur tres-humble, &
tres-obeissant en N. S.
HIER. LALLEMANT.



DE L'ESTAT DV PAYS
du Christianisme en general.

CHAPITRE I.



ES fleaux de Dieu se sont
fait sentir les vns apres les
autres à ce pauvre Peuple
Barbare : la terreur & l'es-
froy de la Guerre ont suiuy
apres les maladies mortel-

les, qui dans les Années precedentes, mi-
rent le ducil & la desolation par tout. Des
troupes qu'ils auoient mis sur pied pour
aller battre l'Ennemy dans ses terres, les
unes ont esté dissipées par la mauuaise in-
telligence qui se trouua parmy eux, les au-
tres ont esté mises en fuite, aucunes y sont
presque demeurées toutes entieres dans
les embusches qu'on leur auoit dressé: en
un mot quasi toutes leurs entreprises ne
leur ont esté que funestes.

Diuerfes bandes ennemies s'estans
poullées dans le Pais, à la faueur des bois

6 *Relation de la Nouvelle France,*
& de la nuit, y ont par tout, & quasi en
toutes les saisons de l'Année, fait des mas-
sacres d'autant plus redoutables, que pas
vn ne s'en void exempt; les femmes mes-
mes & les enfans à la mammelle n'estans
pas en assurance à la veüe des pallissades
de leurs Bourgs. Et mesme quelquefois
tel ennemy aura bien le courage, estant
tout nud & n'ayant qu'une hache à la main
d'entrer de nuit luy seul dans les Caban-
es d'un Bourg, puis y ayant fait quelque
meurtre de ceux qu'il y trouue endormis,
de prendre la fuite, pour toute defense
contre cent & deux cens personnes qui
le poursuiuront vn & deux iours entiers.

De plus, lors que nos Hurons descen-
dēt aux Trois-Riuieres ou à Kebex, pour
y porter leurs Castors, quoy que tout ce
chemin ne soit remply que de faultz & de
precipices, & que souvent on y fasse nau-
frage, toutefois ils y craignent bien moins
les dangers de l'eau que du feu. Car tou-
tes les Années les Iroquois leur dressent
de nouvelles embûches, & s'ils les pren-
nent vifs, ils exercent sur eux toute la
cruauté de leurs supplices; & ce mal est
quasi sans remede: car outre qu'allant

pour le trafic de leurs peleteries, ils ne sont pas équipés pour la guerre, les Iroquois ayans maintenant l'usage des armes à feu qu'ils achètent des Flamans qui habitent leurs Costes; vne seule décharge de cinquante ou soixante arquebuses, est pour donner l'épouuante à mille Hurons qui descendroient de compagnie, & les rendre la proye d'une Armée ennemie, qui les attendroit au passage.

Nous esperons que le Ciel applanira ces hautes Montagnes, qui seroient pour arrester en peu d'Années non seulement tout le commerce des Hurons avec nos François, mais aussi le cours de l'Euan-gile. Au moins on nous fait entendre de France que ceux à qui Dieu a donné le pouuoir de tout faire ce qu'ils entreprennent, & dont la pieté s'estend plus loin que les bornes de l'Europe, jettent quelquefois leur pensée sur les necessitez de ce Pais, & enuisagent le Salut de ces pauvres Peuples, comme vn Ouurage qui n'est pas indigne de leurs soins; puis qu'il a coûté aussi cher au Sauueur de nos Ames, que la conuersion des autres Peuples de la Terre.

Pour ce qui est de l'Estat du Christianisme en ces Contrées, ie puis dire avec verité que l'Eglise s'y fortifie en nombre, & plus encore en Saincteté: Que le sainct Esprit y travaille visiblement autant peut estre qu'en aucun lieu de ce Nouveau Monde, & qu'en des personnes nourries dès le berceau parmy les exemples de Vertu & de Religion, on admireroit la Foy, la Pieté & le courage, dont nous sommes témoins en quelques-vns de nos Barbares, qui ne respirent rien plus ardemment que le Ciel, depuis que Dieu a pris possession de leur cœur. Aussi iamais nous n'auons veu plus clair dans la façon de les instruire, & iamais l'Evangile n'a esté icy annoncée plus paisiblement que depuis enuiron huit mois.

Ces faueurs nous venant du Ciel, & sans doute par les merites de tant de saintes Ames, qui font mille fois plus aupres de Dieu pour la Conuerfion de ces Peuples, que nous-mesmes qui y sommes employez: Il n'y a que celuy seul qui connoist le secret des cœurs, qui sçache assurément qu'elle part vn chacun y a; mais les causes moins esloignées estant d'or-

dinaire les plus connus, ie me tiens obligé de reconnoistre que Nous & les Anges Tutelaires de ce Pais, devons beaucoup à la Pieté de M^r le Cheualier de Mont-magny nostre Gouverneur, qui non content de nous maintenir fortement dans les fonctions de nostre Ministère au milieu de ce Peuple Infidele, trouue aussi des moyens dignes de sa prudence, d'y autoriser les veritez de nostre Foy.

Nos Barbares, pour Barbares qu'ils soient, ne laissent pas d'auoir appris dans le liure de la Nature, les voyes de se maintenir & conseruer contre leurs Ennemis: Ils ont des affidez & pensionnaires parmy les Nations estrangeres, qui leurs decouurent les desseins qui se forment contre eux, qui leur donnent aduis des Armées qui sont en campagne & des routes qu'elles doiuent tenir. Mais la coustume du Pais est que celuy qui donne ces aduis, enuoye quelque present assez considerable pour asseurer la verité de ses paroles.

Conformément à cette coustume, receuë parmy ces Peuples, Monsieur le Gouverneur ayant consideré que les presents qu'on auoit faits par le passé aux Hi-

10 *Relation de la Nouvelle France,*
rons descendans en Traite, n'auoient esté
que sous le titre de l'alliance qu'on desi-
roit faire avec eux, jugea, l'Esté dernier,
que les presens qu'il leur feroit, pourroïent
auoir meilleur effet s'ils leur estoient do-
nez sous ce titre: que les Veritez que nous
leur preschons estoient tres-assurées. En
effet jamais presens n'ont esté plus auan-
tageux pour la Foy. Car outre qu'au re-
tour des Canots, tout le País ayant pris
ce qui s'estoit passé là bas, conceut que les
choses que nous venons leur annoncer
sont receuës par toute la Terre pour Ve-
ritez tres-assurées, (ce que souuent plu-
sieurs ont reuoqué en doute, à cause que
les premiers François qu'ils ont conneu,
disoient-ils, ne leur auoient point parlé
de Dieu:) Nous en auons de plus tiré cet
auantage, que iamais nous n'auons eu plus
d'Audience dans tous les Bourgs & Ca-
banes, où nous auons esté pour enseigner
ces Peuples.

DE LA MAISON OV RESIDENCE
fixe de Sainte Marie.

CHAPITRE II.



NOUS auons esté cette Année icy dans les Hurons quatorze Prestres de nostre Compagnie; mais à peine nous voyons nous vn mois entier reünis tous ensemble. Nous nous sommes ordinairement dissipez, principalement durant l'Hyuer, qui est le fort du travail pour la Conuersion de ces Peuples. Huiët de ce nombre ont trouué leur employ dans les quatre principales Missions Hurones, que nous auons pû cultiuer cette Année. Les Algonquins qui habitent icy proche de nos Hurons, ont occupé le travail de trois autres. Nos Peres ainsi diuisez chacun dans le soin de la Mission qui luy est écheuë en partage, m'ayans obligé de me joindre à eux, tantost vn mois en vn endroit puis en vn autre, selon les occasions qui se sont presentées, ie n'ay pas

12 *Relation de la Nouvelle France,*
eu de demeure assurée: & ainsi le soin de
cette Residence est demeuré en partage
à deux seuls qui estoient, au P. Isaac Jo-
gues, & au P. François du Peron.

C'est vne consolation bien sensible à
tous nos Missionnaires, après les fatigues
soit de l'Hyuer soit de l'Esté, de se rendre
en cette Maison, pour vaquer à eux-mes-
mes, & respirer vn peu plus librement
avec Dieu dans ce repos d'esprit, pour par
après retourner au mesme trauail avec
plus de vigueur. Outre cela, ils en tirent
vn notable aduantage des Conferances
qu'ils y font tous ensemble, tant des lu-
mieres & des moyens que Dieu leur ou-
ure pour faciliter l'instruction & la Con-
uersion des Sauvages, que des nouvelles
connoissances qu'ils ont receuës pour s'a-
uancer en vne Langue où il faut estre &
Maistre & Escholier tout en mesme
temps.

Cette mesme Maison estant le centre
du País, a bien souuent la consolation de
receuoir les Chrestiens qui y viennent de
diuers endroits pour y faire leurs Deuo-
tions plus en repos que dans les Bourgs,
& dans cette espece de Solitude, y conce-

uoit plus à loisir les sentimens de Pieté & de Religion. Nous leur auons dressé pour cet effet vn Hospice ou Cabane d'écorce, où Dieu nous donne les moyens de loger & nourrir ces bons Pelerins dans leur propre País. Durant l'Esté, de quinze en quinze jours, il s'en trouue touÿours bon nombre, qui de quatre & cinq lieuës s'y rendent dès le Samedy, pour passer saintement le Dimanche, n'en partant que le Lundy matin. Le Dimanche suiuant nous les déchargeons de cette peine; nos Peres allans chez eux vn & deux jours au parauant, pour les disposer aux Deuotions de ce saint Iour. Et ainsi par ces visites alternatiues, on les entretient doucement dans l'exercice du Christianisme, dont l'Hyuer, demeurant plus assiduëment avec eux, on a tasché de leur donner de plus solides connoissances.

Si dedans les Missions quelque Adulte en estat de santé, est jugé digne du Baptesme, après toutes les épreuues qu'on a tirées de luy, c'est en cette Maison qu'on le renuoye pour derechef y estre examiné & recevoir avec solennité ce Sacrement qui le fait Enfant de l'Eglise.

Nous auons reserué la plus grand' part de ces Baptesmes aux Festes de Noël, de Pasques, & de la Pentecoste, d'où nos Chrestiens qui s'y sont assemblez de toutes parts, n'ont sorty chaque fois, qu'avec vn accroissement sensible de leur foy. L'éclat exterior dont nous taschons d'accompagner les Ceremonies de l'Eglise, la beauté de nostre Chapelle (qui passe en ce Pais pour vne Merueille du Monde, quoy qu'en France ce ne seroit que pauvreté) les Messes, les Sermons, les Vespres, les Processions, & les Saluts qu'on a faits en ce temps-là, avec vn appareil qui surmonte tout ce que iamais ont veu les yeux de nos Sauvages; Tout cela fait vne impression dans leur esprit, & leur forme vne idée de la Majesté de Dieu, qu'on leur dit estre honorée d'vn culte mille fois plus auguste par toute la Terre.

Le nombre de ceux qui ont receu le S^a. Baptesme a esté de plus de six-vingt personnes. Je croy que Dieu a receu les prieres qu'ils ont offertes pour ceux qui demeurans en France, font passer iusques en ce Nouveau Monde les effets de leur Charité, pour cooperer-sainctement au

Salut de ces Peuples & achepter ces pauvres Ames, qui quoy qu'elles leur coûtent, ont coûté mille & mille fois plus cher au Sang de IESVS-CHRIST. Quand j'entends les aumosnes qui se fournissent pour cet effet; quand ie lis les Memoires des deuotions publiques de plusieurs Maisons Religieuses, qui nuit & jour tout le long de l'Année, n'ont ce semble rien plus à cœur que de hâter les Misericordes de Dieu sur ces pauvres Sauvages; Quand j'apprends que des particuliers, qui ne veulent auoir que les Anges du Ciel pour témoins de leur Charité, se consomment en toute façon pour en auancer les momens: Quand ie voy tant de ieusnes, tant de veilles, tant d'oraisons, tant de cilices & tant de saintes cruautez, qui ne peuvent partir que d'un cœur enflammé d'un Amour sacré; en vn mot, tant de feu qu'autre que le saint Esprit ne peut allumer dans les cœurs: Le confesse qu'il ne m'est pas possible entendant tout cela, d'entrer en desffiance, & qu'aussi-tost ie douterois d'estre au lieu où ie suis, que de douter que Dieu qui donne luy-mesme ces desirs, ne veuille accorder ces demandes si justes, &

que le temps ne soit venu qu'il veut donner à I E S V S - C H R I S T ce qui luy a promis, la Conuersion de ce qui luy reste de Gentils, auxquels ses Diuines Souffrances ont esté inutiles par tant de Siecles.

Entre ceux que nous auons Baptisez solennellement en cette Maison, vn nommé Ahatsiscari du bourg de S^a. Ioseph, a esté le plus considerable : Son courage, & les exploits qu'il fait toutes les Annees contre les Ennemis, le font passer pour le premier Guerrier qui soit dans le Pais. Il n'y a pas encore vn an qu'ayant fait rencontre de trois cens Iroquois, il les mit tous en fuite, & en prit quelques vns captifs; quoy que de son costé ils ne fussent que cinquante, dont il estoit le Chef. En l'Esté precedent, lors qu'il trauertoit vn grand lac, qui separe les Hurons de leurs Ennemis, ayant aperceu nombre de grands Canots Iroquois qui venoient fondre sur luy, ses Compagnons ne songeans qu'à la fuite : Non, non, dit-il, mes Camarades, Allons nous mesmes les aborder. Estans venus aux approches, il faute luy seul & tout nud, dans vn grand Canot d'Ennemis, il fend la teste au premier qu'il reu-

contre.

contre, en jette deux autres dans l'eau, & sy precipite soy-mesme, renuerse en mesme tēps le Canot & tous ceux qui estoient dedans; puis apres nageant d'une main, il tuë & massacre de l'autre ceux qu'il rencontre près de soy. Ce spectacle si inopiné remplit d'effroy les autres Canots Ennemis, qui se voyans vaincus dans leur victoire, auant mesme que d'auoir combattu, prennent la fuite redoutans ce Courage. Mais luy estant remonté dans son Canot, poursuit ceux qui restoient en l'eau & les amene victorieux dans le País. En vn mot, la vie de cet Homme n'est qu'une suite de combats; & depuis son enfance, ses pensées n'ont esté que de guerre; aussi est-ce par là que Dieu l'a fait Chrestien.

Tamais il n'a monstré d'alienation de sa Foy, & il y a plus de trois ans qu'il nous demandoit le Baptesme; mais ne pouuant pas le resoudre à quitter quelques Superstitions, ordinaires parmy les Infideles, nous ne pouuions luy accorder. En fin les Peres qui ont eu le soin de la Mission de saint Ioseph, luy ayans donné cet Hyuer, les dernieres instructions & luy leur ayant satisfait, il vint à Pasques plai-

18 *Relation de la Nouvelle France,*
der sa cause: T'ay la Foy dans le fond de
mon cœur, disoit-il, & mes actions l'ont
fait assez paroître tout le long de l'Hy-
uer; dans deux jours, ie pars pour la guer-
re; si ie meurs en la meslée, dites-moy,
où ira mon Ame, si vous me refusez le Ba-
presme? Si vous voyez dedans mon cœur
aussi clair que le Grand-Maistre de nos
viés, ie serois déjà du nombre des Chre-
stiens, & la crainte des flammes d'Enfer
ne m'accompagneroit pas, maintenant
que ie vay enuillager la Mort. Je ne puis
me Bapteser moy-mesme; tout ce que ie
puis, est de vous declarer sincerement les
desirs que j'en ay: Après cela, si mon A-
me est brûlée dans les Enfers, vous en se-
rez la cause: Mais quoy que vous fassiez,
ie prieray toujours Dieu, puis que ie le co-
gnois; & peut-estre qu'il me fera mis-
ericorde; car vous dites qu'il est meilleur
que vous. Mais d'où te sont venuës les
premieres pensées de croire? luy repartit
vn de nos Peres. Auant mesme que vous
fussiez dans le País, répondit-il. Je m'e-
stois veu eschapé de mille perils où mes
Compagnons demeuroient. Je voyois
bien que ce n'estoit pas moy qui me tirois

de ces dangers; i'auois cette pensée, que quelque Genie plus puissant, qui m'estoit inconnu, me prestoit vn secours favorable (quoy que les Hurons attribuent à leurs songes les causes de tout leur bonheur) i'estois conuaincu que tout cela n'estoit que sortile; mais ie n'en scauois pas dauantage. Lorsque i'ay entendu parler des Grandeurs de **D I E U** que vous preschez, & de ce que **I E S U S - C H R I S T** a fait estant sur Terre, ie l'ay reconnu pour celuy qui m'auoit conserué; & me suis resolu de l'honorer toute ma vie: Allant en guerre, soir & matin ie me recomman- dois à luy, c'est de luy que ie tiens toutes mes victoires, c'est en luy que ie croy, & vous demande le Baptesme, afin qu'après ma mort, il ait pitié de moy.

Eust-on peu donner vn refus à cet Hom- me? Nous le Baptesmes publiquement avec quelques autres le Samedy Saint, & luy donnâmes le nom d'Eustache. Puis ayant fait ses Deuotions le iour de Pas- ques, il partit pour la Guerre avec quel- ques uns de nos meilleurs Chrestiens, qui n'estoient demeuré que pour célébrer ce saint Iour, quoy que les Troupes au-

20 *Relation de la Nouvelle France,*
quelles ils devoient se joindre, fussent déjà parties. Mais auant que de se separer, le voyans assemblez vn nombre de personnes assez considerables, de diuerses Nations, ils voulurent d'eux-mesmes tenir Conseil; Voicy en peu de mots les resolutions qui sy prirent.

Ne soyons plus qu'un corps & qu'un esprit, puis que nous serons tous le mesme Maistre: Quand quelqu'un passera par vn Bourg où il y aura quelque Chrestien, qu'il n'aille pas loger ailleurs: Quand quelqu'un sera affligé, qu'il trouue sa consolation chez les autres: Ne découurons pas aux Infideles mutuellement nos fautes, mais qu'on reconnoisse par l'amitié que nous aurons les vns enuers les autres, que le Nom de Chrestien est vn noeud plus estroit que les liens de la Nature.

Témoignons à nos Parens, qui ne sont pas de mesme Foy que nous, fussent-ils nos peres & nos enfans, que nous ne voulons pas que nos os après nostre mort, soient meslez ensemble, puisque nos Ames seront eternellement separées, & que nostre amitié ne continuera pas plus loin que cette vie.

S'il y a chose au monde qui soit Sainte
 parmy les Hurons, c'est le droit de leur
 Sepulture. Leur soin surpasse de beau-
 coup en cecy tout ce qu'on fait en France:
 Ils y font des profusions estranges, selon
 leur portée, & se dépouillent eux-mes-
 mes pour recueillir leurs Morts & conser-
 ver precieusement les os de leurs Peres,
 afin de reposer apres leur mort en mes-
 me lieu. Jamais nous n'eussions creu que
 nos Chrestiens eussent deu renoncer si
 tost à ce droit d'amitié, fondé si forte-
 ment dans la Nature; mais la Foy est vn
 glaive qui separe l'Amé d'auec le corps,
 & les enfans, des Peres.

Ne profanons pas, adiouâterent ces
 bons Chrestiens, les Mysteres qu'on nous
 enseigne, quand nous voyons des ames
 de chiens & de bestes brutes, ains pu-
 lions par tout les auantages de la
 Foy; mais sur tout, que nostre vie & nos
 exemples fassent connoistre que nous
 auons la Foy plus auant que sur le bout
 des lèvres.

DIEU benisse ces bon propos. Quoy
 qu'il en soit, nous voyons plus clair que
 jamais, que le Ciel veut faire quelque

chose. Il a ses Ames destinées pour le Paradis, autant dans ce País Barbare, que dans l'Europe; pas vne ne perira: quand mesme elle seroit dans le milieu de nos plus cruels Ennemis & en vn lieu dépourueu de toutes les voyes de Salut, nous la mettrons dans le Ciel, lors mesme qu'elle semblera plus esloignée de son bon-heur. En voicy vn exemple:

L'Esté dernier, quelques Captifs de guerre furent diuisez par le País, afin que chaque Nation pust se vanger sur ces pauures Victimes des pertes de leurs Parens encoré toutes sanglantes, qui animoient leur cruauté. Nos Peres y coururent sans delay, les vns au Bourg de la Conception, les autres à celuy de saint Michel, les autres pouffent plus auant, & apres treize ou quatorze lieues de chemin le plus dange-reux, pour la cruauté des Iroquois, qui soit dans les Hurons, à peine arriuerent-ils de iour, vne heure auant l'execution. Il faut fendre la presse, receuoir les iniures, & entendre mille blasphemés contre **DIEU** d'vne troupe d'impies qui s'opposent au bon-heur de leurs Ennemis, & voudroient leur faire endurer en leur

Ame autant de supplices, qu'ils en font souffrir au corps, mais l'amour d'une Ame à qui on veut ouvrir le Ciel, se fait chemin par tout. Tous ces pauvres Captifs ouurent bien-tost & leur cœur & leur esperances aux nouvelles du Paradis; les feux dont ils sentent déjà la cruauté, leur font apprehender plus vivement les flammes de l'Enfer: ils reconnoissent DIEU, luy demande misericorde, & dans ce dernier acte tragique de leur vie, reçoivent des gages assurez du bon-heur qui les attendoit dans le Ciel. Helas! seray-je seul qui iouiray de ce Bien, s'écrioit doucement le plus ieune de tous, à peine aagé de dix-neuf à vingt ans, avez-vous eu pitié de mes compagnons de supplice? leur a-t'on annoncé ces Veritez si importantes & si inconnues? En vn mot, la Charité le presse déjà plus que la douleur d'yae main qu'on luy auoit tout fraichement coupée.

En mesme temps quasi tout le País estoit animé contre nous. Par tout on necrioit qu'aux Traistres, & sans doute il y auoit grand suiet de le croire. Dès l'Hyuer precedent, que le P. Iean de Brebeuf

24 *Relation de la Nouvelle France,*
estoit allé en Mission dans la Nation
Neutre ; le bruit auoit couru qu'en ce
voyage les Ennemis ayans traité secret-
tement avec luy, l'auoient corrompu par
présens, & qu'on verroit en son temps
les funestes effets de cette trahison. Au
retour de cette Mission, le cours de nos
affaires nous obligea d'enuoyer à Kebec
le mesme Pere. Pour cet effet nous équipâmes
deux Canots de quatre François,
& six Sauvages; tant Chrestiens que Ca-
techumenes, qui ayans les premiers des-
cendu la Riuiere, échaperent heureuse-
ment trois rencontres des troupes Iro-
quoises dans lesquelles tomberent cinq
Canots de Hurons, qui suiuoient vn ou
deux iours apres. Le bruit confus de ces
nouuelles, fit passer pour veritez certai-
nes les soupçons de l'Hyuer, qui déjà
auoient altéré les esprits : Mais plus en-
core; quand quelque temps après vn
malheureux Huron, qui ayant brûlé ses
liens s'estoit eschapé des mains des Iro-
quois, maintint publiquement auoir en-
tendu de la bouche des Ennemis, les in-
telligences secretes qu'ils auoient avec
nous: adioustant mesme que le P. de Bre-

beuf leur auoit parlé au rencontre, & receu d'eux de nouueaux presens, pour faire de sa trahison, les ayans aduertis que la mesme ils attendirent au passage quelques Canots qui le suiuoient d'vn iour, & que c'estoit vne proye assuree pour eux.

En suite de cela, est-ce merueille qu'on eut de maunais desseins contre nous? mais qui met sa confiance en Dieu, entend en assurance le bruit de ces tempestes. Sa protection est si sensible sur nous & son amour si continuel, pour nous preseruer des perils qui nous enuironent de toutes parts, que cela seul nous ferroit croire assurement qu'il veut faire misericorde à tous ces Peuples, puisque ce ne peut estre que pour eux, qu'il nous conserue d'vne Prouidence si forte & si amoureuse. En fin, le temps & le retour des Hurons qui estoient descendus de compagnie avec le P. de Brebeuf, dissipèrent toutes ces calomnies.

DE LA MISSION DE S^{te}. MARIE
aux Ataronchronons.

CHAPITRE III.



ETTE Maison de Sainte Marie, porte aussi le titre de Mission, à raison de quatre Bourgs assez proches qui en sont dependans. Le Pere Pierre Chastelain en a cultivé deux, de saint Louis & de S. Denys. Le P. Pierre Pijart a eu le soin des deux autres, de sainte Anne & de saint François Xavier.

Le P. Pierre Pijart trouva d'abord les esprits fort reuesches, qui luy fermoient & leurs oreilles & leurs Cabanes, refusans d'escouter ce qu'ils n'entendoient qu'avec vn esprit de blaspheme : Mais en fin sa patience les a priuioisez pour la pluspart, & en a conduit quelques-vns iusqu'à ce point qu'ils connoissent la Verité, & se plaignent d'eux-mesmes de n'auoir pas assez de forces pour embrasser vn si grand bien.

Le P. Pierre Chastelain a par tout esté bien venu, & entr'autres ayant fait rencontre de quelques bons esprits, leur a fait penetrer si auant la saincteté de nos Mysteres, qu'ils en parlent tres-haurement, iusqu'à instruire & toucher les autres. Mais ce fruit n'est pas meur, & leur Foy n'est pas encores assez forte dans l'occasion, pour en faire estat, comme de personnes gagnées à Dieu; c'est à luy de faire le coup, & nous deuous estre contents d'auoir jetté & arrousé cette Semence.

Les Peres n'estans pas obligez de faire aucun sejour dehors, veu la proximité des Bourgs; outre les courses qu'ils y ont faites, ont eu le moyen de vacquer à la reception des Chrestiens, & à l'instruction de plusieurs infideles, qui passans par cette Maison, y reçoient des enseignemens, que quelquefois on n'eust pas pu ailleurs leur donner avec tant d'auantage. Souuent le Cerf reçoit le coup de mort en vn endroit, & tombe aux abois loin de là. Souuent aussi nous auons veu qu'un Infidele aura receu le coup de vie en cette Maison, qui estant retourné dans son

28 *Relation de la Nouvelle France,*
Bourg, se jette entre les bras des Mission-
naires qui y sont, & leur demande le Ba-
ptefme. Pourveu qu'un iour nous les
voyons tous dans le Ciel, n'importe où
Dieu leur aura fait misericorde.

*DE LA MISSION DE LA CONCE-
ption, aux Atignaviantan.*

CHAPITRE IV.

 Le soin de cette Mission est
tombé en partage au Pere
François le Mercier & au
P. Paul Ragueneau. Et c'est
dans le principal Bourg de
cette Mission, qui en porte
le nom, où nous auons recueilly les fruiets
de la Foy, les plus meurs qui nous ayent
paru dans ce País, depuis qu'on y a ietté
la semence de l'Euangile. Aussi est-ce en
ce Bourg où depuis quelques Années
nous auons appliqué plus fortement no-
stre traauil. Je puis dire qu'on y void, par
la grace de Dieu, vne Eglise formée, &
des Chrestiens qui vivent non seulement
dans l'exercice de la Foy, mais qui triom-

phent au milieu du regne de Sathan, de l'impieré mesme. le ne dis pas que tout le Bourg soit conuertý, ny que le nombre des Chrestiens y surpasse celuy des Infideles; mais ie veux dire, que le courage, leur zele, leur fidelité, leur constance se rend victorieuse de tout ce qui s'opose à leur Vertu, & donnent cent fois plus de credit à la saincteté de nos Mysteres, que nos paroles & nos exemples. On y a veu tous les Chrestiens combatus par les puissances les plus fortes qui soient dans le País, & le mesme iour a esté témoin de leur Victoire, sans que pas vn ait succombé, quoy que chacun fust attaqué separément, sans sçauoir le courage & la resistance des autres.

Ce fut au milieu de l'Hyuer, que tout estoit remply de superstitions Diaboliques, & que les puissances d'Enfer s'estoient fait rendre deux iours entiers vn homage continuel, promettant la guérison d'une malade. Le plus impie qui soit dans le Bourg, auoit entrepris cette cure, avec l'aide de son Demon; mais voyant tout son art sans effet, il se plaint de ce que les Chrestiens ne paroissent

30 *Relation de la Nouvelle France;*
point dans vne Feste si publique: & sur
tout il demande qu'vn nouveau Chrestien
nommé Charles Tsondatfaa, joigne sa
voix avec la sienne, pour inuocquer plus
fortement l'assistance du Demon, qui de-
uoit rendre la santé à cette malade. C'est
le plus noble employ des Capitaines, d'o-
beir à ces Imposteurs. On tient Conseil;
l'affaire est jugée d'importance, les prin-
cipaux sont deputez par le Public, pour
attaquer en mesme temps tous les Chre-
stiens.

Charles est tout estonné de voir trois
des plus considerables Capitaines entrer
en la Cabane. Mon Dieu, s'écrit-il dans
le fonds de son cœur, arrestez l'effort de
ces esclaves de Satan, qui viennent me
porter quelque chose de la part: Conseil-
lez-moy, mon Dieu, dans ce rencontre.
Il ne sçait pas ce qui les amene, mais il se
doute bien qu'estans dans le plus fort de
ces ceremonies d'Enfer, l'esprit de ces
malheureux n'est possédé que du Demon.
Bonjour, mes freres, leur dit-il; puisque
vous me venez voir, c'est à moy à vous
entretenir. Je vous diray les pensées que
i'auois de vous-autres, il n'y a pas long.

temps: Le vous porte compassion, vous obeissez à vn maistre le plus infame qu'il y ait au monde, vous employez tous les iours vostre voix à proclamer les commandemens, ce n'est pas vous qui commandez, mais luy. Que tout le monde ne croyt-il? & vous-mesmes, que ne croyez-vous les premiers? ce seroit bien alors que vous seriez veritablement Capitaines, qui obeissans à DIEU seul, vous rendriez nostre Pais le plus heureux du monde. Apres cela, comme il ne manque pas d'esprit ny de langue, il leur declare l'equité des Commandemens de DIEU, la verité & la grandeur de ses promesses, & le malheur eternel de tous ceux qui refusent de luy obeir.

Comme il ne trouuoit point de fin, Messieurs les Capitaines auoient bien de la peine à trouuer quelque entrée favorable. En fin le plus hardy s'auance: Mon frere, luy dit-il, ie ne viens pas icy tout seul ny de mon propre mouuement, le Conseil nous a enuoiez pour te porter vne parole, mais ie n'ose parler. Non, ce n'est pas moy qui te parle, mais toutes ces Cabanes. As tu veu cette malade languis-

32 *Relation de la Nouvelle France,*
fante? elle n'en peut plus, & n'a de voix
qu'autant qu'il luy en faut, pour te dire:
Tfondatfaa, ayes pitié de moy. Tout le
Public s'est employé depuis deux iours
pour elle, mais nos remedes sont sans
force, n'estans pas animez de ta voix; vn
tel, desire que ce soit toy qui preside avec
luy à la ceremonie: ne refuse pas au Pu-
blic cette faueur, pour vn iour seulement.

Mes freres, leur repliche-t'il, vous
sçavez que ie croy; cette Cabane est sain-
te; si ie pechois, quel exemple donne-
rois-ie aux autres qui sont sur le poinct
d'estre Baptisez? Commandez-moy
quand nous irons en guerre, de me jeter
dans le peril, quand ie serois moy seul, ie
feray teste à l'Ennemy; mais plustost
mourir que pecher.

Mon frere, luy dit vn Apostat, ce n'est
pas vn mal sans remede; nous venons de
parler aux Robes noires qui t'enseignent;
il est vray qu'ils ne veulent pas t'exhorter
à nous obeir en ce poinct, mais ils nous
ont promis que demain ils t'effaceront
ton peché: Courage donc, & ne crains pas
vn peché qui demain ne sera plus, quand
tu te seras Confessé.

Le Diable est bien rusé; Mais vn cœur qui a pour sa devise: Plüstost mourir que de pecher, n'est pas pour estre pris dedans ces pieges. Le combat n'en demeura pas là, mais toujours ce nouveau Fidele, est semblable à soy-mesme. Ils tâchent en fin de corrompre la Femme, mais il trouuent par tout vn genereux refus.

A mesme temps vn Capitaine plus fougueux que ceux-cy, estoit entré en la Cabane de quelques autres Chrestiens. Il s'adresse au plus jeune de tous: Mon neveu, s'écrie-t'il d'une voix infernale, fais tréue pour vn iour, de la Foy, nostre País se perd, les malades se meurent, où fuirons-nous, pour éuiter la mort? pourquoy vous retirez-vous de nos dances? pourquoy refusez-vous de rendre cette charité au Public? Ce sont les Chrestiens qui nous tuent, puisqu'ils ne nous veulent pas secourir. Viens, mon neveu, danser au iourd huy, & demain tu reprendras les exercices de la Foy.

Ce jeune Chrestien répond à tout cela, sans dire mot. Il met sa teste entre ses jambes, selon la coustume du País, c'est à dire qu'il n'en fera rien. Le Chef de la

Cabane n'est pas content de ce simple refus, il veut vne protestation plus viue de la Foy qui regne dans toute sa Famille. Tu perdras icy ton temps, dit-il au Capitaine, les enfans mesmes ne t'obeiront pas: le Diable n'a point icy d'empire où DIEU seul est le Maistre. Je porte la parole pour tous, sçachant bien que leur Foy est semblable à la mienne: on peut bien tous nous massacrer, mais non pas extorquer de nous cet hommage que vous rendez au Diable.

Ce Capitaine entre en fureur, redouble ses cris, les menasses, & les blasphemes contre Dieu. En fin il est contraint de quitter la partie, voyant mesme que les enfans le regardoient d'un œil aussi asseuré que s'il les eust simplement visitez.

Il n'y eut pas vne Cabane où habitast quelque Chrestien, qui ce iour là ne rendist témoignage que leur Foy estoit plus forte que le pouuoir de tous les Capitaines. Il n'y eut pas mesme iusqu'à vn pauvre petit Homme, nommé Mathias Atiessa, qui estant le rebut de tous ceux de son Bourg, eut toutefois assez d'esprit

& de courage, pour arrester l'insolence d'un Capitaine qui le vouloit forcer à luy obeir en ce point. Cesse de croire, luy dit en fin ce Capitaine, apres mille efforts inutiles. Et moy & mon fils, répondit-il, nous mourrons plustost. Mais si ton fils tombe malade? Plustost, répond le pere, ie le verray mourir, que de me servir de vos remedes & danses Diaboliques. Que te donnent ces Robes noires pour croire de la sorte? Le Paradis, réplique-t'il. Tu parles bien resolument pour un Gueux; encore si tu te donnoient quelque robe pour te couvrir. Je seray riche dans le Ciel; mais à ce que ie vois (répondit-il au Capitaine, qui autrefois auoit témoigné quelque volonté pour la Foy) c'est justement cela qui t'empesche de croire, tu ne songes qu'à la vie presente & non pas à l'Eternité. Ce pauvre Homme a plus de bonne volonté que d'esprit; mais si DIEU rend les langues des Enfans discrettes, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il donne aux Ames les plus foibles, de quoy confondre ceux qui pensent estre des plus forts esprits de la Terre.

Le soir estant venu, ce fut à ces Chre-

stiens vne consolation bien sensible, de sçauoir l'vn de l'autre, ce qu'il leur estoit arriué. Les Diabes, disoit Charles, ont paru aujourd'uy dedans ma Cabane, ouy trois Diabes d'Enfer, mais reuestus de chair; ils ont voulu la renuerser, mais DIEU la soutenuë. C'est ainsi qu'ils en donnent toute la gloire à DIEU.

Ces attaques n'ont pas esté pour vn iour seulement, ce seroit en estre quite à trop bon marché. A peine y a-il aucun iour en l'Année, que quelque Démon ne se fasse rendre vn hommage particulier: mais eôme dans le Christianisme chaque Saint ayant eu son iour, il se fait vne Feste plus celebre où tous les Saints sont honorez de Compagnie, de mesme aussi dans ce Pais, chaque Demon ayant esté honoré à son iour, il se fait durant l'Hyuer vne solennité publique, où les Demons se font tous honorer en mesme iour. On appelle cette célébrité Ononhoüaroia, ou renuettement de teste, parce que toute la jeunesse, & mesmes les femmes & enfans, courent comme des furieux exigeans qu'on obeisse à leurs Demons, en leur faisant present d'vne chose qu'ils

proposent avec enigme & qui leur a esté dictée en songe.

On na pû cette Année tirer de nos Chrestiens aucuns de ces hommages, ils en ont refusé constamment mesme tous leurs intimes. Ce pauvre Mathias, dont ie viens de parler, s'est veu arraché de la place, il a escouté les menaces qu'on luy faisoit, & a consideré la hache déjà leuée dessus sa teste, sans iamais auoir ouvert la bouche pour dire vn mot qu'on vouloit tirer de luy.

Vne heure apres, on fit le mesme à vn autre Chrestien, nommé Pierre Andation, & le mesme Silence en fut aussi toute sa plainte. Sa Femme, Chrestienne comme luy, qui le tenoit d'vn bras pour arrester celuy qui le tiroit avec violence, l'accuse doucement quelque tēps apres, de n'auoir pas eu assez d'assurance puisque la sueur luy en estoit venue par tout le corps. Vn des Peres se trouuant là heureusement, eut la consolation d'estre témoin de toute cette fidelité.

Cen est pas seulement dans les Hommes que se rencontre cette force; la Foy ne trouue point de difference entre les se-

38 *Relation de la Nouvelle France,*
xes, elle affermit aussi le courage des
Femmes. L'Esté dernier, le plus fameux
Magicien qui soit dans le País, fut consul-
té, quel succès on deuoit esperer des
bleds qui estoient sur terre. Il répondit
deux choses: Premièrement, Qu'il fal-
loit que chaqu'vn allast tous les iours de-
dans son champ, jeter du petun dans le
feu & l'y consommer en l'honneur du De-
mon qu'il adore, criant à haute voix cette
formule: Escoute, Ciel, gouste de mon
petun, ayespitié de nous.

Secondement, il ordonna, que pas vn
n'allast cueillir du chanvre (c'est le temps
où on va d'ordinaire cueillir dans les
campagnes desertes, vne certaine herbe
sauuage dont on fait du fil à retz:) Et ce
malheureux adiousta, que si en cela on
manquoit à obeir à son Demon, tous les
bleds estoient perdus. Le commande-
ment est incontinent proclamé par les
Capitaines. Mais les Chrestiens ne sont
pas pour sacrifier au Diable, plustost re-
solus de mourir de faim: Et deux sœurs
qui s'étoient donné parole d'aller le len-
demain cueillir du chanvre, croyans
qu'elles ne pourroient pas sans peché

rompre cette partie, y vont teste baiffée, & en reuiennent à la veüe de tous les Infideles. Les Capitaines en reçoient les plaintes, ils vont crier par tout le Bourg qu'il ne falloit pas esperer vne heureuse recolte, que les Chrestiens seroient cause de la famine, & qu'il estoit bien vray que la Foy estoit la ruine du Pais. Tous accusent ces pauures innocentes, mais le cœur d'vn Fidele ne craint que Dieu, & le peché. Nous ne sçauons si DIEU a voulu recompenser leur Foy & punir l'impieté des autres, mais nous auons esté témoins que la plus part du bled ne vint pas à maturité, & de ceux nommément qui auoient sacrifié au Diable, nos Chrestiens ayans fait vne recolte assez heureuse.

Quelques mois par apres, lorsque le Bourg trembloit de peur de l'Ennemy: Ne nous venez pas secourir, nous disoient ces deux bonnes sœurs, quand bien les Iroquois viendroient brûler nos pallissades, puisque les Capitaines excitent tout le monde au seruice du Diable. Mais ie ne sçay si leur zele n'estoit point du genre de celuy de ces deux Freres Boanerges, au moins auoient-elles quelque chose de

40 *Relation de la Nouvelle France,*
plus, puisqu'elles mesmes eussent pery
dans l'embrasement de leur Bourg.

QUELQUES BONS SENTIMENS
de quelques Chrestiens de cette mesme
Mission.

CHAPITRE V.

 E n'est pas seulement en public que les Chrestiens ont fait paroistre leur fidelité: le Ciel en veut auoir des preuues, dont quasi luy seul en veut estre témoin. Vn nommé Ioseph Teondechoren, auoit vne fille de neuf à dix ans, qu'vne maladie soudaine emporta lors qu'il sy attendoit le moins. Incontinent les Infideles luy reprochent que cette mort est vn fruit de la Foy, qu'il auoit embrassée depuis le massacre de feu Ioseph Chihoâtenhoïa son frere qu'autrefois sa femme estoit morte vn jour apres qu'on l'auoit baptisée, quoy qu'à l'heure de son Baptisme elle fust pleine de santé; en vn mot, que la Famille se voyoit depeuplée depuis qu'on y auoit

admis la Foy. Ayans appris cette nouvelle, vn Pere va pour le consoler; mais vn cœur qui reçoit les consolations de DIEU mesme, n'a pas besoin d'autre consolation. Il m'est aduis, disoit ce bon Chrestien, que ie voy ma fille joyeuse deuant moy, sa mort m'a plus consolé que sa vie, mon esprit n'en a point esté alteré : Il y a quelque temps que ie l'auois donnée à DIEU, il en a disposé, elle estoit plus à luy qu'à moy. Ie ne fay pas beaucoup d'estat de la vie que nous roullons icy bas sur terre, ie ne prise que l'Eternité, & les entretiens qu'à iamais nous aurons ensemble.

Marie Aonetta vefue de feu Ioseph Chihoâtenhouïa, cet insigne Chrestien, se comporta avec vn semblable courage, la mort luy ayant osté vne petite fille de trois ans, nommée Geneuiefue, qui souvent durant sa maladie, monstrant le Ciel disoit qu'elle cherchoit son pere, & vouloit aller avec luy. Les Peres qui estoient pour lors à la Conception, quinze iours ou trois semaines deuant sa mort, la voyant griefuement malade, s'aduiferent de dire quelques Messes Votiuës en l'honneur de sa bonne Patronne sainte Gene-

42 *Relation de la Nouvelle France,*
uiefue, pour la prier de procurer à cette
petite creature ce qui seroit pour son
mieux, ou la vie ou la mort en cet estat
d'innocence. Il semble que cette bonne
Sainte leur voulut faire sentir qu'elle
auoit oüy leur requeste, la vie estant restée
à cette petite fille iusqu'au troisième iour
de l'An, iour de la feste de la Sainte, que
cette petite Geneuiefue expira. C'estoit
la premiere qu'un de nos Peres auoit ba-
ptisée arriuant au País, & à laquelle, par
vœu, il auoit donné ce Nom, avec prie-
res à cette bonne Patronne, que comme
elle deuenoit la Gardienne de cette pre-
miere grace, il luy pleust faire en sorte
que par son moyen elle obtint la derniere.
Sa mere Aonetta ayant assisté à l'entere-
ment de sa fille, voyant que ses parens
Chrestiens s'arestoient à pleurer sur la fosse
de son feu mary, ne pût arrester les plus
vifs sentimens de son cœur. A quoy bon
toutes ces larmes, leur dit elle ? taschons à
les suiure là haut dedans le Ciel; faisons y
vne famille toute entiere de Saints, ser-
uons tous Dieu fidelement: que les mes-
croyans reconnoissent que nostre Foy
n'est pas morte avec les deffunts, & que

l'esperance du Paradis est capable d'arrester nos larmes.

Vn jeune Homme Chrestien estant dans vn voyage, fait rencontre d'une femme infidelle qui le sollicite à ce qu'il ne peut luy accorder qu'avec interest de sa conscience. Tu es vne chienne, luy respondit-il, retire toy de moy. Mais que crains-tu dedans ces bois, repart cette impudente, personne ne nous void. Mais le grand maistre de nos vies a les yeux arrestez sur nous, luy repliche ce bon fidele, & c'est celuy-la que je crains.

Vn bon Neophyte estoit allé en vn bourg voisin, en vn festin celebre, où les guerriers qui y sont inuitez s'animent mutuellement par leurs chansons à faire quelque acte de valeur. Au sortir de cette assemblée, estant déjà bien tard, vne femme luy prend la main, & l'inuite à loger chez-elle. l'ay déjà, luy-dit-il, pris mon logis ailleurs. La nuit t'empesche de me recognoistre, repart cette affairée, c'est en cette maison, où tu as autrefois logé; oùy dea, dit-il, mais alors ie n'estois pas Chrestien. Dieu scait lequel des deux fut le plus estonné. Quoy que c'en soit, ce bon Neophyte-craignant

44 *Relation de la Nouvelle France,*
que dans cette occasion, le Diable ne le
tentast plus fortement, se resolut de con-
seruer sa victoire en fuyant. Il part toute
nuict de ce bourg, & arriue sur la minuit
en sa Cabane, où on ne l'attendoit qu'au
lendemain.

Vn Chrestien s'estoit resolu de jeusner,
par deuotion, vn mois entier. A peine a il
cōmencé que les chasseurs retournēt des
bois, chargez de chairs d'ours & de cerfs,
Autant de festins qui se font par toutes les
Cabanes, ce sont autant de tentations
bien fortes pour vn Homme, qui en tout
autre temps est contraint par necessité de
mener vne vie plus austere que celle du
Carefme. On l'invite au festin deux, trois
& quatre fois le jour; mais crainte de se
voir engagé dans quelqu'vn qui pût rom-
pre son jeusne, il se priue de tous les au-
tres, où souuent il n'y auoit quē du pois-
son. On le presse de n'estre pas si austere
à soy-mesme, & les Peres luy-disent, Que
sans scrupule, il peut remettre sa Deu-
tion à quelque autre saison, puisqu'il n'y
est pas obligé. Il est vray, respondit-il,
que ie mangerois volontiers de la chair;
mais aujourd'huy, ie suis bien aise de m'en

estre hier abstenu : & quand le mois sera passé, la consolation m'en sera toute entière : chaque fois que ie considere que mon ieune sera recompensé à iamais dans le Ciel, ie n'y sens plus de peine.

Je ne sçay pas, disoit le mesme en vne autre occasion, ce qui se passe dans mon Ame, mais ie n'ay point plus grand plaisir que lors que ie prie Dieu. l'attends le temps de la Priere, comme vn homme qui a grand faim, se dispose à vn repas qu'il void qu'on luy prepare : Quand on m'inuite à vn festin proche du temps de la Priere, ie n'ay garde de m'y engager.

Il me semble, disoit vne certaine, que quelqu'autre que moy parle dedans mon cœur. Lors que ie suis à travailler dedans mon champ, sans cesse il m'est aduis que quelqu'un m'aduertit, que j'offre mon travail à DIEU. Quoy que souuent ie l'aye fait, il ne cesse pas de parler : souuent ie differe long-temps, & il me presse dauantage. Plus ie le fay, & plus ie ressens vn plaisir que ie ne puis dire, & toutefois ie suis en cela comme ces paresseux, qui ne font pas ce que toujours ils sont obligez de faire.

Vn pauvre Homme, seul Chrestien de toute sa Famille, est tourmenté de ses parens, qui le pressent de quitter la Foy. Ils le chassent de leurs Cabanes, ils luy refusent à manger; ils luy reprochent la mort d'une sienne niepce qui auoit esté baptisée. Il reste sans support, il est contraint de faire ce qui est de l'office des Femmes. On se mocque de luy, on le rebute des Compagnies, on luy suscite des querelles: & si quelquefois on l'appelle en quelque festin, il se trouue des insolens qui crient tout haut, qu'il ne falloit pas l'inuiter parce qu'il est Chrestien & qu'il porte malheur où il va: qu'il doit bien se resoudre à mourir plustost qu'il ne pense, & qu'on l'affommera comme vn Sorcier. * N'importe, a répondu souuent ce bon Chrestien, à toutes ces menaces, ie persisteray dans la Foy, pas vn ne me la peut raur, plus ie suis pauvre moins ie perdray à la mort, & ceux qui me méprisent, trouueront apres cette vie, que ie seray plus riche qu'eux: ils ont leur cœur en Terre, & mes desirs sont dans le Ciel, depuis que ie suis baptisé.

Ce pauvre Homme fit cet Hyuer vn

acte de Charité, qui luy pensa coûter la vie, & qui mit dans le chemin du Ciel, vne Ame qui estoit bien proche de l'Enfer. Ils estoient en voyage: Apres cinq ou six lieues de chemin dans les neiges, vne sienne niepce qui les suiuoit est arrestée par la rigueur du froid. Le soir ayans pris leur giste au milieu de cette campagne, ils s'aperçoient que cette fille manque, ils se doutent de ce qui est arriué: Ce bon Chrestien part au mesme moment pour aller secourir sa niepce. Apres vne traite assez longue, il trouue cette pauvre fille toute roide au milieu des neiges, il la charge sur ses épaules, la Charité luy fait doubler ses pas, mais en fin il n'a plus de forces luy-mesme, il succombe sous la pesanteur de ce faix & demeure par le chemin. Vn de nos domestiques qui estoit de la bande, voyant le iour finy, a crainte que ce Chrestien se soit esgaré: il va suivre ses pistes dans l'obscurité de la nuit. Il le trouue en prieres, qui ne pouuant passer plus outre, se dispoit à bien mourir. La fille n'auoit plus ny mouvement ny connoissance. Ce ieune Homme, François, se dépoüille pour couvrir ce

pauvre Chrestien, & ce charge de ce fardeau mourant. Ils demandent l'assistance de Dieu, ils luy offrent leur vie, & apres bien des peines souffertes, ils arriuent au giste. On aproche du feu cette fille plus que demy-morte; elle n'a ny poulx ny sentiment; pour toute medecine ils luy versent dedans la bouche de la neige fonduë en eau: en fin elle reuiet à foy, mais c'estoit pour bien-tost mourir. On eut toutefois tout le temps de l'instruire à loisir pour receuoir le saint Baptisme. Et si elle est maintenant dans le Ciel, elle est redevable de son Salut à ce charitable Chrestien, car ses paroles entroient plus auant dans son cœur, & luy ne pouuoit se lasser de l'animer dans l'esperance du Paradis.

Vne Chrestienne racontoit vn jour à vn de nos Peres, vne glorieuse victoire qu'elle auoit remportée sur le Diable, pensant l'accuser d'vn grand peché. L'ayant porté, disoit-elle, le Diable dedans mon corps quasi vn jour entier. Sans cesse il parloit dans mon cœur & y mettoit des pensées deshonestes. J'allois & ie venois à mon travail rasechant de le quitter, mais

mais il estoit frattaché dedans mon Ame,
 que par tout il venoit avec moy. As-tu
 prié, te voyant ainsi attaquée? Non, di-
 soit-elle, ie n'ay pas bien prié, sans cesse
 ie ne songeois qu'à Dieu, & au feu qui
 brûle dans l'Enfer. Je disois toujours,
 Non, ie ne veux point pecher; mais non-
 obstant ie pechois toujours; & le Diable
 rendoit sans cesse mon Ame mal-faite:
 c'est sans doute qu'alors ie ne priois pas
 bien. Mais en quoy pechois-tu? Le Dia-
 ble, disoit-elle, eust-il esté le maistre, si ie
 ie n'eusse peché? ne l'en fust-il pas fuy, si
 i'eusse prié comme il faut. Mais en fin,
 comment a-t'il cessé de te tourmenter de
 la sorte? Apres auoir souuent dit & credit
 les Prieres que ie foy, répondit-elle, ne
 sachant plus que faire, i'ay dit de toutes
 mes forces **LES OVS, DAITENR, IESVS,**
AYEZ PITTE DE MOY! Et au mesme
 moment, mon Ame a cessé d'estre mal-
 faite: c'est comme cela que ie deuois
 prier dès le commencement.

Vne autre ayant remarqué qu'un certain
 Infidele venoit souuent en sa Cabane, se
 trouua vn jour interieurement fort con-
 fuse, se voyant regardée de cet Homme,

30 *Relation de la Nauelle France,*
d'une façon qui luy fit soupçonner quel-
que mauvais dessein. Elle tourne incont-
inent son cœur à Dieu, & se resout de ne
pas ietter mesme vne œillade vers le costé
d'où elle craignoit l'Ennemy: & dès le soir
ne manqua pas de découvrir le tout au
Pere qui la conduisoit, luy adioustant
qu'elle auoit pensé que cette découuerte
affoibliroit le Diable, qui ne luy vouloit
que du mal & taschoit à l'induire au pe-
ché; pour par apres, luy faire perdre la
Foy.

Vne fille Chrestienne estoit interro-
gée, si dans la licence que prennent icy
les ieunes gens, elle n'auoit point presté
l'oreille à quelque mauvais discours. Pas
vnne me parle, répondit-elle, sinon que
souuent on me dit que ie suis trop melan-
cholique: mais à cela ie ne replique rien,
seulement ie prie D I E U dans mon cœur,
à fin qu'il me garde, parce que i'ay crainte
de pecher. Ils ne sçauent pas mes pensées,
adiousta-t'elle, ie ne fais paroître ma ioye
que dans ma Cabane, lorsque ie suis avec
mes sœurs & mes parens. Quand ie vay
quelque part, ie change de visage: ie tiens
la veüe baissée, le front ridé, & tasche de

paroistre triste, afin qu'aucun ne trouue
abord auprès de moy.

Il n'y a que **DIEU** qui puisse donner
ces desirs de la pureté en des cœurs, & en
vn País où l'impureté ne paroist qu'avec
gloire: mais quand la Foy est dans vn
cœur, elle y fait des changemens estran-
ges. Nous l'allons voir dans le Chapitre
suiuant.

**DES DEPORTEMENS DE QUEL-
ques Chrestiens en particulier, de cette
mesme Mission.**

CHAPITRE VI

O SÉPH Teondechoren
auant son Baptesme, estoit
vne masse de chair, qui cou-
uroit vne Ame aussi épaisse
que son corps. Tous les
iours on luy preschoit les mysteres de no-
stre Foy, & il ne pouoit les entendre. Il
voyoit des exemples de sainteté deuant
ses yeux, en vn frere moins âgé que luy,
qui ne respiroit que le Ciel; & luy n'auoir
que des pensées de terre. Depuis la mort

32 *Relation de la Nouvelle France,*
de ce sien frere, prenant son nom Ioseph,
il a tellement herité de sa Foy, de son es-
prit & de son zele, qu'on void bien que
c'est vn coup du Ciel.

Il y a quelque temps qu'un nombre
d'Infideles, apres auoir admiré ses dis-
cours, & le zele dont il leur parloit des
choses de la Foy, plus encore sa vie, qui
depuis son Baptesme, a esté sans repro-
che: Mais, s'écrierent-ils, que t'ont ils fait,
les Robes noires, pour t'auoir changé de
la sorte? Ils m'ont tiré, leur repartit ce bon
Chrestien, tout le mal qui estoit en mon
Ame. Croyez tous comme il faut, & vous
l'éprouuez mieux que ie ne puis pas
vous le dire?

Vne autrefois, rendant conte de sa
conscience au Pere qui le gouerne: Il me
semble, disoit-il, que nous ne sommes
qu'un. DIEU & moy: où il me suit, ou ie
le trouue par tout où ie vay: il ne me se-
roit pas possible de me separer d'avec luy.
Ie voy bien quand ie peche, qu'il y est,
mais quoy ie n'aye point d'esprit, ie voy
continuellement vn changement dedans
mon Ame. Quasi chaque iour, ie dis en
moy-mesme, me voila bien; & le lende-

main, i'ay pitié de ce que i'estois, me voyant deuenu tout autre.

Vn iour qu'il parloit à vn vieil Sauua-ge, des plus riches du Bourg, mais des plus attachez au seruice du Diable. Mon oncle, luy disoit-il, tu crois estre bien riche, tu es vn gueux, & plus miserable que moy: si ie suis pauvre, ie suis content de dans ma pauureté; & toy, tu n'as iamais ton esprit en repos. Si on te disoit des iniures, & si on médisoit de toy, cela te troubleroit, & toutes tes richesses ne te guerroient pas. Pour moy, i'ay le cœur disposé à tous les maux qui me peuuent arriuer: ie me réioüirois me voyant dans l'opprobre, & mesme en cet estat, ie serois plus heureux que toy. Je ne songe qu'au Ciel: & tout ce que ie voy en Terre, soit de bien, soit de mal, me semble comme vne fumée qui naist, & puis s'éuanouït en vn moment. Je n'ay pas toujours esté dans ces pensées, adioütoit-il, peut-estre en ay-ie esté plus esloigné que toy. Si iamais tu as recours à DIEU de tout ton cœur, il est tout prest de te faire les memes graces.

Vn nommé René Sondihouâne, vn des

premiers Fideles que nous ayons eu, nous fait bien voir par ces deportemens, qu'il est enseigné d'un autre Maistre que de nous. Souvent, dit-il, ie me réveille au milieu de la nuit, ie songe à DIEU, & sans y prendre garde, ie trouue la nuit écoulée plus doucement que ie n'eusse fait dans un profond sommeil. Ie ne sçay qui me met les pensées que j'ay dans le cœur, mais il m'est impossible de repeter ce que mon cœur me dit. Souvent de iour il va dans la Chapelle, & y demeure en oraison les heures entieres, sans auoir eu aucune distraction d'esprit. Un soir qu'il faisoit un froid excessif, un de nos Peres l'en voyant sortir tout tremblant, long-temps après qu'il y estoit entré, n'ayant pour tout yestement qu'une peau d'ours, qui ne luy couuroit que la moitié du corps, le tença doucement d'estre demeuré si long-temps en son Oraison, veu la rigueur du froid. Ie suis entré tout nud, n'ayant qu'une petite Priere à faire, répondit simplement ce bon Homme, aagé du moins de soixante ans; mais ayant commencé, dit-il, ie ne me suis pas aperceu que j'y fusse long-temps, & ie ne songeois pas

que i'y auois grand froid. Souuent choses semblables luy arriuent, il les fait exprés pour meriter dauantage, & se punir soy-mesme. Pourquoy, dit-il, ne ferois-je pas souffrir quelque chose à mon corps; ie luy rends ce qu'il fait souffrir à mon Ame; il m'a troublé l'esprit durant que ie priois, & faisoit que mon Ame s'ennuyoit parlant à DIEU, peu s'en est fallu que ie n'aye tout quitté là: si cela demeuroid impūny, il me feroit touiours le mesme.

Vn iour estant entré seul dans la Chapelle, se mettant à prier, il sent vne personne le mettre à genoux près de luy, il est surpris; mais son étonnement redouble, entendant vne voix inconnue, dire les mesmes Prieres que luy. Apres vn temps assez notable, il se laisse emporter à la curiosité, & comme il faisoit sombre là dedans, il demande qui c'est; personne ne répond, & toutefois il sent encore cette personne près de soy; il auance sa main pour la reconnoistre; mais cela disparoist tout d'vn coup. Estant sorty de là, il dit à vn des Peres, qu'vne chose prodigieuse luy estoit arriüée, & raconte le tout. Qu'as-tu fait, luy dit-on, après l'auoir

cherché: J'ay repris ma Priere, répond-
il, & ie me suis trouué en mesme estar
qu' auparauant: seulement i'ay pensé que
tu m'enseignerois ce que ce pourroit estre;
car ie n'ay point d'esprit. Nous n'en sca-
uons pas en ce point plus que luy: mais
nous n'ignorons pas que Dieu se plaist à
parler avec les Ames les plus simples.

Vne nuit, ce bon-homme apres s'estre
long-temps entretenu sur les grandeurs
de DIEU, s'y trouua sans y penser, en-
gagé dans la profondeur d'vn Mystere dont
il ne trouuoit point d'issuë. Mais com-
ment, disoit-il, se peut-il faire qu'vn Pe-
re & vn Fils, soient de mesme, sans estre
le mesme? Si Dieu le Pere est vrayement
Pere, se produit-il soy-mesme, puis qu'il
ne produit pas vn autre Dieu? C'estoient
des tenebres pour luy, plus obscures que
celles de la nuit. Le iour estant venu, il
vint chercher lumiere sur son doute.
Mais, luy dit-on, quelle pensée as-tu eüe
là dessus? Qu'eussé-ie pensé autre chose,
respondit-il, sinon que DIEU n'est pas vn
Homme comme moy? Si vn chien, di-
sois-ie en moy-mesme, vouloit songer
quelles sont les pensées des Hommes,

que deuroit-il dire autre chose, sinon que l'Homme n'est pas tout de mesme qu'un chien. DIEU ne seroit pas Tout-puissant & ce qu'il est, si ie pouuois comprendre quel il est.

L'An passé, vn de nos Catechumenes, nommé Tsondatfaa, estant descendu à Kebec avec le P. Iean de Brebeuf, satisfit tellement dans tout le chemin, que Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouverneur, luy ayant voulu parler; & ayant reconneu son esprit, & entendu les desirs qu'il auoit de se voir baptisé, trouua que nous estions trop rigoureux de luy refuser vne demande si sainte. Ce qui nous auoit arresté, estoit que nous craignons que ce Sauuage, estant des plus engagez dans les superstitions du País, & Chef de bande en ce mestier, n'eust pas assez de force pour nous tenir la parole qu'il nous donnoit, qu'au moment qu'il seroit baptisé, il abandonneroit tout ce que DIEU a defendu: nous eussions souhaitté de luy qu'il eust commencé, mesme auant son Baptisme. Quoy qu'il en soit, l'effet nous a fait reconnoistre que ce fut vn mouuement de DIEU, qui porta Monsieur le

58 *Relation de la Nouvelle France,*
Gouverneur, à desirer de le voir baptisé,
& luy-mesme d'estre son Parrain. Je croy
que la relation de l'An passé, auoit fait
quelque mention de son Baptisme, qui se
fit là bas à Kebec; & ainsi ie n'en diray
rien crainte de redites.

Cet heuteux Neophyte, nommé Char-
les en son Baptisme, n'est pas si tost arri-
ué icy en son País, qu'il inuite tous les
principaux de son Bourg. Mes freres, leur
dit-il, vous voyez vn Chrestien, qui plu-
stost mourra que de quitter la Foy. C'est
au Grand Maistre de nos vies, auquel ie
me suis engagé de promesse. Iamais le
Diable, & tout ce qui vient de luy, n'au-
ront aucun pouuoir sur moy. Que pas vn
n'ait desormais à m'inuiter à quelque pe-
ché que ce soit, s'il n'est tout resolu de
remporter vn refus. Je vous veux deli-
urer, & moy aussi, de peine, vous don-
nant à tous cet aduis. Mes biens, ma vie &
mon courage sont à vous, pourueu qu'on
n'exige rien de moy qui soit contre DIEU.
Je n'en sçais pas beaucoup, mais ie m'of-
fre d'enseigner tous ceux qui aurôt quel-
que desir de m'imiter. Je voy bien que ie
vous abandonne dans les coustumes du

Païs; i'y ay esté aussi auant que vous; si vous auez quelque regret que ie vous quitte, suiuez moy, & nous serons plus liez que iamais par-ensemble.

Depuis ce temps-là, il a fait tout ce qu'il auoit dit. Ce seroit en peu de paroles assez le louer, si nous n'auions autre dessein: mais ie croy qu'on en donnera toute la gloire à DIEV, entendant quelque chose plus en particulier de ce bon Neophyte.

L'aduertissement du Sage est bien veritable, Que celuy qui commence à vouloir seruir DIEV, doit preparer son Ame aux attaques de la tentation. La Cabane de ce nouveau Chrestien se trouue bien-tost assaillie de toutes parts. Vn sien neveu tombe malade, & tous desesperent de sa santé: on luy vient apporter la nouvelle de la mort d'vn autre noyé dans les eaux: le Diable entre dans le corps d'vne sienne niepce infidele, & la rend frenetique. Ses plus proches parens forment vn party contre luy, & la querelle en viét quasi iusqu'au meurtre de part & d'autre. Moins que cela est capable d'abatre vn cœur que DIEV ne soutient pas, mais lors

60 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'on met en luy toute la confiance, il vi-
uifie apres auoir mortifié. Ces querelles
s'étouffent heureusement; le Diable quit-
te cette femme: la nouvelle de mort de ce
sien nepueu en fin se trouue fausse, & rend
la santé à celuy que tous, hormis vn de
nos Peres auoient abandonné.

Ce bon Chrestien est si touché de tant
de graces, que pour reconnoistre la main
dont il les receuoit, il promet de bastir
vne Chapelle plus grande que celle qui
est de present dans le Bourg, où tous les
Chrestiens se pourroient plus facilement
assembler.

Le Diable n'en demeure pas là. Quel-
que temps apres vn autre de ses niepces
d'environ quatre ou cinq ans, tombe ma-
lade: Le bruit court que cette maladie est
du genre de celles que procure vn certain
Demon, qui iamais ne s'apaise qu'apres
qu'on luy a fait hommage d'vne danse, dont
ce nouveau Chrestien estoit le Chef, au-
parauant que d'estre baptisé. Mais, dit-il,
qu'elle meure plustost, que i'aye recours à
l'assistance d'vn ennemy juré de DIEU.

Vn iour qu'il estoit absent, tous ceux
de la Cabane sont surpris de voir cette fil-

le quasi reuenuë en santé, retomber tout d'un coup malade & à l'extremité. Elle perd le jugement & la parole, & on n'attend plus que le dernier soupir. Charles retourne bien fatigué de son voyage, assemblez auant dedans la nuit: Il n'entend que des pleurs, & apprend de ses yeux, ce que pas vn n'a le courage de luy dire. Vous pleurez, leur dit-il, sa mort, & moy ce qui m'attriste le plus, est qu'elle ne soit point baptisée: demain matin les Peres doiuent estres de retour icy, mais l'enfant n'aura plus de vie, ayons donc nostre recours à Dieu: disant cela, il sort, & va assembler promptement les plus principaux Chrestiens du Bourg, leur represente sa peine, leur disant: Helas! quelqu'vn de vous autres ne sçait-il point les paroles sacrées qu'il faut dire pour baptiser? On me les a apprises, répond Ioseph Teondechorien: Allons donc de ce pas, dit Charles, voila mon esprit grandement soulagé. Ils entrent tous de compagnie dans cette Cabane desolée, ils y font leurs Prieres: Ioseph baptise cet Enfant, qui tire à la mort; puis se retournant vers l'Assistance, dit: Arrestons maintenant nos larmes, conso-

lons-nous, son Ame est en assurance, elle s'envolera dans le Ciel, où elle priera DIEU pour nous: pour moy, adjouta-il, ie me tiens bien-heureux d'auoir quatre de mes enfans en Paradis, & ie les inuoque avec consolation. Charles prend la parole & s'adressant à la mere de l'enfant baptisé, qui alors estoit encore Catechumene, c'est toy, luy dit-il, qui dois ressentir plus particulièrement ce bien-fait, remercie DIEU pour ton enfant, de la grace qu'elle vient de receuoir par le Baptesme: conte la si tu veux pour morte, mais tu la dois tenir pour bien-heureuse dans le Ciel. Non, non, reprend Ioseph, Dieu en disposera; il peut, s'il veut, luy rendre la santé: prions-le tous qu'en cela sa volonté soit faite. Ils font derechef leurs Prieres, puis apres se retirent chacun chez soy. Le lendemain matin les Chrestiens s'étans assemblez à l'ordinaire dans la Chapelle: La baptisée est-elle morte? demandent-ils à Charles. Nenny, dit-il, Dieu a eü pitié de nous, elle est maintenant dedans la Cabane, & se portera bien. DIEU scait quelle joye se répandit dedans les cœurs de ces bons Fideles, qui

sur l'heure luy en rendirent toute la gloire.

Si cette guerison a quelque chose d'extraordinaire, il n'y a que le Ciel qui sçache à la foy de qui on le doit attribuer. Quoy qu'il en soit, la Foy de ce courageux Neophyte se fait assez connoistre dans ses œuvres. Parlant à quelques Infideles; ce n'est pas de jour seulement que ie croy, disoit-il, & que ie suis tout resolu de me voir massacrer plutôt que de quitter la Foy : ie croy meime la nuit au plus profond de mon sommeil. Je refuse en dormant, d'obeir à mes songes, & n'y a pas beaucoup de nuits que ie voyois tout le Pais bandé contre moy seul, pour me faire abandonner la Foy, ie refusay tous leurs presens, ie me mocquay de leurs menaces, & me sentoís plus courageux, que iamais ie ne fus au combat contre mes Ennemis.

Il y a du plaisir à l'entendre parler des avantages de la Foy. Est-il avec des jeunes gens, qui n'ont le cœur rien qu'à la guerre. I'ay compassion de vous, dit-il, Tout le long de l'Esté vous viuez au milieu des perils, & vous tremblez de crain-

te, comme si déjà l'Ennemy vous brûloit? Le feu que vous craignez, n'est qu'une peinture de l'Enfer. On en est quitte pour une ou deux nuits, tombant entre les mains des Iroquois; & encotes quelquefois on s'échape: Dans l'Enfer on y brûle pour une eternité; & pas vniatmais n'en est sorty. Que ne redoutez-vous ces flâmes impitoyables? Vous allez en guerre pour faire paroistre vostre courage, & ie ne sçay si vous sçauiez ce que c'est qu'estre courageux. On a eu quelque estime de moy, mais ie confesse que ie craignois allant aux coups, & qu'il n'y auoit que la crainte d'estre jugé couïard, qui me donnoit quelque courage. Croyez d'une bonne sorte, & vous sentirez vostre cœur tout autre dans le peril. Ce n'est pas que ie vueille prodiguer ma vie, mais deux choses m'asseurent: Premierement, que c'est DIEU seul qui en disposera: secondement, que si ie meurs, ie seray heureux dans le Ciel. Avant que d'estre baptisé, mon corps & mon ame trembloient dans les dangers, maintenant mon Ame est en lieu d'assurance, quoy que mon corps redoute le peril.

Se trouue-t'il en d'autres Compagnies, Avant, dit-il, que ie fusse tout resolu de me ranger du party de la Foy, on me croyoit heureux; i'auois trois sorts bien éprouuez: l'vn me donnoit bon succès à la chasse; l'autre estoit pour la pesche, & le dernier seruoit dedans mes Traictes. I'ay tout jetté ces sorts dedans le feu, de peur d'y estre precipité moy-mesme: i'ay abandonné toutes les danses, où vous scauez le pouuoir que i'y auois: ie me suis priué en suite de la pluspart des festins du País. Vne femme qui maintenant s'adresseroit à moy, n'en remporteroit que les coups. Vous pensez que i'aye fait du fol, d'auoir quitté ce que vous estimez le bonheur de la vie, mais c'est vous qui me faites pitié. Mon jugement est preferable au vostre, puisque i'ay esprouué en moy ce que vous estes, & vous n'éprouuez pas ce que ie suis. Faites-vous tous Chrestiens d'une bone façon, & alors ie seray sans réponse si vous me démentez: Mais croiez-moy, vous estes tous miserables & le Diable vous traite comme nous faisons nos Captifs: Nous n'auons pour eux que des sarresses vn iour deuant leur mort, lors

66 *Relation de la Nouvelle France,*
mesme que nostre esprit n'est remply que
de cruautéz: dont par apres nous prenons
tout nostre plaisir à leur en faire sentir la
rigueur.

Jamais ie n'aurois fait, de raconter des
discours qui n'ont point de fin: car ce sont
ses entretiens les plus ordinaires. Et sans
doute, si pour estre Chrestien, il suffisoit
d'estre conuaincu de veritez de nostre
Foy, il feroit quasi autant de Chrestiens
qu'il trouue d'Auditeurs. Mais ceux qui
luy ont dit: Nous sommes resolu de te
suiure; n'ont pas tous son courage, quand
leurs œuures doiuent confirmer leurs pa-
roles. Toutefois dans la seule Cabane, il
y en a déjà plus de douze qui sont bap-
tisez, & si neantmoins estoit-ce l'vne des
plus attachée du País, au seruice du Dia-
ble.

N'est-ce pas témoigner qu'on estime la
Foy, estant au plus fort de sa pesche, éloi-
gné de cinq lieuës, de quitter tout, & ve-
nir en courant, crainte de manquer vn
Dimanche à la Messe. Il y en a beaucoup
en France, qui eussent pris plaisir d'ele-
voir arriuer tout nud, sa robe en paquet
sous le bras, crainte de la mouiller durant

vn orage de pluye. C'espectacle n'arien de sauuage qu'au jugement des yeux; mais l'esprit de la Foy y considere iene scay quoy, qui donneroit de la confusion à plusieurs bons Chrestiens:

S'il auoit soin de seruir **DIEU**, **DIEU** auoit soin de luy. Il y eut sept iours de tempeste, qui ne permettoit nullement qu'on mist le canot en l'eau, pour aller leuer les retz qui estoient tendus: ce mauuais temps luy donnoit le loisir de prier dauantage. Le calme estant venu, les Infideles trouuerent leurs filets tous rompus & emportez de cet orage, & luy trouua les siens au mesme lieu où il les auoit mis sains & entiers.

Cela & semblables exemples, qui souuent sont arriuez à nos Chrestiens, sont des Leçons, bien à la portée de leurs sens, qu'il fait bon auoir recours à **DIEU**. Vn jeune enfant Chrestien, fut cet Hyuer surpris bien auant dedans la nuit, dans vne campagne de neiges: le froid, qui tous les Hyuers arreste & fait aussi mourir au milieu des chemins, les personnes les plus robustes, l'abat quasi dedans ces neiges. Le suis mort, s'écrie-t'il, **IESVS**,

ayez pitié de moy. Il sent à l'instant vne chaleur qui fortifie ses membres, & le fait plütoſt courir que marcher lentement. Apres vne traite de chemin assez longue, il retombe en foiblesse; son recours est à sa priere, **I E S U S**, ayez pitié de moy. Ses forces se redoublent au mesme moment, & continuë sa course. Souuent ses forces s'affoiblissent, mais chaque fois il repete la mesme Priere, & éprouue le mesme secours. En-fin sur les deux heures apres minui&t, il arriue en sa Cabane, & tous benissent **D I E U** de l'auoir conserué: mais luy s'accuse qu'au milieu de ses courses, il auoit perdu la memoire de celuy qui luy donnoit ces forcés pour courir.

Vne Chrestienne venant d'vn festin, se sentit attaquée de la fiéure: elle craint que ce ne soit quelque sort qu'on ait jetté dedans son plat: Car, disent-ils, c'est là le temps que prennent subtilement les Sorciers, pour les faire mourir. Nenny, dit le mary, qui croit bien, ne craint point le Diable. N'as-tu pas prié **D I E U** auant que de manger? l'estois seule Chrestienne, répondit candidement la femme, j'ay eu peur qu'on se mocquast de moy. Tu as

donc juste occasion de craindre, repartit le mary : Qui a honte de DIEU n'emerite pas que DIEU luy aide.

A ce propos, vn bon Enfant s'accusoit il y a quelque temps, qu'estant injurié, il s'étoit mis en grande cholere, & auoit rendu injuré pour injure. Et qu'as-tu dit, luy demanda le Pere qui luy parloit. Vn tel, répondit-il, qui n'a pas encores d'esprit (c'est à dire, qui ne croit pas encore) s'est escrié en me voyant : Voila la Foy qui marche. Je n'ay pû supporter cela ; & luy ay reparty aussi en me moquant de luy : Voila le songe, voila la danse, voila le Diable qui marche. Tu es vn poltron, m'a-t'il dit, tu crains le feu d'Enfer. Oüy dea, ie le crains, luy ay-je répondu ; Viens en nostre Cabane, & saute dans le feu que ie t'y feray, & là tu me feras paroistre ton courage, & alors tu auras raison de m'appeller poltron : Tu ne crains pas le feu quand il est bien loin de toy. Ce bon Enfant croyoit auoir commis quelque grand peché.

Vne ieune fille, âgée de quinze à seize ans, estant allée couper du bois, avec ses compagnes Infideles, s'accusoit pareille-

70 *Relation de la Nouvelle France,*
ment de les auoir tancée, parce qu'elles
disoient des choses deshonestes. Tu de-
uois les quitter là, luy dit-on, Aussi ay-ie
fait; répondit-elle: & estant toute seule
vn peu esloignée d'elles, ie disois en moy-
mesme, Helas! que ne croyent-elles; el-
les sont sans esprit; ie profite autant com-
me elles en terre, mon bois est aussi bon
que le leur, & outretout cela, ie merite le
Ciel, cependant qu'elles se damnent de
la sorte.

EXERCICES ORDINAIRES
des Chrestiens de la mesme Mission.

CHAPITRE VII.

 **Q**UELQUES robustes que
soient nos corps, disoit vn
iour vn de nos Sauuages,
Chrestien, à quelques In-
fideles qu'il enseignoit: Si
nous manquons de nour-
riture, nos forces manquent, & vn enfant
nous pourroit terracer. Quelques resolu-
tions que prenne nostre cœur, si la grace
de DIEU ne fortifie puissamment nostre

Ame, le moindre heurt nous fait tomber, & sans difficulté le Diable nous renuerse. Je sentoie ces foibleſſes, leur diſoit-il, au parauant que deſtre baptisé; mais depuis ce temps-là, ie ſens mon Ame de plus en plus remplie de forces: parce que DIEV va augmentant ſa grace à ceux qui continuent à bien faire. Puisque nos Sauuages d'eux-mesmes reconnoiſſent cette verité, nous pouuons bien dire apres eux, que ſi DIEV leur a donné quelque courage, ce n'a eſté qu'en ſuite de leur fidelité, dans les exercices de la Foy.

Dés le matin, quelque rigueur de froid qu'il fiſt, Hommes, Femmes & Enfans, rempliſſoient la Chapelle pour entendre la Meſſe, avec autant de deuotion que ſi chaque iour leur euſt eſté vn iour de Feſte: le leuer du Soleil eſt la cloche qui les aduertit. Ils ne ſortoient point de ce lieu, qu'on ne leur euſt donné à tous en commun quelque aduis, pour paſſer plus Chreſtiennement le reſte de la iournée.

Pendant le iour, les Peres alloient les enſeigner dans leurs Cabanes, non ſeulement leur Catechiſme, mais toutes les veritez les plus importantes de noſtre

Foy: Letout estant tellement disposé en questions & réponses, selon la portée des Sauvages, qu'il n'y a quasi chose aucune dont ils ne soient capables. C'est vn plaisir d'estre en cecy témoin de leur ferueur: On verroit des Vicillards, des ieunes Hommes, des Femmes & des Enfans, n'auoit point de recreation plus sensible que de se faire interroger, & se répondre les vns aux autres; & ce qui nous console le plus est, qu'il n'y a point d'autre attrait, ny esperance d'autre recompense pour eux, que celle du Paradis. Tel âgé de cinquante & de soixante ans, rencontrant vn Enfant, luy dira: Mon nepueu, tu as vn bon esprit, enseigne-moy? fais-moy suër à te répondre. La femme interrogera le mary, le fils enseignera pareillement sa mere, & si elle manque à bien répondre, il se moquera d'elle, la menaçant de ne la plus instruire, puis qu'elle ne veut pas retenir ce qu'on luy veut apprendre: & le bon est, que la mere ne s'en fâchera pas. Il a raison, dira-t'elle, de me tancer, car ie n'ay pas bien retenu ma leçon.

Auant que ie fusse baptisé, nous disoit vn certain, ie m'ennuyois souuent nonob-

stant tous les diuertissemens du País, que ie recherchois autant qu'vn autre, maintenant estant seul, ie repete à part-moy les belles choses qu'on m'enseigne, & ie m'entretiens dans les desirs d'en sçauoir dauantage. Cesont-là mes plaisirs, mes danses, mes festins, & tout ce que i'ay abandonné pour desormais embrasser la Foy.

Tandis qu'on faisoit dans le Bourg l'Ononhoüaroia, dont cy-dessus il a esté parlé, & que les Infideles se demandoient par enigme leurs desirs, c'est à dire, celui de leur Demon; nos Chrestiens s'assembloient pour se proposer aussi leurs desirs. Pour moy, disoit l'vn, ie desire aller au Ciel; & moy, disoit l'autre, ie souhaiterois de voir tous nos Freres qui sont dans ce País, Chrestiens, & qu'ils fussent rassemblez tous dans vne Bourgade où le peché n'eüst point d'entrée: quant à moy, disoit vn troisiéme, ie voudrois voir tout le País bien conuertý: & moy, disoit vn autre, si on me vouloit fendre la teste d'vn coup de hache, pour me faire trouuer le desir de ces Diabes, ie me laisserois massacrer plütoft que de parler vn mot: pour moy,

74. *Relation de la Nouvelle France,*
disoit le suiuant, ie parlerois bien-haut, &
voicy ce que ie dirois au fol qui me pro-
poseroit son enigme: Tu desire brûler
dans le feu, avec le Diable dont tu recher-
ches les desirs, jette toy dans ces braziers,
ton desir & le sien sera accompli. Lors
qu'ils se recreoient de la sorte, ces insen-
sez ne laissoient pas de passer à trauers de
la Cabane, & tel deuenoit sage s'arrestant
à ces bons discours.

Le fruiet de ces bonnes instructions,
nous à paru à l'œil si sensiblement, que
nous en esperons encore beaucoup da-
uantage: Car comme la pluspart des
Chrestiens possèdent les principales ve-
ritez de nostre Foy, par ces questions &
réponses faciles, ils sont bien plus que
nous pour instruire les autres Sauvages.
Et au moins auons-nous cette consolati-
on, que si la pluspart ne sont pas bapti-
sez, ce n'est pasmanque qu'ils ne sçachent
tout ce qui est necessaire pour l'estre.

Les Hurons eurent cet Hyuer vne ve-
ritable crainte, en suite d'vne fausse alar-
me qui leur estoit venue: qu'vne Armée
d'Iroquois estoit sur le point d'enleuer le
bourg de Kontarea, principal boulevard

du País. Ceux de la Conception nous firent demander, si nous ne les Baptizerions pas tous lorsque l'Ennemy paroistroit; que pour eux ils desiroient aller dans le Ciel apres la mort. Cela monstre qu'ils connoissent la Verité; mais en France, aussi bien qu'aux Hurons, il n'y en a que trop, qui viuans en Barbares, voudroient bien apres, mourir bons Chrestiens.

Lors que le Soleil se recouche, il aduertit les Chrestiens de se rassembler en la Chapelle: Les Peres qui ont soin d'eux y sont pour l'ordinaire; mais c'est quelqu'un des plus anciens Chrestiens, qui chacun à son tour, de Semaine en Semaine, preside à cette Assemblée, dit tout haut les Prieres, les autres le suiuant: & à la fin, lors que les Peres sont absens, exhorte tous les autres à bien faire les devoirs de Chrestien.

Les Samedis, tous se confessent, pour se bien disposer au saint Iour, (c'est ainsi qu'ils nomment le Dimanche) auquel auant la Messe, on leur fait vn petit Sermon. Quoy que tous se soient confessez, toutefois d'ordinaire on ne les fait Com-

munier qu'une fois chaque mois. Je me souviens d'avoir leu dans les Epistres de ce grand Apostre de l'Orient saint François Xavier, que des Indiens, tant noirs que blancs, dont il en avoit baptisé des milliers, il n'y avoit quasi que les Enfans & tres-peu d'autres, qui se sauassent. Plus ie considere les Epistres de ce grand Sainct, & plus il me semble que ces Peuples icy où nous sommes en l'Inde Occidentale, sont plus capables des mysteres de nostre Foy: au moins les sentimens de DIEU, entrent plus avant dedans leurs cœurs, quand vne fois ils se sont conuertis. S'il plaist au Ciel continuer les benedictions sur les autres, & en faire d'aussi bons Chrestiens que sont ceux qu'il nous donne pour le present, ie dirois avec assurance que la plupart, & quasi tous, seront du nombre des Eleuz.

La vraye Foy fait de grands Miracles; elle change vn cœur barbare, en vn cœur selon le cœur de DIEU. On le void plus clairement dans la tendresse de leur conscience, qu'ailleurs. Tel s'accuse de ce que la nuit s'étant resueillé, crainte du froid, il n'a osé tirer le bras de dessous sa

robe, pour faire le signe de la Croix, se contentant de le faire sur sa poitrine. Je me suis comporté comme feroit vn Infidele, dira vn autre, estant à mon travail, i'auois déjà donné huiet ou neuf coups dessus vn arbre, pour l'abatre, sans demander l'assistance de DIEV. I'ay enduré du froid, dira vn autre, comme les bestes qui sont dedans les bois, il veut dire, qu'il n'a pas offert à DIEV, ses petites souffrances. Que s'ils tombent sur la Semaine, en quelque peché plus grief, ils viendront souuent à l'heure mesme, s'en accuser: & quelquefois il y a plus de saincteté que de mal en ce en quoy ils pensent auoir esté grandement criminels. Tu scauras, diront-ils, que ie me suis trouué au Conseil, où on a resolu de faire vne telle danse, pour appaiser le Diable. Y estant engagé par surprise, sans en pouuoir sortir, i'ay demandé pardon à DIEV, i'ay bien dit des injures au Diable, & me suis endormy. Lors qu'on s'est leué pour sortir, ie me suis resueillé, & ay dit aux Capitaines qu'ils auoient tort de m'inuiter à semblables Conseils, puis qu'ils scauent bien que ie n'ay que l'horreur pour les Demons.

munier qu'une fois chaque mois. Le me
souviens d'auoir leu dans les Epistres de
ce grand Apostre de l'Orient saint Fran-
çois Xavier, que des Indiens, tant noirs
que blancs, dont il en auoit baptisé des
milliers, il n'y auoit quasi que les Enfans
& tres-peu d'autres, qui se sauassent.
Plus ie considere les Epistres de ce grand
Saint, & plus il me semble que ces Peu-
ples icy où nous sommes en l'Inde Occi-
dentale, sont plus capables des mysteres
de nostre Foy: au moins les sentimens de
DIEU, entrent plus auant dedans leurs
cœurs, quand vne fois ils se sont conuer-
tis. S'il plaist au Ciel continuer ses bene-
dictions sur les autres, & en faire d'aussi
bons Chrestiens que sont ceux qu'il nous
donne pour le present, ie dirois avec as-
seurance que la pluspart, & quasi tous, se-
ront du nombre des Eleuz.

La vraye Foy fait de grands Miracles;
elle change vn cœur barbare, en vn cœur
selon le cœur de DIEU. On le void plus
clairement dans la tendresse de leur con-
science, qu'ailleurs. Tel s'accuse de ce
que la nuit s'étant resueillé, crainte du
froid, il n'a osé tirer le bras de dessous sa

robe, pour faire le signe de la Croix, se contentant de le faire sur sa poitrine. Je me suis comporté comme feroit vn Infidèle, dira vn autre, estant à mon travail, i'auois déjà donné huict ou neuf coups dessus vn arbre, pour l'abatre, sans demander l'assistance de DIEV. I'ay enduré du froid, dira vn autre, comme les bestes qui sont dedans les bois, il veut dire, qu'il n'a pas offert à DIEV, ses petites souffrances. Que s'ils tombent sur la Semaine, en quelque peché plus grief, ils viendront souvent à l'heure mesme, s'en accuser: & quelquefois il y a plus de sainteté que de mal en ce en quoy ils pensent auoir esté grandement criminels. Tu sçauras, diront-ils, que ie me suis trouué au Conseil, où on a resolu de faire vne telle danse, pour appaiser le Diable. Y estant engagé par surprise, sans en pouuoir sortir, i'ay demandé pardon à DIEV, i'ay bien dit des injures au Diable, & me suis endormy. Lors qu'on s'est leué pour sortir, ie me suis resueillé, & ay dit aux Capitaines qu'ils auoient tort de m'inuiter à semblables Conseils, puis qu'ils sçauent bien que ie n'ay que l'horreur pour les Demons.

Vn jeune Enfant pensoit estre perdu; quelques iours apres son Baptisme: le viens d'entendre; disoit-il, de méchantes paroles; ie haïssois ces choses là de tout mon cœur, & priois DIEU qu'il n'effaçast pas mon Baptisme; ie leur disois qu'ils se t'eussent, que le Grand Maistre les puniroit, & qu'il les entendoit bien; nonobstant ce que ie leur disois, ils se mocquoient de moy.

Vn Chef de Cabane Chrestienne, vn iour ayant repris sa sœur, encore Cathumene, d'vn zele vn peu trop actif de l'équoy, luy disoit-il, veux-tu donc estre miserable, & que moy seul ie sois heureux? tu fais ce qui merite que iamais on ne te Baptise. Cette pauvre femme s'en prend à ses yeux, elle pleure sa faute & luy en demande pardon; le priant de ne le pas dire aux Peres. Ma sœur, i'ay peché plus que toy, luy répond ce bon Chrestien, car estant Baptisé, ma personne est sacrée, & mon peché en est plus grand: mais c'est l'amour que ie te porte qui m'a ainsi mis en cholestre. Il n'y a que l'esprit de DIEU qui donne cet horreur du peché, & n'y a pas d'autre lumiere que la sienne, qui es-

de l'ame. 81
claire vne Ame, à reconnoistre iusqu'aux
petites fautes.

Vn Infidele demandoit vn iour à vne
Chrestienne, ce qu'ils alloient faire l'vn
apres l'autre dans la Chapelle; & elle luy
ayant répondu simplement, qu'ils alloient
se confesser de leurs pechez. Et com-
ment, dit-il, pechons-nous? pour moy,
ie ne reconnois point de pechez. Il ne
faut pas s'en étonner, repartit cette bonne
Femme, ta vie n'est qu'une suite conti-
nuelle de pechez, comment les distingue-
rois-tu? Nous autres qui auons la Foy,
nous sommes toujours sur nos gardes, &
par ainsi nous reconnoissons bien nos
fautes.

Lors qu'ils se doiuent Confesser, ils se
preparent avec vn soin tout à fait louable.
On verra quelquefois la femme & le ma-
ry, qui tous deux se demandent leurs fau-
tes; s'aduertissent de ce qu'ils ont peché le
long de la semaine, & s'apprennent com-
ment il s'en faut accuser. Je croy que le
Ciel prend plaisir à leur simplicité. D'au-
trefois on verra le Pere contre son En-
fant, le fils contre sa mere, & toute vne
Famille qui s'accuseront les vns les autres,

82 *Relation de la Nouvelle France,*

quand les Peres qui les vont instruire entrent dans la Cabane: Mon fils, dira la mere, n'a pas voulu nous faire prier DIEU, s'en est-il confessé? Oüy dea, répond l'Enfant, ie ne l'ay pas voulu; car tandis que ie fais les Prieres, vous ne faites que badiner: foyez sage, & ie vous feray prier DIEU. Oüy, mais tu n'as pas obey, dira le Pere: il est vray, répondra le fils: mais vous avez aussi peché, car ce matin vous avez raconté vn songe que vous auiez eu la nuit. En vn mot, c'est vne diuision toute pleine de paix, c'est vne guerre aimable que la Foy apporte dans vne Maison.

Puisque nous sommes sur la Confession, ie ne puis rapporter en lieu plus conuenable, vne pensée d'vn Chrestien, Sauvage, qui m'a semblé digne d'estre couchée icy. On luy auoit enseigné que les pechez estans vne fois effacez, jamais ne retournoient, mais que la Grace perduë par le peché, nous est renduë quand nous nous Confessons. Cherchant en son esprit la cause de cette difference; voicy le raisonnement qu'il faisoit: La Grace, disoit-il, est comme vne belle robe de Castor,

stor, dont Dieu nostre pere va reuestant
l'ame de ses bons enfans. Quand vn de nos
enfans nous a fasché, nous luy ostonz sa
belle robe, & le laissons tout nud; mais
nous ne jettons pas la robe dans le feu,
c'est vne chose trop pretieuse, nous la re-
seruons quelque part, pour luy rendre,
quand il voudra nous obéyr. De mesme
Dieu, quand nous auons peché, despoil-
le nostre ame de sa grace, mais il ne veut
pas que cette grace soit perdue, elle luy est
trop pretieuse, il la conserue chèrement
dedans ses thresors, tous prest de nous la
rendre quand nous luy demandons par-
don. Mais le Peché est vne chose si difor-
me, que Dieu en a horreur; quand nous
nous confessons, il l'aneantit tout à fait,
voudroit il mettre dans ses thresors vn
monstre si hideux? ce n'est donc pas mer-
ueille, que iamais il ne retourne dans no-
stre Ame, en estant vne fois effacé. Si ce
raisonnement n'est pas receu dedans l'Es-
hcole, on doit excuser vn Barbare, qui ia-
mais n'a leu saint Thomas.

**DE LA MISSION DE SAINT
Ioseph aux Attinguetnongnahak**

CHAPITRE VIII.



CETTE Mission est échue en partage au P. Charles Garnier & au P. Simon le Moine; qui ont fait leur residence plus ordinaire dans le bourg de Saint Ioseph. A peine y sont-ils arriuez, qu'ils aprennent qu'un petit enfant au berceau, est abandonné assez loing dedans la campagne, comme vne proye dont la mort auoit déjà pris possession. Ils y courent de mesme pas, & trouuent cet enfant qui tiroit à la fin, le Baptisent, & l'enuoyent au Ciel accroistre le nombre des Eleus.

Peu de iours apres, entrant en la cabane du plus grand Magicien, qui soit dans cette Nation, ils aperçoient vne fille de treze à quatorze-ans, qui se mouroit. Ils iugent bien qu'en vne cabane si maudite, où le Diable est le maistre, pour tirer cette victime de ses mains, il faut y proceder

del Année 1642.

85

doucement, & instruire l'enfant, sans ré-
moigner le vouloir faire. Ils font monstre
d'une image de Nostre Seigneur, qui
agréé à la mere de cette malade; & prenēt
occasion là dessus, de parler des grâdeurs
de Dieu, du Paradis, & de l'Enfer, & des
veritez principales de nostre foy. Dès le
moment, que cet infame Magicien, en-
tendit parler du Baptesme, il se met à vo-
mir mille blasphemes contre Dieu. Nōs
Peres voyent assez, qu'il est temps de dé-
couvrir nettement leur dessein. Que dis-
tu là dessus? demandent-ils à la malade,
veux-tu à jamais estre bruslée dans l'En-
fer? Non, non s'écrie ce supost de Satan,
résolument elle ne sera pas Baptizée; sor-
tes de ma Maison. Sa pauvre fille languis-
sante, qui iusqu'à lors n'auoit dit pas vn
mot prend d'elle mesme la parole. Ce
n'est pas vous, dit-elle, courageusement
à son pere, qui en cela disposerez de moy:
je desirē, sans delay, estre Baptizée: car ie
veux aller dans le Ciel. A cette réponse,
que pas vn n'attendoit, ce malheureux
meure sās parole. mais la mere de l'En-
fant, parle pour le mary. Ce n'est pas, s'es-
t-elle, vne maladie ordinaire qui fait

mourir ma fille; c'est vn tel Demon qui la
tuë depuis quatre moys: c'est à luy seul, &
à nos danses que nous aués recours; avec
cela tu ne peux pas la Baptizer. Pourquoi
non; répond la malade, ie deteste tous les
demons, ie renonce à nos danses, & toy
ie te prie, ne me refuse pas le Baptesme,
dit-elle, au Pere qui la venoit d'instruire.
Quand Dieu vient posseder vn cœur, il
n'a ny oreilles, ny sentiment pour tout ce
qui est de plus tendre dans la nature. C'eût
esté vne cruauté de refuser à cette Ame,
l'entrée du Paradis, où le Sang de Iesus-
Christ & son courage luy auoient donné
droit; Mais il falloit que la grace rempor-
tast vne glorieuse victoire. Ma fille, luy
dit le Pere qui la venoit d'instruire, ta de-
mande est bien raisonnable, mais ie ne
dois pas exposer le Baptesme, à le veoir
profané. Auant cela il faut que tes parens
me promettent de ne plus auoir recours
au Diable & aux danses, pour ta guerison.
Ne crains pas cela, replique cet enfant
plustost ie mourray, que de le permettre.
Puis donc que tu le desires, luy disent ses
parens, qu'il te Baptize s'il veut, nous
n'aurons plus iamais pour toy recours.

ces remedes, si toy - mesme tu ne le demandes. Ce fut vne consolation bien grande, & pour celuy qui conféra ce saint Baptesme, & pour celle qui le reçeut de veoir & de sentir ce que fait le saint Esprit dedans vne Amé, quâd il la prepare pour soy. Oüy, disoit cette fille au momēt que les eaux du baptesme la rendoient innocente, ie deteste tous mes pechez! grand maistre de nos vies, ayés pitié de moy! Elle mourut bien tost apres.

CES ames, & quelques semblables, ayant esté aussi-tost dans le Ciel, qu'elles ont trouué l'entrée de l'Eglise, n'ont pas eü besoing de grande assistance. Aussi n'est-ce pas pour elles, qu'on a employé le plus fort du travail. Le principal soin a esté de former les Chrestiens Adultes, qui y composent vne petite Eglise; qui cette Année, s'est veü acrüe en nombre, & plus encore en Sainteté.

VN de ces bons Chrestiens estoit malade depuis l'Esté, il fut soudainement guery à la venuë des Peres, qui alloient les instruire, soit pour la ioye qu'il en receût, ou plütoſt selon son sentiment, pour s'estre confessé.

Le mesme iour vne Femme d'environ septante ans, entendant les Enfans qui crioient dans le Bourg: Les deux yestus de noir arriuent, fut aussi deliurée d'une fièvre qui la tourmentoit. Le gueriray, s'écria-t'elle, ie verray mes Freres: au mesme moment elle recouure la santé, elle sort pour la premiere fois, & apporte pour remerciement aux deux Peres, vn pain cuit sous la cendre.

La Foy de cette bonne Femme nommée Anne Outenen, depuis trois ans qu'elle fut baptisée, a esté touiours s'augmentant, & la pieté est si sensible, qu'il est aisé de voir que DIEU est dans son cœur. Elle ieusne souuent, & quelquefois iusqu'à la nuit, particulièrement le Samedi, pour se disposer au saint Iour. Elle a vne affection si tendre pour nous, & pour tous les Fideles, que chaque fois qu'elle entend mal parler, elle se sent faire dans le cœur, & n'en peut quelquefois retenir ses larmes. Vn des principaux Capitaines ayant dit qu'il falloit massacrer les Chrestiens, & en suite vn sien frere la sollicitant fortement d'abandonner la Foy. Qu'on commence par moy,

dit-elle, la Foy m'est plus precieuse que la vie; ie vay luy presenter ma teste; & il verra que ie suis preste de receuoir le coup. Le chaud, le froid, les afflictions, les maladies, les peines & les tristesses, elle offre tout à DIEU, pour la remission de ses fautes: s'estimant criminelle mesme dans les pechez d'autruy. Elle en a telle horreur, que quelquefois elle n'a peu coucher en sa Cabane, parce qu'alors elle y eust veu DIEU offensé: Elle couchoit dehors. Et vne fois ayant seeu que quelquesvns d vne confrairie Diabolique, auoient couché dessus sa natte, iamais depuis n'a voulu s'en seruir. Est-elle à son traual bien loin dedans les champs, la Priere est son plus grand repos: elle dit son Chapelet, & sa feule deuotion luy a enseigné de se tourner le corps & l'esprit vers nostre Chapelle de Sainte Marie, où repose le tres-Sainct Sacrement; parce, dit-elle, que ie me sens attirée de ce costé là.

Vne femme Infidele receut en songe commandement de son Demon, de contracter amitié avec vne femme Chrestienne. Pour commencer cette alliance,

Œachant qu'un chien qu'elle auoit chery, estoit mort, elle luy en fait present d'un autre (c'est comme si en France on donnoit à un amy un beau cheual d'Espagne) outre cela, elle la prie d'agreer vne couuerture qu'elle luy enuoya; & pour la soulager en son ménage, luy fait apporter quelque charge de bois. Puis inuitant & le mary & la femme au festin, publiquement, l'amitié s'y noua, qui estât tres-avantageuse à cette Famille Chrestienne, leur causa vne ioye bien sensible. Mais depuis ayant sceu que tout cela ne s'étoit fait que pour obeir au songe de cette femme Infidele, ce fut lors que ces bons Chrestiens commencerent à trembler. Le Diable, disoient-ils, a quelque dessein sur nous, ces presens qu'il nous a procuré, seront nostre malheur. Oüy bien, dit le mary, si nous voulions les retenir; mais ils ne coucheront pas en ma maison. Aussi tost dit, aussi tost fait; il commande qu'on remporte le bois, il prend & le chien & la couuerture, puis allant trouuer cette femme Infidele, luy dit: Ie te viens rendre tes presens, tu Œçais bien que nostre Cabane est Chrestienne;

cette alliance que tu veux contracter avec nous, n'ayant pour autheur que le Diable qui te l'a commandé en songe, nous pecherions de luy obeir en cela. Je ne sçay si les Casuistes eussent esté si rigides en cette occasion. Quoy qu'il en soit, ce coup là estoit difficile, mais il n'y a point de lien d'amitié que la Foyne separe plütoft que de nous voir separez d'avec DIEU.

C'est ce que disoit vn Chrestien de ce mesme Bourg, se voyant sur le point d'estre abandonné de sa femme & de ses enfans, par les poursuites d'vne belle mere, qui le voyant Chrestien, ne le pouvoit supporter chez elle. Non, disoit-il, ie n'eusse jamais pensé, que chose au monde m'eust peu separer de ma femme, il y a quinze ou seize ans que nous sommes ensemble, cinq enfans que nous auons eus, me sembloient autant de liens qui rendroient nostre mariage indissoluble. Elle & moy apres auoir receu le saint Baptesme, auons promis à DIEU de iamais ne nous separer : maintenant elle a quitté la Foy, ou au moins pour complaire à sa mere, elle n'a plus le courage d'en faire

92 *Relation de la Nouvelle France,*
profession; elle ne laisse pas de m'aimer,
& ie l'aime aussi, & toutefois sa mere la
contraint de m'abandonner, si ie n'aban-
donne la Foy. Cette diuision m'est sensi-
ble, mais i'y suis resolu plûtoſt que iamais
me ſeparer d'auec DIEV,

Ce bon Chrestien a vn fils de douze
à treize ans, qui a imité le courage de son
pere. On a fait le possible afin qu'il desi-
ſtaſt de la Foy, on a tâché de le corrom-
pre par douceur, par menaces, & par les
rigueurs qu'on a peu. En-fin, ſe voyant
tourmenté d'vne grand mere, qui nuiët
& jour ne luy donnoit aucun repos, es-
perant emporter de luy qu'il deſiſtaſt des
exercices de Chrestien, comme auoit
fait ſa mere. Sçachez, dit cet enfant à
à cette Megere d'Enfer, qu'on me peut
bien brûler tout viſ, voila mes bras, mes
pieds, & mon corps tout diſpoſé à le ſouf-
frir, mais iamais ie n'abandonneray la
Foy.

Ces reſolutions ne ſont pas dans la
portée de la nature, aussi est-ce celuy ſeul
pour qui on fait ces bons propos, qui dō-
ne en meſme temps la force d'executer
tout ce qu'il exige de nous. Les Infide-

les mesmes ne sont pas à le connoistre, & à se plaindre en mesme temps de leur misere. Les Demons, disoit vn certain, nous commandent des choses impossibles : ils ne nous donnent pas pour faire festin & veulent qu'on en fasse : ils nous obligent quelquefois si nous voulons éviter quelque grand malheur, à leur offrir ce que nous n'avons pas, ny ne pouvons avoir. N'est-ce pas ou se moquer de nous, ou qu'ils se plaisent à nous voir miserables ? Mais le **DIEU** des Chrestiens ne leur commande rien qui ne leur soit possible, & s'ils y manquent, c'est de leur volonté. C'est en cela, disoit-il, que ie reconnois qu'il est luy seul le Maistre de nos vies, puis qu'il ne veut que nostre bien. Je prie le saint Esprit, que cette connoissance ne serue point vn iour à la condamnation de cet Homme, qui non-obstant cela ne rend pas encore à **DIEU** toute la gloire qu'il void bien luy estre deuë.

LES meilleurs esprits des Hurons, ne sont pas ceux qui se rendent plutôt aux veritez qu'ils reconnoissent : De simples femmes sont bien souuent, plus tendres,

94 *Relation de la Nouvelle France,*
aux sentiments du saint Esprit. Vne bonne Chrestienne, ayant vn iour assisté au Sermon qui s'estoit fait de la Resurrection, ne peüt contenir en son cœur, la ioye dont elle estoit remplie. C'est cela, s'écria-elle à toute l'Assistance, qui fait que nous croyons: c'est dans cette esperance, que nous souffrons en patience les médifances, & les iniures: on nous menace de la mort, on dit qu'il faut massacrer les Chrestiens; qu'ils nous tuent-s'ils en ont l'assurance, vn iour ie resusciteray dons ce corps qu'ils auront assommé.

VNE autre aagée d'environ quatre-vingt-ans, attendant l'heure de la mort, apres auoir reçu l'absolutiō; suplia, qu'on la leuast à son seant, pour prier DIEU avec plus de respect. Puis d'vne voix mourante; I E S V S, dit-elle, ayez pitié de moy, tirez moy dans vostre Paradis; ie suis contente de mourir, ie n'aspire qu'au Ciel, I E S V S ayez pitié de moy. Dieu auoit preserué cette bonne Femme, tout le long de sa vie, dans vne pureté tout à fait rare en ce Pais; & de puis son baptesme, elle s'estoit conseruée dedans l'innocence, ne prenant point plus grād plaisir, qu'à prier

Dieu, quoy qu'elle ne sceût quasi que ces deux mots: **IESVS TAÏTENR;** **IESVS** ayez pitié de moy.

IE fus touché il y a quelque temps entendant raconter vn trait de Charité, que ie ne puis obmettre. Vne pauvre Chrestienne, aagée d'environ soixante-ans, ayant ouïy parler de la ferueur qui se voit en France, pour enrichir les lieux de deuotion, & que plusieurs le dépouilloient, pour offrir à Nostre Seigneur tout ce qu'ils ont, se sentit, en mesme temps, touchée d'vn semblable desir; & quoy que la saison fut froide, n'ayât rien de précieux qu'une robe de Castor, dont elle estoit couuerte, s'en estant dépouillée: l'en fay, dit-elle, vne offrande à Nostre Seigneur, ce sera pour tapisser nostre Chapelle, quand ou l'aura accommodée; si i'auois quelque chose de plus, ie le donnerois de bon cœur, afin que Dieu ait pitié de moy.

PERSECUTIONS DES CHRE-
*stiens de la mesme Mission.***CHAPITRE IX.**

LES Chrestiens & Cate-
chumenes de cette Missiõ,
auoient passé quasi tout
l'Hyuer, dans des epreuues
de leur foy, qui nous fai-
soient assez paroistre, que le Ciel travail-
loit plus fortement à leur instruction, que
les Hommes. Les enseignemens qu'on
leur donnoit, entroient si doucement dās
leurs esprits, & y faisoient des impressiõs
si viues, que nous fusmes étonnez au bout
d'vn & deux mois, qu'il eussent plus pro-
fité dans les cognoissances de nos Myste-
re, & dans les sentimens de Dieu, qu'on
n'eût ozé attendre, apres le travail d'vne
& de deux années, mais manque de Cha-
pelle, & de lieu separé des vsages de la vie
commune, ils auoient ce regret d'estre
priuez du Sacrifice de la Messe, & du plus
sainct de tous les Sacremens; sinon aux
grādes Festes de l'Année, auxquelles nous

intensions de faire assembler la pluspart de nos Chrestiens, dans nostre Maison de S^{te}. Marie, pour y faire leurs deuotions, aux autres temps, il falloit qu'ils se contē-
tassent de s'assembler dans la Cabane de quelqu'vn des Chrestiens, & là y faire leurs Prieres, en la presence mesme des Infidel-
les; qui, selon la coustume du Pais, entrene-
quād il leur plaist, en quelque Cabane que ce soit; & y sont témoins de tout ce qui s'y
passe. C'estoit estre exposé aux railleries de mille langues médifantes, qui blasphem-
ment contre ce qu'ils ignorent. En effet, on commēce à médire d'eux; on les ap-
le **MARIAN** par mocquerie, à cause que souuent on entendoit dans leurs Prieres, le Nom de la tres-Saincte Vierge. On dit publiquement qu'ils ont des sorts pour causer des naufrages, & que leurs Chape-
lets & Medailles, font vomir & l'Ame & le sang à ceux qui les enuifagent d'vn cer-
tain aspect.

SUR la fin de l'Hyuer, vn des meilleurs Chrestiens consacra vne partie de sa Ca-
bane, pour en faire vn lieu de deuotion. On y bastist, de quelques planches & es-
corces, vne Chapelle assez raisonnable:

& on commença, à la Saint Ioseph, à donner aux Chrestiens la consolation d'y entendre la Messe. Mais ce fut lors que les persecutions redoublerent. Ce sera là, dit-on, le malheur du País! On veut chasser tous les Chrestiens du Bourg; & mesme leurs plus proches parens leur disent, qu'ils aillent se loger ailleurs, ou qu'ils abandonnēt la Foy, s'ils ont quelque amour de la vie. Vn des chefs du Conseil, dit le mot à l'oreille à vn de ses nepveux, On-houïa Etsitenroutaouïa. Nous vous allons arracher de la terre, racine empoisonnée; c'est le mot dont les Hurons menacent ceux qu'ils soupçonnent d'estre Sorciers, quand ils les veulent massacrer.

Vn nommé Estienne Totihri, quoy que des mieux apparentez du Bourg, se trouua plus auant dans la persecution, comme il étoit le plus feruent dedans la Foy; & que cette Chapelle estant bastie dans sa Cabane, on s'attaquoit plus viuement à luy: mais ny luy, ny toute sa famille, ne branla pas pour toutes ces menaces. Oüy dea, dit-il, ie sortiray tres-volontiers, si les Peres, qui nous instruisent, abandonnent le soing de ce Bourg, mais ce ne sera que
pour

pour les suivre en quelque lieu qu'ils aillent: ie suis plus attaché à eux qu'à ma Patrie, & à tous mes parens, puis qu'ils nous portent les paròles d'un bonheur eternel. Ie ne crains point la mort, depuis que DIEU a ouuert mon esprit, & m'a fait voir des choses plus importantes que la vie de ce corps, sur qui seul on peut auoir quelque dessein. Qu'on tuë ma mere, ma femme, mes enfans & mes freres, ie verray apres eux, venir fondre sur moy le coup de mon bonheur! Mon Ame ne tient pas à mon corps, vn moment peut les separer, mais iamais on ne me raurà la Foy.

C'est vne consolation bien grande, d'estre tesmoing de la ferueur de toute sa famille. Ce sont eux qui ont le soin d'assembler les Fideles, les encourager & instruire, en l'absence des Peres; & qui ont l'œil sur ce petit Troupeau, avec vne fidelité & vne zele tout à fait Chrestien. Au plus fort mesme de ses persecutions, vne femme se mouroit, ayant refusé le baptesme à nos Peres, qui la vouloient instruire: Hé quoy, dit ce Chrestien, faut-il que cette Ame se perde? Il va trouuer cette mala-

100 *Relation de la Nouvelle France,*
de. Ma bonne mere, luy dit-il, si vous sca-
uiés le hault prix de la Foy, vous auriés
plus de desir d'estre enseignée, que nous
de vous instruire; mais quoy que ie ne sois
pas appellé, ie ne puis pas me taire, crain-
te, qu'un iour, vous ne m'en fissiez les re-
proches, lors que vous seriez dans les flâ-
mes eternelles de l'Enfer. Le peu de tēps
qui vous reste de vie, suffit pour vous de-
liurer de ce grand malheur, qui n'est pas
plus éloigné de vous que la mort. Il tâche
en suite de cela, à émouuoir ce cœur; mais
c'étoit vn cœur de rocher, qui n'ayant eü
en la santé, que des blasphemes contre
DIEU, mourut le mesme iour dans son
impieté, & fit cognoistre à ce bon Chre-
stien, que le don de la Foy, n'est pas vn
present de la terre; & que DIEU seul est ce-
luy qui touche les cœurs.

VN autre Chef de famille, nommé
Thomas Saouënhati, n'a pas eü de moin-
dres coups à supporter. Mais la Foy, disoit-
il, est trop auant dedans mon Ame, on
ne peut pas me l'arracher, tandis qu'il me
restera le moindre mouuement de vie.
Ce bon homme autrefois, nous auoit as-
sez contenté, mais dans quelques rencon-

tres, où DIEU voulut esprouuer sa fidelité, la chair auoit esté plus forte que l'esprit; & quoy que iatmais depuis son Baptisme, il n'ayt perdu la Foy, il n'oza toutefois continuer dedans l'exercice, lors qu'on menaçoit les Chrestiens, il y a deux ans, de les massacrer avec nous. Cette année icy il s'est remis en son deuoir, & s'est comporté si genereusement en diuerses rencontres, qu'il a fait voir aux Infideles que quand Dieu nous appuye, nos foiblef- ses passées font paroistre avec plus d'é- clat la force de la Grace, puisque pour lors ce qui estoit l'objet de nostre crainte, est l'entretien de nos desirs.

L'experience que nous auons icy de l'esprit des Sauuages, nous rend fort re- seruez à les receuoir au Baptisme, & plus encore à leur permettre l'usage de la Communion. C'est toutefois de là que la plupart de nos Chrestiens ont receu ce courage: & nommément les deux derniers dont ie viens de parler, y ont senty vn changement si soudain de leur cœur, qu'ils en furent tout hors d'eux- mesmes: & depuis nous auons veu dans leurs actions, la verité de leurs paroles.

Ce n'est point vn mensonge que I E S V S-CHRIST soit en l'Hostie, nous dit vn jour Estienne, ie l'y sentis le iour de Noël apres auoir communié: mais ie ne sçay si depuis ce temps-là, il demeure touiours dedans mon cœur: car bien souuent faisant toute autre chose, ie me sens tout changé, comme s'il y auoit dedans moy-mesme quelqu'vn qui me parlast, & souuent ie luy parle, sans dire mot: il me répond, & ie voy bien pour lors qu'il entend mes desirs.

Ie ne doute plus maintenant des veritez qu'on nous enseigne, dit fort souuent Thomas, lors qu'il exhorte les autres Chrestiens à tenir ferme dans la Foy; à l'heure mesme que ie Communiay, ie sentis I E S V S-CHRIST dans mon cœur, & i'aperceui à mesme temps que c'estoit luy qui m'éleuoit à foy, & m'enseignoit ce que iamais ie n'auois sceu comprendre. I'auois esté iusqu'alors comme vn Homme qui s'égaré, ou qui craint de s'égarer au milieu de la nuit; mais maintenant ie marche en assurance comme nous faisons en plain iour. Croyez, dit-il, tout ce qu'on nous enseigne, mais sur

tout, croyez fermement que I E S U S-
C H R I S T entre dans nostre cœur, lors
que nous mangeons le Pain sacré.

Les calomnies contre la Foy, redou-
blerent apres Pasques; & ce fut lors que
les Chrestiens connurent plus évidem-
ment que iamais, que toutes ces tempe-
stes sont suscitées par les Demons. En
voicy l'occasion. Vn Capitaine du bourg
de Saint Ioseph, nommé Altiskoïa,
apres auoir donné satisfaction aux Peres
qui l'enseignoient, & auoir instamment
demandé le Baptesme, fut appellé pour se
trouuer en l'Assemblée des Chrestiens
& Catechumenes, qui se fit à Pasques, en
nostre Maison de Sainte Marie. Com-
me il est d'un bon esprit, & que la Foy
sembloit estre dedans son cœur, ses sen-
timens n'auoient rien de sauuage, ses dis-
cours estoient pleins de zele & de fer-
ueur, ses resolutions tout à fait dignes
d'un Chrestien: mais comme il n'y a que
D I E U qui connoisse le secret des cœurs,
aussi par tout, ses saintes Prouidences
sont autant cachées qu'admirables. Cet
Homme se presentant pour entrer dans
l'Eglise, sent vne force occulte qui le re-

104 *Relation de la Nouvelle France,*
pouffe violemment; il tente pour la se-
conde & la troisieme fois, il ne void pas
pourtant ce qui l'arreste, ains tousiours
il se sent repouffe. En mesme temps son
esprit est trouble, sans toutefois qu'il le
paroisse; il void tous les Chrestiens en-
trer, & luy seul ne peut neantmoins auan-
cer vn pas. En vain sa Femme qui estoit
venue avec luy, le presse de suiure les
autres, en vain aussi il se fait force pour
surmonter cette resistance inuisible, il est
en-fin contraint de reculer. Il sort donc
de la Maison sans dire mot. Apres trois
lieuës ou enuiron de chemin, il fait pa-
roistre ce qu'il est: il entre furieux dans
les bourgs de Saint Iean & de Saint
Ignace, enfonce les Cabanes, brise les
portes, rompt les Canots, & pas vn ne
l'ose aborder.

Il crie qu'vn Diable luy est entré dans
le corps, que ce Demon luy auoit dit
qu'il le prist pour son pere, qu'il suiui-
st ses conduites, & s'asseurast qu'il auoit de l'a-
mour pour luy, mais qu'il falloit resolu-
ment tuër tous les François, qu'eux seuls
ruinoient tout le Pais. On ne peut retenir
ses fougues, il va courir dedans les bois,

il trouue son chemin par tout; les ronces & les épines deschirent tout son corps, mais ne peuuent pas l'arrester.

Après de longs égaremens, il arriue en son Bourg, il bat, il frappe, il veut tuër tous ceux qu'il rencontre. En-fin on le faisit, on le lie, & on l'interroge; c'est toujours ce Demon qui parle, cet ennemy de Paix. Les Chrestiens estans de retour, le lendemain de Pasques, trouuent tout le Bourg en émeute. On dit, on crie qu'il faut massacrer les François. Il faut donc metuër avec eux, s'écrie Estienne Totihri, s'ils sont coupables, ie ne suis pas plus innocent qu'eux; car ie voy bien que c'est à la Foy qu'on en veut. Ce Démoniacle rompt ses liens, force ceux qui le tiennent, se iette luy-mesme dans le feu, ne veut ny boire ny manger, disant que son Demon luy a ainsi ordonné.

Mais il cherche nommément les Chrestiens: Il trouue vne bonne Femme en son chemin, c'est l'eau, luy dit-il, que vous aimez vous autres Chrestiens, puis-que vous prisez tant vostre Baptême, & en mesme temps il luy verse quantité d'eau dessus la teste. Les autres qu'il ren-

contre, n'en sont pas quittes pour si peu de chose; il brisé tout dans les Cabanes, on luy ferme les portes, mais il monte dessus les toits. Il va pour rompre la Chapelle, il leue les écorces dont elle estoit couuerte, il cherche Estienne & luy reproche qu'il est Chrestien. Il se jette dessus vn autre, & estant armé de tisons, c'est sur toy, luy dit-il, que ie me veux vanger, il faut que ie te brûle. Ce bon Chrestien se recommande à DIEU, se resigne à sa saincte volonté, & s'étant resolu à tout, presente à ce possédé ses deux bras joints ensemble & tous nuds, pour estre brûlez. Courage, luy dit-il, brûle moy si tu veux. A ces mots ce Furieux s'arreste, passe plus outre, & va décharger vne partie de sa fureur.

Vn Infidele de nos meilleurs Amis, Capitaine de ce mesme Bourg, vient en haste nous donner aduis de tout ce qui se passe; nous prie de ne pas paroistre si tost, crainte d'vn plus grand malheur: Mais ce petit Troupeau de Fideles auoit besoin de son Pasteur. Les Peres y courent, trouuent cette pauvre Eglise bien auant dedans les souffrances, & plus encore

dans la crainte de ce qui deuoit suivre: mais tous ces pauvres Chrestiens sont disposez à tout souffrir pour l'amour de DIEU, & s'animent les vns les autres, dans les esperances du Paradis qu'on ne pouuoit pas leur raurir.

Comme cet homme possédé auoit quasi esté cinq ou six iours sans boire ny manger, sans reposer ny dormir: les Peres craignent qu'il ne meure sans assistance; ils s'y transportent pour voir ce qu'ils y pourroient faire. A leur venuë ce Furieux se sent tout appaisé; il entend leur discours, mais pour toutes choses ils n'en remportent que des coups, & des marques de sa folie, & voyent bien que c'est à DIEU seul qu'il faut renuoyer l'issuë de cet affaire.

En-fin apres quelques iours, cette possession cesse, le Diable quitte sa demeure. Ce pauvre homme est tout honteux, lors qu'on luy dit ce qu'il a fait: il vient nous trouuer en nostre Maison, nous raconte, autant qu'il peut s'en souuenir, les commencemens de son mal, les operations du Demon dessus luy, témoigne qu'il n'a perdu ny la Foy, ny les desirs de

108 *Relation de la Nouvelle France,*
se voir Baptizé, nous demande pardon de
tout ce qu'il a fait; si toutefois on peut
luy imputer quelque crime, où sa volon-
té n'a eu aucune part, & dans lesquels il a
souffert plus qu'aucun autre. Nous ne
nous sommes pas resolu de rien preci-
piter en ce Baptisme, le temps nous don-
nera plus de connoissance; nous espe-
rons avec l'aide de DIEU, que tout reüs-
sira à la confusion des Demons, & au
bien de cette petite Eglise.

DE LA MISSION DE SAINT
Jean Baptiste, aux Arendaenbronon.

CHAPITRE X.



DIEU tellement reüny le
plus fort de Chrestiens,
qui sont en ce País dans
les Missions de la Conce-
ption & de Saint Ioseph,
les deux parties les plus
considerables des Hurons; que neant-
moins il se retrouve bon nombre tant
de Chrestiens que de Carechumenes,
çà & là dispersez en plusieurs autres en-

droits. Cela nous a obligez, quoy que nous soyons au milieu d'un Peuple sédentaire, d'y faire vne Mission Errante, qui eust le soin de cultiuer ces Ames, qui ont dautant plus besoin de secours qu'elles se voyent priuées de l'exemple des autres Chrestiens.

Le P. Anroine Daniel, & le P. Ioseph Marie Chaumonot, ayans eu ce departemēt, ont demeuré tantost en vn Bourg, tantost en vn autre, selon le traual qu'ils y trouuoient; routefois leur plus long sejour ayant esté dans les Bourgs des Arendaehronon, cette Mission en a porté le nom.

Auant que nous eussions la connoissance de ces Peuples, telle que le temps nous l'a donnée: ne voyant aucun culte qu'ils rendissent à quelque fausse Diuinité, nous jugions que leur Conuersion en seroit dautant plus facile; puisque comme sur vne table rase, n'y ayant rien à effacer, on y pourroit sans resistance imprimer les Idées d'un vray DIEU, & les conduire au respect & à l'Adoration qui luy est deüe par toute la Terre. Mais l'expérience nous a fait voir qu'ils sont

110 *Relation de la Nouvelle France,*
remplis de Superstitions Diaboliques,
prenans leurs Songes pour leurs Diuini-
tez, d'où dépend le bonheur de leur vie.
Outre cela, nous voyons qu'ils recon-
noissent des Genies plus puissans qui dis-
posent des affaires Publiques, qui cau-
sent les Famines, qui ont le maniment
des Guerres, & donnent la Victoire à
ceux qui se rendent plus souples à leurs
volontez.

Ce n'est pas seulement vne fausse opi-
nion qui ait pris pied dans leur esprit,
l'ayans receüe par tradition de leurs An-
cestres; mais souuent ces Demons ne
se rendent que trop visibles, & se don-
nent en sorte à connoistre, qu'ils n'en
peuent douter. Ondoutachte, qu'ils re-
connoissent pour le Dieu de la Guerre,
leur apparoist fort souuent; mais comme
il est terrible, ce n'est jamais qu'avec ef-
froy, empruntant quelquefois le visage
d'vn homme forcené de rage, d'autre-
fois d'vne femme qui n'a que des traits de
fureur.

CET Hyuer, vn ieune Homme environ
de trente ans, vit entrer sur le soir, vn spe-
ctre en la Cabane, en forme d'vne Me-

ge
s'e
tro
rie
ret
lur
sen
len
pou
fan
fin
ter
& q
de e
cou
muz
ge d
est
pou
ueux
c'éto
quo
hom
mes
ceru
tout
rons

gere, armée de risons & de flammes, qui s'escrioit qu'on le brûlast. Son esprit est troublé aux horribles regards de cette furie enragée; il entre luy-mesme en fureur, se jette dans les feux, qui estoient allumez; & quoy qu'il se brûlast, il n'en ressent point la douleur. Il chante continuellement, plusieurs iours, ou plustost, il pousse sans cesse, des hurlemens terribles, sans toutefois perdre rien de sa voix. En fin on saisit cet homme forcené, on interroge ce Demon de fureur, qui l'anime & qui le possède. Il répond qu'il demande en offrande, vne armure sauvage, qui le couvre de pied en teste, vne enseigne de muzeau de loup, & quelque autre equipage de guerre. Ces choses n'ayant peu luy estre fournies, cette Megere apparoit pour la seconde fois, tenant par les cheveux vne teste effroyable, & criant que c'étoit la teste d'un certain Capitaine Iroquois: En suite, il aperçoit la ceruelle d'un homme, encore toute sanglante: Et en ce mesme temps il luy fut dit, que c'estoit la ceruelle d'un autre de leurs Ennemis, qui toutes les années est la terreur de nos Hurons. C'est ainsi que vous eussies emporté

112 *Relation de la Nouvelle France,*
les dépouilles de ces Capitaines Iroquois,
& des troupes que cet Esté ils mettront
en campagne, pour vous faire la guerre,
s'écrie cette Furie.

LESTOIS venuë d'Onontaë (c'est vne
Nation ennemie des Hurons) mais puis
qu'icy on me refuse les honneurs, que j'at-
tendois d'y recevoir, ie vay de ce pas à
Agnée (c'estoit vne autre Natiõ Iroquoi-
se, la plus voyfine de Kebec) & là ie fe-
ray honorée. A ces mots ce Monstre dis-
parut, & laissa l'épouuante & la crainte
dans le cœur des Hurons.

Nous verrons cet Esté, si ces menaces
auront eü quelque mauuais effet. Quoy
qu'il en soit, il est assureé que souuent les
paroles de ces Demons se trouuent veri-
tables. Puis que ie m'y voy engagé, en
voicy vn exemple qui merite de trouuer
icy place.

VN certain, qui nous presse de le Bap-
tizer, n'estant encore âgé que de quinze à
seize ans, s'estoit retiré dans les bois, pour
s'y disposer par vn ieusne; à l'apparition de
quelque Demon, (apres auoir ieusné seize
iours, sans manger, mais beuuant seule-
ment de l'eau) il entendit tout d'un coup,

cette voix qui venoit du Ciel : Prends le
soin de cet homme, & qu'il mette fin à
son ieufne. A mesme temps il aperçoit vn
vieillard, d'une rare beauté, qui descendât
du Ciel, s'approche de luy, & l'envisageant
d'un regard favorable; Courage, luy dit-
il, j'auray soin de ta vie, c'est vn bonheur
pour toy, de m'auoir pris pour Maistre :
Tous les Demons qui hantent ces con-
trées n'auront pas le pouuoir de te nuire:
Vn iour tu verras ta cheuelure blanche
cōme la mienne: Tu auras quatre enfans,
les deux premiers & le dernier serōt mas-
les, & la troisieme sera vne fille; apres cela
ta femme te tiendra lieu de sœur. Finis-
sant ces paroles, il luy presente vn mor-
ceau de chair humaine toute crüe. Ce ieu-
ne enfant en ayant horreur, destourne vn
peu la teste: mange dont de cecy, dit le
vieillard, luy presentant vn morceau de
graisse d'ours. L'ayant mangé, ce Demon
se retire, remontant vers le Ciel d'où il es-
toit venu. Du depuis il luy est souuent ap-
paru, & luy a promis assistance: de ce
qu'il luy auoit predict, quasi le tout est arri-
ué. Cette homme a eü quatre enfans, dōt
le troisieme a esté vne fille: apres cela vne

114 *Relation de la Nouvelle France,*
certaine infirmité l'a obligé à la continence, que le Diable demandoit de luy. Du reste, il est de tres-bonne santé, & quoy qu'il aprobe de sa vieillesse, il a passé plusieurs maladies contagieuses sans en auoir esté atteint. Il a tousiours esté tres-heureux à la chasse; de sorte que lors qu'il estoit dans les bois, entendant quelque nombre de crys du Ciel, ce luy estoient des marques qu'il prendroit autât d'ours: & d'autrefois voyant luy seul quantité de cerfs & de biches entrer en la Cabane, il en donnoit aduis aux autres, qui veritablement trouuoient le lendemain dedans leurs pieges, le mesme nombre qu'il leur auoit dit. Il attribüë ce grand bonheur qu'il a touiours eu dedans ses chasses, à ce morceau de graisse d'ours que ce Demon-luy auoit fait manger, & juge de là qu'il auroit eu vn pareil succez à la guerre, s'il eust mangé ce morceau de chair humaine qu'il refusa.

Semblables choses sont si communes en ce Pais, que ce n'est pas merueille que ces pauvres Barbares soient si fortement attachez au seruice du Diable, qu'ils luy fassent des Sacrifices d'Ours, de Cerfs

& de

& de Chiens, qui brûlent & consomment en son honneur. Mais s'il arrive quelquefois que les promesses se trouuent véritables, le plus souuent aussi il les déçoit, & les precipite tout à fait dans le malheur.

Les Arendaenhranon l'éprouerent l'Esté passé. Auant qu'ils allassent en guerre, le Diable leur auoit promis qu'ils auroient la victoire sur leurs Ennemis, en suite d'une impudicité publique dont ils luy auoient fait hommage, & toutefois ils y furent vaincus. Les Chefs de cette guerre infortunée estoient vn Capitaine dont autrefois il a esté parlé, nommé Atironta, & vn sien frere nommé Acotahon. Tous deux suffisamment instruits des choses de la Foy, & qui souuent nous auoient demandé le Baptesme; mais parce qu'il leur manquoit encore quelque disposition necessaire pour cet effet, nous n'auions pû leur accorder. L'vn fut pris & brûlé par les Ennemis, & l'autre s'échapa. Nous esperons que le premier aura trouué misericorde aupres de DIEU, au moins on nous a assuré qu'il eût recours à sa Bonté, lors qu'il se yid dans ce malheur.

H

Celuy qui s'échapa de la meslée, à reconnu cette faueur venir du Ciel, dont il auoit imploré l'assistance auant que de combattre; & d'où il attendoit son plus puissant secours; ayant constamment refusé de rendre au Diable les hommages impudiques qu'auoient fait ceux qui demeurèrent en ce rencontre. Auant que de partir, vn Demon luy estant apparu en songe, luy auoit fait cette menace: Tu te repentiras de t'estre separé de moy, ie te feray sentir les veritables cruauitez du feu des Iroquois, puisque la crainte d'vn feu imaginaire de l'Enfer te fait trembler, & te fait quitter mon seruice. Mais DIEU qui jamais n'abandonne les siens, ny mesme les pauures miserables qui mettent en luy leur confiance, ayant deliuré ce bon Catechumene, lors qu'il se voyoit à deux doigts du malheur dont le Diable l'auoit menacé, luy a appris que tous les Demons ne peuuent rien sur nostre vie quand nous les méprisons, pour honorer celuy qui seul au monde doit estre redouté.

Vne Grace de DIEU bien receuë, en attire beaucoup d'autres apres foy. Ce Guerrier ^{DIEU} estant de retour, se met en si

bon estat, que nous pûmes pas luy refu-
 ser le saint Baptisme. On luy donne le
 nom de Jean Baptiste, pource qu'il estoit
 le premier Adulte de la Mission dedée à
 ce Saint, qui eust esté admis en l'Eglise
 en estat de santé.

C'est la coustume en ce Pais d'inviter
 au festin ses Amis, & tous les principaux
 du Bourg, lorsque quelqu'un veut témoi-
 gner au Public quelque grand joye ou
 tristesse: La compagnie des Conuiez est
 quelque fois de deux, trois & quatre cens.
 Ce Neophyte n'est pas si rost Chrestien,
 qu'il veut publiquement se faire recon-
 noistre pour tel. Il prepare vn festin ma-
 gnifique à leur mode: tout le monde
 estant assemblé: Mes Camarades, leur
 dit-il, ie ne suis plus ce que vous estes, &
 ce qu'autrefois ilay esté, vn esclave des
 Songes & des Diabes que vous hono-
 rez. Ie quitte leur service, l'abandon-
 ne leurs pernicieuses ceremonies, & me
 separe entierement d'avec vous, m'estant
 donné à vn plus puissant Maistre. Vous
 scaurez maintenant que ie suis baptisé, &
 que ie ne rougiray iamais d'estre appelé
 Chrestien. I'admire vos courages, d'e-

fire sans crainte, & de ne point trembler de peur, aux nouvelles qu'on nous apporte de ces feux Eternels, qui brûlent à jamais au centre de la Terre, ceux qui durant leur vie n'ont pas adoré cet Esprit Tout-puissant, qui d'un mot a créé & la Terre & les Cieux. Pour moy ie confesse ma lâcheté; ces nouvelles m'ont d'abord fait trembler, & l'horreur qui me saisit lors que i'y pense, m'a fait à juste raison, prendre la resolution d'éviter ce malheur, maintenant qu'il est en mon pouuoir. Si vous craignez autant que moy le feu des Iroquois, excuscz-moy, pardonnez à ma lâcheté, si ie crains mille fois dauantage le feu d'Enfer qui est cent-mille fois plus dangereux & plus cuisant. Non, non, mes Freres, ie n'ay plus de courage, quand on viendra m'interrompre au peché, ie trembleray de peur & d'apprehension, & en cela ie vous laisseray tous seuls dans le peril, mais s'il faut attaquer l'Ennemy, s'il faut vanger la mort de nos parens, s'il faut defendre le Pais, ie vous tiendray fidele compagnie, ie ne fuyray pas le danger, & i'espere que le courage ne me manquera pas à l'occasion.

Depuis cet temps là, ce nouveau Chrestien a eu des attaques bien fortes. Souuent on a tasché de l'engager dans les superstitions du País, & tousiours il a résisté. Iusque là mesme, qu'un sien fils étant tombé malade, & luy iamais n'ayant voulu permettre, qu'en sa Cabane, on eût recours à ces remedes diaboliques; sa femme l'a abandonné, luy a enléué cet enfant, & a pris vn autre mary. Sa chasteté n'a pas eu de moindres assauts. En vn País, ou les femmes & les filles n'ont rien qui les retiennét; ou, la pudeur que la nature a donné pour defense à leur sexe, passe pour vn opprobre, ou par honneur, elles sont obligées de se des-honorer; il est bien difficile, à vn ieune Homme, qui toute sa vie s'y est veu engagé, de parer à ces coups, lors qu'il veut faire vne retraite. Mais la crainte de Dieu, a esté toute sa defense. En vain on l'a sollicité, il a refusé des presens, & a tréblé de peur, seló qu'il auoit dit, lors qu'il s'est veü fuyant le danger de perdre, ce que la seule Foy luy auoit appris de cherir, plus que le plaisir, & la vie. Ie marche par le Bourg, a-t'il dit quelquefois parlant mesme à des Infir-

20 *Relation de la Nouvelle France,*
delles, comme sur vne terre ennemie:
ie crains le rencontre des femmes, com-
me celle d'un Iroquois, encore vn Enne-
my me fait-il moins de peur, car ie l'en-
uisage avec assurance, mais ie n'oze le-
ner la veuë, lors qu'une Femme vient à
moy.

En ce País, il n'en va pas des Noms af-
fectez aux Familles, de mesme qu'en Eu-
rope: Les Enfans ne portent pas le nom
du Père, & n'y en a aucun qui soit com-
mun à toute la Famille, chacun a le sien
different, en telle sorte, neantmoins que
s'il se peut faire, jamais aucun Nom ne se
perd: ains quand quelqu'un de la Famil-
le est mort, tous les parens s'assemblent,
& delibèrent ensemble lequel d'entr'eux
portera le nom du deffunct, donnant le
sien à quelque autre parent. Celuy qui
prend vn nouveau nom, entre aussi dans
les Charges qui y sont annexées, & ainsi
il est Capitaine, si le deffunct l'estoit. Ce-
la fait, ils retiennent leurs karmes, ils ces-
sent de pleurer le mort, & le mettent en
cette sorte au nombre des viuants, disans
qu'il est resuscité, & à pris vie en la per-
sonne de celuy qui a receu son nom, & la

rendu immortel. De là se fait que jamais vn Capitaine n'a d'autre nom, que son predecesseur, ainsi qu'autrefois dans l'Egyte, tous les Roys portoient le nom de Ptolémée.

Cette élection donc des Capitaines, ou (comme parlent les Hurons) la resurrection des defuncts, ne se faisant qu'avec pompe & éclat; lors qu'il falut resusciter le frere de ce nouveau Chrestien, c'est à dire, lors qu'il fallut créer vn nouveau Capitaine, on conuoqua tous les principaux du País, & nous y fumes invitez, comme à vne Ceremonie où les François auoient vne grande part; puis qu'il estoit question de faire reuiure le nom d'Arironta, celuy qui autrefois le premier des Hurons auoit descendu à Kebec, & lié amitié avec les François. Les Nations estans assemblées, on nous defera cet honneur, de choisir qui nous voudrions, pour prendre & ce nom & la charge de Capitaine. Nous renuoyâmes ce choix à la discretion & prudence des Parents. Nous jettons donc les yeux sur vn tel, dirent-ils, nous montrans Iean Baptiste, & ne desirons point que son no-

122 *Relation de la Nouvelle France,*
soit davantage d'Acoptahon, mais Ati-
ronta, puisqu'il le refuse.

Cela fait, chaque Nation fit ses pre-
sens, qui, selon la coustume sont diversé-
ment qualifiez. Les vns faisant leur don,
disent, Qu'ils prennent le bras du def-
funct pour le retirer du tombeau; les au-
tres, Qu'ils soustiennent sa teste, crainte
qu'il ne retombe. Vn autre, faisant tou-
jours quelque nouveau present, adjoûte-
ra d'abondant, qu'il luy donne des armes
pour repousser les Ennemis. Et moy, di-
ra vn quatriéme, j'affermis la Ferre sous
luy, à ce que pendant son regne elle soit
inébranlable. De nostre part, nous fis-
mes trois presens; & produilans le plus
considerable: Ce present, dismes-nous,
est pour rendre la Voix au deffunct, mais
vne Voix qui ne soit plus l'instrument
des Demous à proclamer & commander
des Ceremonies defenduës, ie dis vne
Voix digne d'un Chrestien, qui aime &
encourage tout le monde à la defense du
Pais, à la destruction de l'Impieté & à la
publication du saint l'Euangile. A ces
mots toute l'Assistance répondit. A lo-
chez eux est la marque d'un sentiment

d'approbation. Dieu benisse ce nouveau Capitaine Chrestien, & luy donne la grace de faire tout le bien dont il est capable.

Quelques autres ont esté baprisez en estat de santé: mais nous n'y allons qu'avec choix; iugeant que nous devons dans ces commencemens estre plus reseruez à les admettre dedans l'Eglise, afin qu'elle en soit plus sainte.

Entre les autres Bourgs de cette Mission, celuy de saint Michel paroïssoit en ces commencemens tout remply d'esperances; la plupart se faisoient instruire, & il sembloit que la Semence qu'on jettoit lors dans ces cœurs y auoit pris quelque racine. Mais le Diable y ayant sursemé son yvroye, ie veux dire, Que plusieurs ayans receu en songe commandement de leur Demon, d'auoir recours aux superstitions anciennes du País, s'ils vouloient éuiter les malheurs dont on les menaçoit, tout ce bon grain fut bien-tost estouffé: Au moins le peu qui a resté, n'a pas eu cette vigueur que nous souhaitons en tous ceux qui passent en nostre estime pour solides Chrestiens. Volon-

niers ils croyroient en DIEU, pourueu que le Diable les assurest que DIEU dist vray. Je suis tout disposé à embrasser la Foy & me faire Chrestien, quelque horreur que j'en aye, nous disoit vn de ces pauvres esclaves de Satan, pourueu que mon Songe me le commande. En effet, rien ne leur semble difficile quand il faut obeir au Songe.

Je pourrois dire en verité, que le Songe est en effet le Dieu de ces pauvres Infideles, puis que c'est luy qui commande dans le Pais, que luy seul s'y fait obeir & qu'il y est par tout honoré: & que s'ils ont des craintes, des esperances, des desirs, des passions, & des amours; quasi le tout se fait en suite de leurs Songes. Vn certain auoit songé au plus profond de son sommeil, que les Iroquois l'auoient pris & le brûloient comme vn Captif. Il n'est pas si tost refueillé, qu'on tient Conseil sur cet affaire. Il faut, dit-on, esfuyer le malheur de ce Songe. Incontinent les Capitaines font allumer douze ou treize feux dans le lieu où ils auoient coustume de brûler leurs Ennemis: chacun s'arme de risons & de torches enflâ-

més; on brûle ce Captif de Songe, il crie comme vn enragé, lors qu'il étre vn feu, il retombe tout incontinent dans vn autre; il fait de la sorte trois fois le tout dans la Cabane; & lors qu'il passe ainsi tout nud comme la main, chacun luy applique ses flambeaux allumez; en luy disant: Courage, mon Frere, c'est de cette façon que nous auons pitié de toy. Pour conclusion, on luy ouure vne issue afin qu'il sorte de la captiuité. En sortant il se saisit d'vn chien qu'on luy tenoit tout préparé, il le charge à l'instant sur ses espauls & le porte par les Cabanes comme vne victime sacrée, dont il fait vne offrande publique au Demon de la guerre, le priant qu'il agrée cete feinte, au lieu de la verité de son Songe. Et afin que ce Sacrifice soit entierement consommé, on assomme ce chien, on le grille & on le rostit dedans les flammes, & apres toutes ces choses, on le mange dans vn festin public, en la mesme façon qu'ils ont coustume de manger leurs Captifs.

A peine auroy-je peu le croire, si ie ne l'aurois veu de mes yeux, quoy que

126 *Relation de la Nouvelle France,*
ne sceusse bien que le Diable est vn mai-
tre cruel, & qui mesme n'épargne pas
lés cette vie, ceux qu'il tient sous sa fer-
ritude. Mais ce qui est de plus déplora-
ble en ces pauvres gens, est qu'ils cheris-
sent cette malheureuse captiuité, encore
qu'ils sentent & voyent leur misere pour
la pluspart, & qu'ils soient contraints d'a-
uouer eux-mesmes, que le joug de la Foy
n'est que douceur pour ceux qui l'embras-
sent. Ils en ont maintenant des exem-
ples deuant leurs yeux si manifestes qu'ils
ont esté contraints d'en rendre à DIEU
la gloire, sans toutefois luy rendre les ve-
ritables hommages qu'ils voyent luy estre
deus.

L'Esté dernier, quelques guerriers du
mesme Bourg de saint Michel, s'en re-
tournans des terres Ennemies, se virent
accueillis d'vn orage extremement fu-
rieux au milieu d'vn grand lac d'environ
vingt lieües de largeur, qu'ils ne pen-
soient plus qu'à la mort, leurs petits Ca-
nots faits d'écorces, n'estans pas pour re-
sister dans ces tēpestes. Ils chantent tous
vne chanson lugubre, comme ils ont
accoustumé de faire en guerre lors qu'ils

sont dans le desespoir de la vie: & cependant les vagues les surmontans, leur Canot se remplit, & ils attendent, à chaque moment, de se voir submergez, les Demons qu'ils auoient innoqué à leur aide, ne leur prestans pour lors aucun secours. Vn seul Chrestien estoit de cette compagnie; Mes Camarades, leur dit-il, vos voix se noyent dans ces orages, elles ne vont pas jusques aux Enfers, où brûlent ces malheureux Demons qu'en vain vous appelez, qui ne vous peuuent entendre: pour moy, i'auray recours à mon DIEU, car ie scay bien qu'il est par tout, & qu'assurément il écouterà ma Priere; & s'il veut, il nous fera misericorde, quoy que vous l'ayez offensé. Il dit à celuy qui estoit assis au gouuernail, qu'il cede pour vn temps aux vagues, afin que luy qui estoit au deuant du Canot, eust moyen de prier DIEU d'un esprit plusassis, n'ayant pas à parer aux flots, qui sans relache les battoient. Il n'a pas si tost finy sa Priere, & fait vn vœu à DIEU où la deuotion le porta, sans presque luy eust pensé, que le Canot se trouue en repos, que les vagues s'appaissent, & que l'endroit

128 *Relation de la Nouvelle France;*
par où ils passent se rencontre aussi vny
qu'une glace, quoy que de part & d'autre
le vent continuast tousiours dans sa fu-
fureur, & qu'il y eust de la tempeste assez
pour abymer mille Canots s'ils y auoient
esté.

Les Infideles adotēt au mesme mo-
ment ce grand DIEU des mers & des
vents; & depuis fort souuent ils ont ren-
du avec admiration tēmoignage à la ve-
rité, confessans ingenuement qu'ils de-
uoiet leur vie à la Priere de ce bon Chre-
stien, nommé Iean Armand Andeotia-
rahen. C'est vn jeune Homme qui ayant
demeuré deux ans au Seminaire des Hu-
rons, qu'autrefois nous auions à Kebec;
apres y auoir esté Baptisé, remonta icy
haud, plein de zele & de Foy, il y a en-
uiron quatre ans; & depuis ce temps-là,
quoy qu'il ait toujours vescu parmi les
Infideles, dans vn âge assez sujet aux de-
bauches & à l'inconstance, jamais néant-
moins sa Foy n'a pu estre ebranlee; & par
tout ou il s'est trouué, il a feuu à tres-gran-
de gloire & honneur d'estre recogneu
pour Chrestien.

Vne autrefois estant en guerre eschau-

fé au combat, il s'enfonça si avant dans les darts & les flèches des Ennemis, qu'il fut abandonné des siens dans le plus fort de la meslée; ce fut alors qu'il se recommanda plus particulièrement à DIEU: il sentit pour lors un secours si present, que du depuis, appuyé sur cette mesme confiance, il est toujours le premier & le plus agant dans les perils, & jamais ne palit, pour quelque danger qu'il souffrage. Je voyois, disoit-il, comme une grêle de flèches venir fondre sur moy, je n'avois point d'autre bouclier pour les arrester, que la croyance seule que DIEU disposant de ma vie, il en feroit selon sa volonté. Chose étrange! les flèches s'écartoient à mes deux costez, ainsi, disoit-il, que fait l'eau lors qu'elle rencontre la pointe d'un vaisseau qui va contre marée. En effet, ses Compagnons qui le tenoient pour mort, furent tout étonnez de voir qu'il s'estoit retiré d'une si furieuse décharge sans aucune blessure.

DIVERSES CHOSES QUI
n'ont pû estre raportées, aux Cha-
pitres precedens.

CHAPITRE XI.



POUR satisfaire au desir de quelques personnes qui nous ont demandé quelque obseruation des Eclipses que nous remarquions en ce Pais ; en voicy vne de Lune fort remarquable, qui nous apparut le soir du quatorzième d'Avril, de cette presente Année 1642. Le commencement ne nous pût estre assureé, à cause que la Lune, qui alors se leuoit, estoit encore cachée des bois. La fin de l'Eclipse fut à dix heures huict ou neuf minutes. Et ainsi (suivant le calcul de Noël Duret, qui a supputé cette Eclipse dans ses Ephemerides, pour le Meridien de Paris) nous sommes distans de Paris, de cinq heures & demy quart. Car il met la fin de cette Eclipse, à l'égard de Paris, le quinzième d'Avril, à trois heures & vn quart.

L'an

L'an passé, nous auions fait Mission aux Kionontatchronon ou Nation du petun; & mesme nous auions pouillé iusqu'aux Attiouendaronk, appelée Nation Neutre. Mais apres auoir consideré combien grand estoit l'obstacle, au dessein que nous auions, de la publication & progres de l'Euangile en ces Contrées, les calomnies que les Barbares qui sont plus proches de nous, semoient & faisoient courir par tout, de nos personnes, & de nos fonctions; nous auons iugé plus à propos, pour le present, de rallier nos forces, & ne pas estendre nos trauaux à ces Nations plus esloignées; eu égard particulièrement au petit nombre d'Ouuiers, que celles qui nous sont plus voyfines ne soient gaignées, au moins pour la pluspart, & ne se soient rendües aux ventitez, que nous venons leur annoncer. L'expérience semble nous faire voir, que cette voye est la meilleure, & la plus auantageuse à la conuersion de ces Peuples; qui sans doute se reduiront facilement, les vns apres les autres, lors que ceux apres desquels nous trauaillons, s'estans fais bons Chrestiens, prescheront plus

I

132 *Relation de la Nouvelle France,*
fortement que nous, & de parole, & en-
core plus effacement par leurs exem-
ples.

Nous n'auons laissé de faire quelques voyages à la mission des Apostres, n'ayans pas pû ny deu entieremēt abandonner quelques Chrestiens, que Dieu nous y auoit donnés. La Foy à de grands effets dans les cœurs, & des attrait mille fois plus puiffans, que toutes les douceurs & les charmes de la nature. Quelques vns de ces pauvres Chrestiens s'estans retirez en ce Pais, & approchez de nous, beniffēt Dieu, chaque iour, de se voir, disent-ils, moins éloignez du Paradis, estans moins éloignez de ceux qui leur ont ouuert ce chemin. Quelques autres, qui sont restez nous viennent quelquefois voir; & nous aussi de fois à autres, auons pris le temps de les visiter. Le P. Charles Garnier, & le P. Pierre Pijart ont fait ces courses si à propos pour quelques Ames qui n'attendoient que leur venüe pour s'enuoler au Ciel, qu'il eut semblé que leur voyage eut esté à dessein pour les Baptizer, quoy que ce ne fut qu'un hazard: si toutefois il y a du hazard dans cette Prouidence eter-

nelle, qui va disposant nos pensées, nos desseins, nos voyages & tous nos mouuemens, pour le salut de ses Estens.

En l'une de ces eouffes, on fit rencontre de quelques Capitaines de la Nation Neutre, ou Mission des Anges, qui nous inuiterent à les retourner voir. Mais outre l'absence du P. Jean de Brébeuf qui ayant eu cette mission pour son partage à Kebec où le cours de nos affaires nous auoit obligé de l'enuoyer; il semble que trouuillant plus fortement à la conuersion des Hurons, nous auançons en mesme temps la conuersion des autres. Et ainsi nous attendrons le temps & les moments du Ciel, pour entreprendre ces voyages: & sur tout, le renfort d'Ouuiers.

Je ne puis icy retenir ma plume, & il faut que mon cœur se descharge sur ce papier. Les sentimens de compassion que j'ay pour tous ces pauvres Peuples qui sont à l'entour de nous, qui ont des Ames aussi precieuses aux yeux du Fils de DIEU, que celles qui liront cette Relation; au moins luy ont-elles autant coûté, & son Sang & sa vie: Là necessité que ie voy d'un present & puissant secours,

134 *Relation de la Nouvelle France,*
pour cooperer à leur Salut, avec les An-
ges Tutelaires de ces Contrées; L'Esprit
de DIEU & la fidelité à ses Graces dont
nous sommes témoins en la plus part de
ceux que le saint Esprit a vne fois tou-
chez; Les esperances plus grandes que
iamais; que tous tant que nous sommes
icy, auons conceuës depuis vn An, que
le temps est venu que la Gloire de DIEU
apparoistra dans ce Nouueau Monde.
Tout cela fait que nous crions à l'aide,
que nous demandons assistance. Cen'est
pas pour le temporel, car ce n'est pas à
nous de pouruoir en ce point; mais à ce-
luy qui nous employe, qui y a engagé la
verité de sa parole. Nous auons grand
besoin d'Ouuiers. Ce sont ceux-là que
nous appellons à nostre secours, ce sont
là les plus riches presens que nous atten-
dons de la France. Qui que ce soit qui
se sente appellé du Ciel, quelques auan-
tages qu'il puisse auoir, soit de Nature;
soit de Grace, ie le puis assurez qu'il
trouuera icy de l'employ plus qu'il n'aura
de vie: & que plus il aura quitté, dans le
desir de ne trouuer icy que des croix &
des peines, plus il benira DIEU, de l'a-

voir amené en vn País aussi abondant dans les consolations du Ciel, qu'il est sterile pour les biens de la terre.

Aimer DIEU, faire beaucoup, bien souffrir, & s'estimer au bout fort inutile, ie croy que ce sont les quatre Elemens pour faire vn bon Ouurier des Hurons. Et ce sont ces gens là que nous appellons au secours: Car il est vray qu'il se trouue des difficultez quasi insurmontables pour la Conuersion de ces Peuples.

Estre Capitaine parmy eux, & estre Chrestien, c'est joindre le feu & l'eau: tout l'employ des Capitaines n'estant quasi que d'obeir au Diable, de presider à des Ceremonies d'Enfer, d'exhorter la jeunesse à des danses, des festins, des nuditez, & à des impudicitez tres-infames.

Estre Chrestien, & se condamner à mourir sans se defendre contre les maladies, il semble que ce soit le mesme: tous leurs remedes estans ou veritables sortileges, ou tellement remplis de superstitions defenduës, qu'ils ne peuuent presque se guerir, qu'en commettant vn crime.

L'esperance qu'ils ont dans leurs chasses, leurs pesches, & leurs traites avec les Nations estrangeres, n'est fondée le plus souuent que sur des sorts & caracteres. Tellement qu'ils se persuadent qu'en embrassant la Foy, ils se condamneront à iamais de ne s'y voir heureux.

La pluspart des Festins, qui sont la douceur du Païs, sont autant de sacrifices au Diable, ou bien seront meslez de quelque autre impieté: il faut vne Foy bien viue pour s'en bannir soy-mesme, & se resoudre à jeusner vne bonne partie de l'Année, plus estroittement qu'au pain & à l'eau. Car hors de ces Festins, leur ordinaire n'est souuent que du bled-rosty dans les cendres, ou reduit en farine detrempée dans l'eau.

La licence dans les Mariages est si grande, & la liberté de se quitter dès la moindre occasion tellement receuë pour Loy fondamentale de ces Peuples, que quelque Chrestien que ce soit, pour lors mesme qu'il se marie, s'expose à vn danger de se voir le lendemain deses Noces, obligé de garder tout le reste de sa vie, la continence. Que fera donc vn

jeune Homme Chrestien, si le mesme jour de ses Noces, la femme abandonnant la Foy, rompt aussi par mesme moyen ce lien sacré? Elle prendra aussi-tost party ailleurs; & deust-il brûler mille & mille fois, il faudra qu'il vieillisse vierge sans iamais en auoir fait vœu. L'Eglise n'a point icy de glaiue: Vne femme qui l'auroit fait ainsi, n'en seroit point blâmée parmy les Infideles. Nous auons esté plusieurs fois dedans ces craintes, & auons admiré la resolution tout à fait genereuse, & tout à fait sainte de quelques vns qui se voyoient à la veille de cette misere: Mais le bon DIEU a arresté ces coups, & a beny iusqu'à maintenant la charité de ceux qui ont voulu contribuer par leurs Aumosnes, à l'affermissement des Mariages des Chrestiens. Nous craignons plus pour l'aduenir; car nous voyons bien que nos soins, nos aumosnes, & tous les secours que nous pouons esperer de la terre, ne peuuent pas arrester ce malheur, si le Ciel ne lie luy-mesme & les cœurs & les affections. A cet effet, nous auons fait vn Vœu à DIEU en l'honneur de saint Ioseph Patron de ce Pais.

En-fin il se trouue des cœurs tellement endurcis dans leur impieté, que ne pouuans pas resister à la verité qu'ils reconnoissent; au lieu de se soumettre à DIEU, ils entrent dans des rages, & refusent d'écouter ce qu'ils voudroient bien ne pas craindre.

Si tu veux me parler de l'Enfer, disent-ils quelquefois, sorts promptement de ma Cabane, ces pensées troublent mon repos, & m'inquiettent dans mes plaisirs. Je voy bien qu'il y a vn DIEU, dira quelqu'autre, mais ie ne puis souffrir qu'il punisse nos crimes. Vn certain se voyant vn iour trop pressé, disoit à celuy qui le venoit instruire: Je suis content d'estre damné; en luy portant vn coup de couteau, qui toutefois ne luy déchira que la forane. En vn autre Bourg, vne femme qui ne vouloit pas écouter la parole de DIEU, s'estant bouché les oreilles, jetta des cendres toutes rouges au visage d'un de nos Peres qui parloit à elle, s'écriant qu'elle deuenoit folle, quand elle entendoit ses discours. Non, disoit vn impie, que ses parens auoient saisi lors qu'il vouloit tuer vn de nos Peres, qui estoit allé

dans la Cabane pour Confesser vne malade; non, disoit-il, ie neveux pas entendre ce qu'ils nous preschent de l'Enfer. Ce sont des imposteurs, qui n'ayant point en ce Pais d'autre defense, que la crainte d'vn feu imaginaire de l'Enfer, nous intimident de ces peines pour conseruer leur vie, & arrester le coup que déjà nous deurions auoir fait, si nous auions quelque resolution.

Sans doute ces oppositions sont bien grandes à la grace du Christianisme : Et de cœurs rebelles iusqu'à ce point, au saint Esprit, en faire des Fideles, des Saints, & si besoin est des Martyrs, c'est vn ouurage qui surpasse nos forces. Mais tout cela n'est rien à DIEU : le Ciel est plus remply de Criminels, que d'Innocens. Si autrefois d'vne eau infecte & d'vn borbier puant, on a tiré des flammes pures pour consommer les Sacrifices, la main de DIEU n'est en rien raccourcie depuis ce temps-là. Il vaincra cette dureté, sa Bonté est plus grande que nos malices; & si ce Peuple est miserable où fera-t'il paroistre dauantage ses Misericordes?

Nous auons maintenant des Chrestiens disposez à mourir pour la Foy, qu'autrefois ils auoient en horreur: La pureté a trouué place dans leurs cœurs: Ils ont plus d'amour pour le Ciel, que iamais ils n'en ont eu pour les biens de la Terre: En vn mot où le peché a plus esté dans son regne, la Grace y est plus abondante. Pourquoy n'espererons-nous pas le mesme de ceux qui restent à conuertir? Si ce n'est que les faueurs du Ciel soient espui-fées, ou que le Sang de I E S V S - C H R I S T n'ait pas merité dauantage.

Non, disoit vn Huron Chrestien, parlant aux Infideles, tout ce Pais se verra quelque iour conuertý; tous ceux qui s'y opposent, se trouueront alors trop foibles; car ils portent la parole du Diable, & nous celle de D I E U, qui le doit donc emporter des deux?

Vne Femme priant vn iour vn de nos Peres, de la venir instruire, disant qu'elle estoit resoluë de croyre. Cela n'est pas possible, adjoûta son Mary, tu es d'vne humeur si fascheuse, que personne ne la peut supporter. La Foy me changera, repartit cette pauvre Femme, ils appriuoï-

font bien leurs chiens : quand ils m'auront bien instruite, ils viendront à bout de moy.

En effet, l'expérience nous fait voir que la grace du Baptesme opere puissamment dans vn cœur. La nuit auant que d'estre baptisé, disoit vn certain Neophyte, ie n'en peus pas dormir de joye. Je passay tout ce temps à me resoudre deuant DIEU, de tout abandonner ce qu'il nous a deffendu. Je me sentoys assez de forces & de courage pour toutes les autres choses, les Femmes seules me faisoient peur : il me sembloit voir des visages aupres de moy qui me faisoient trembler : mais en-fin ie me confiy que Dieu me changeroit dans le Baptesme, & ie n'ay pas esté trompé ; car iamais depuis vne femme ne s'est adressée à moy pour la seconde fois.

Vne Chrestienne se voyant malade, avec son petit enfant qui ne sucçoit plus que du lait contagieux, au lieu de bonne nourriture : Auant que d'estre baptisée, disoit-elle, ie me fusse affligée dans mon mal ; mais depuis que la Foy m'a fait recognoistre que cette vie n'est rien, ie laif-

142 · *Relation de la Nouvelle France,*
se faire à DIEU, si c'est sa volonté, ie suis
contente de mourir. Ie ne demande la
santé ny pour moy ny pour mon enfant,
mon esprit est maintenant tout en repos,
car DIEU sçait bien ce qui m'est neces-
saire.

Vne fille de quinze à seize ans, apres
auoir esté trois iours entiers dans les dou-
leurs d'un mal de costé; estant interro-
gée si quelquefois elle n'auoit point tes-
moigné ou conceu quelque impatience
dans la force de son mal. Nenny, res-
pondit-elle, tant s'en faut; ie priois Dieu
que la douleur continuast, si c'estoit sa
volonté: parce que durant ce temps-là
i'auois plus de plaisir dans les pensées du
Paradis, & ne songeois quasi à autre cho-
se. I'ay appris par occasion, que cette mes-
me Fille, le iour qu'on massacra feu Ios-
eph Chihoatenhouïa son oncle, qui luy
tenoit lieu de pere & de mere: à la pre-
miere nouvelle qu'elle en eut, ne pouuât
arrester ny ses cris ny ses larmes, ny con-
tenir ses mains qu'elle ne s'arrachast les
cheueux; n'auoit point toutefois en bou-
che d'autres paroles que celle-cy: Non,
ie ne lairray point pour cela de croire;

Mon DIEU, ayez pitié de moy, qu'on nous massacre tous, & qu'on me tue moy-mesme, iamais ie ne vous abandonneray.

Charles Tsondatfaa, dont il a esté parlé cy-dessus, instruisant vn iour quelques Infideles, des auantages de nostre Foy; apres auoir long-temps parlé de la Bonté & de la Puissance de DIEU, s'adressa au plus considerable de l'Assemblée: Si, disoit-il, ie te donnois la disposition de moy-mesme, aurois tu bien le courage de me jeter dans les dangers, preuoyant mon malheur? Tous les Chrestiens, adjoûta-t'il en suite, disent à DIEU tous les iours dedans leurs Prieres, qu'il dispose & de leur Ame & de leur vie, selon sa volonté; est-il pour nous trahir? luy qui n'a pas vn cœur estroit comme le tien; Il nous protege & nous conserue, car il a de l'amour pour ceux qui le craignent. Que quelque affliction nous arriue, dit-il encore, ne croyez pas vous autres Infideles, qu'il nous ait oublié: il nous ayme en nous affligeant; car au lieu d'vn feu eternal que nos pechez ont iustement merité, il se contente d'vne peine, qui quel-

144 *Relation de la Nouvelle France,*
que grande qu'elle paroisse, est toujours
tres-petite, puis qu'elle trouue fin avec
nostre vie.

Quoy qu'il m'arriue; continuez tou-
jours dans la Foy, disoit vn iour le mes-
me à toute sa Famille, lors qu'il partie
pour marcher en guerre, il n'y a pas vn
mois: Nous ne deuons pas croyre en in-
tention de iamais ne mourir, mais pour
Resusciter vn iour à la gloire Eternel-
le.

Si ie suis pris des Ennemis, & si ie suis
brulé, disoit-il en continuant, à vn de nos
Peres, tu prieras D I E U pour moy; & ie
luy offriray mestourmens, afin qu'il re-
compense ta charité.

Ces bons sentimens sont dignes d'un
Chrestien: Mais si D I E U fait leuer son
Soleil, autant pour les Impies comme
pour les Iustes, il fait aussi par mesme
moyen sentir les effets de sa Grace & de
sa Bonté au cœur mesme des plus Infi-
deles.

Deux ieunes Hommes du Bourg de
Saint Ioseph, ayans esté pris Captifs en
guerre par les Iroquois, auoient dé-jà
perdu toute esperance de la vie, dans l'at-

rente des mesmes cruautez, dont ils auoient veu tourmenter leurs autres Compagnons de malheur. Déjà les ongles leur auoient esté arrachez & quelques doigts coupez: on leur auoit grillé les jambes & les bras, & fait vomir le sang à force de coups de baston qu'on leur auoit donné sur les reins & sur l'estomach: lors qu'ils trouuerent moyen de s'échapper durant la nuit: Mais fuyant vne mort, ils en trouuoient vne plus longue, portans outre la crainte, vn ennemy domestique avec eux, vne faim enragée qui iour & nuit les tourmentoit. Au bout de trois iours ils se voyent reduits dans le desespoir. Ce fut alors qu'vn d'eux commença à songer à nous. Camarade, dit-il à l'autre, les François sont des gens qui ne perdent iamais esperance, ils ont recours dans leurs miseres & necessitez, à celuy qu'ils disent auoir tout fait, & estre le Maistre de nos vies; Ayons recours à luy. Celuy-cy ne voyoit pas que ce remede fust assez efficace pour l'extreme necessité & le desespoir dans lequel ils estoient. Mais neantmoins tout autre secours leur manquant, il est contraint de

146 *Relation de la Nouvelle France;*
recourir à DIEU avec son Compagnon.
Escoute, dirent-ils, Toy qui as fait le
Ciel & la Terre, c'est à toy maintenant à
qui nous parlons, Nous ne t'auons pas
honoré, parce que nous n'auons pas eu
d'esprit: Pardonne-nous nos fautes; &
puis que rien ne t'est impossible quand tu
le veux, tire-nous de cette misere; Ayes
pitié de nous. Ils font fortifiez apres cet-
te Priere, & sentent auoir assez de cou-
rage pour continuer leur chemin. Apres
vne assez longue traite, ils trouuerent
en terre quelques racines, & mangerent
quelques herbes, en sorte qu'ils laisserent
leur faim toute entiere. Mais, Camarade;
dit celuy qui le premier auoit songé à
nous, souuiens-toy que les François re-
mercient DIEU apres auoir fait leur re-
pas. Oüy dea, repart l'autre, souuent ie
les ay veus, mais c'est apres auoir man-
gé vn grand plat de Sagamité; mais icy
n'ayans que de l'eau, & ce que mange-
roient des bestes, dequoy remercierions-
nous DIEU? Toutefois son compagnon
l'emporte, ils font leur Priere selon que
la necessité les enseignoit; & se trouue-
rent apres plus vigoureux. En-fin apres
vingt

vingt jours & dauantage de chemin, ils arriuent en ce Pais, ou ayans rencontré dés leur abord vn de nos Peres, auquel ils racontèrent tout ce qui leur estoit arriué pendant leur voyage. Et nous ont fait cognoistre que tel blaspheme & vomit rage contre **DIEU**, qui par après le benoit & l'adore, lors qu'il a pleu au saint Esprit faire pousser les fructs à la Semence que nous auons jetée dans vne terre qui sembloit infertile.

Quelques Infideles deuant aller en guerre, il n'y a pas long-temps, commencèrent à songer à leur Ame, autant ou plus qu'à leurs corps, & pour estre assurez de trouuer à leur mort la Grace qu'ils refusoient pendant leur vie, demanderent à vn de nos Chrestiens qui deuoit estre de la parrie, si il ne sçauoit pas bien les paroles qu'il falloir dire pour baptiser. Oüy dea, répondit-il, mais ie ne puis pas m'en seruir qu'en la necessité. C'est assez pour nous, repliquerent-ils, si dauenture quelque malheur nous arriue, tu nous Baptiseras. Nenny, dit le Chrestien, il n'est pas temps alors de se mettre au seruire de **DIEU**, quand nous perdons

148 *Relation de la Nouvelle France,*
les esperances de la vie: il abandonne à
l'heure de la mort, ceux qui ne luy ont
iamais voulu obeïr qu'en ce temps là. Je
feray comme luy, ie me mocqueray de
vous en cette extremité. Le zele de ce
bon Chrestien estoit vn peu trop rigou-
reux, aussi l'auons-nous bien instruit cō-
me il se doit comporter en semblables
rencontres.

Ces Infideles commencerent à trem-
bler, l'entendant parler de la sorte, ils
n'ont point de repos qu'ils ne nous soient
venus trouuer, ils nous supplient de les
vouloir instruire, nous demandēt d'estre
Baptisez, nous assureans qu'ils croyoient
tout ce que nous preschions: que s'ils se
font moquez des feux d'Enfer, ils n'ont
pas pourtant laissé de les craindre, & d'e-
stimer heureux ceux qui ont le courage
de faire ce que Dieu commande. On
commence donc à les enseigner, ils vien-
nent deux, trois & quatre fois le iour pour
auancer leur instruction: mais nous n'ex-
posons pas si facilement le Baptesme,
nous voulons vne Foy esprouée par les
œuvres, auant que de les admettre en
l'Eglise; nous les remettons apres le re-

tout de leur guerre. Au moins nous dirent-ils, se voyans ainsi reculez, dites à tous les Chrestiens, avec qui nous allons, qu'ils nous enseignent par le chemin, & qu'ils ne nous soient pas si cruels que de nous refuser le Baptesme, s'il se peut auparavant que de mourir. Priez DIEU qu'il ait pitié de nous; & en cas que par malheur nous deuions mourir sans Baptesme; qu'il nous ouure l'esprit; afin que nous detestions auparavant tous les pechez de nostre vie, comme vous nous auez enseigné.

Il est veritable que la voix de DIEU se fait entendre quand il veut: qu'il n'y a point de cœurs insensibles à ses touches quand il luy plaist: il rompt mesmes les Cedres du Liban, il fend les pierres, & brise les rochers; Et quelques barbares que puissent estre ces Peuples, il sera adoré dans ce Nouveau Monde, & se fera des Temples où le Diable s'est fait adorer par tant de siecles. Mais pour cela il faut des Ouuriers, & de bons Ouuriers: Dieu nous en enuoye, s'il luy plaist.

**DE LA MISSION DV SAINCT
Esprit aux Algonquins plus Voysins
des Hurons.**

CHAPITRE XII.



N ce País & avec des Peuples qui ne sont pas plus differens de nous, pour le Climat & pour la Langue, qu'ils le sont en leur naturel : leur procédé, leurs opinions, & tout ce qui peut estre en l'Homme, hormis le corps & l'Amé; il faut du temps pour se recognoistre soy-mesme : & plus encore pour y mettre les cognoissances & les Idées d'un DIEU qui iamais n'y a esté nommé, d'une Loy qui iamais n'y a esté receuë, d'une façon de vie toute contraire à celle qu'ils ont toujours menée depuis deux, trois & quatre mille ans. Maintenant l'expérience du passé, nous fait voir vn assez grand iour dans les moyens qu'il faut tenir pour la Conuersion des Hurons : mais il faut confesser que nous sommes encore dans

de grandes tenebres, pour ce qui concerne les Algonquins qui habitent en ces Contrées, plus esloignées du Fort de nos François.

C'est vne vie errante de gens dissipéz çà & là, selon que la chasse & la pesche les meine; tantost dedans les bois, tantost sur les rochers, ou dans les Isles au milieu de quelque grand lac, tantost sur le bord des riuieres, sans toict, sans maison, sans demeure assuree, ny sans recueillir rien de la terre, sinon ce qu'elle donne en vn País ingrat à ceux qui ne l'ont iamais cultiué. Il faut fuire ces Peuples, si on veut les rendre Chrestiens: mais comme ils se diuisent touïours, on ne peut se donner aux vns, qu'en s'éloignant des autres.

L'an passé, nous n'auions icy que deux de nos Peres, pour la langue Algonquine: le P. Claude Pijart, & le P. Charles Raymbaut. Comme la Prouidence de Dieu, leur auoit amené, à nos portes, durant l'Hyuer, les Nipissiriniens, dont ils auoient commencé l'instruction; ces Peuples nous quittans, les glaces estant fondües, les mesmes Peres les suiurent.

S'il y a des dangers, dans cette vie errante, plus sur les eaux, que sur la terre; s'il y a des peines à souffrir, dans ces Maisons volantes. Si durant les ardeurs de l'Esté, il y a des fatigues, à faire des voyages, où vous ne trouvez point de giste, point de viures, point de meubles, que le peu que vous y portez. & où mesme souvent vous vous voyez contraint, de vous charger, en trauersant les terres, du Canot qui vous a porté sur l'eau; Si quelque chose plus penible que tout cela, est difficile à la nature: Le Ciel ne manque pas en ces besoins, & on voit dans l'experience, qu'il n'est pas tousiours vray, que le corps fatigué appesantisse l'Ame. Quoy qu'il en soit, les deux Peres y demeurerent tout l'Esté, continuans à instruire ces pauures Peuples. Mais d'un Barbare, faire un Chrestien, ce n'est pas l'ouurage d'un iour. La semene qu'on iette, vne année, dās la terre, ne porte pas si tost son fruit: C'est beaucoup auancé, que de recognoistre son monde, d'entrer dans les esprits, de se faire à leur langue, à leurs cōstumes, à leur façon de vie; & s'il est besoing, se faire Barbare avec eux, pour les gai-

gnement de Jesus-Christ.

Ce n'a pas esté vn petit attrait, pour adoucir ces Peuples, & effacer de leur esprit, les mauuais impressions qu'on leur auoit donné des veritez de nostre Foy; Que Dieu ait tellement beny le travail de nos Peres; que de plusieurs enfans griefuement malades, auxquels ils confererent le Baptesme, tous soient reuenus en santé. Aussi estoit-ce les parens, qui voyans cette benediction du Ciel, sur ces peuples Chrestiens, leur procuroient au plus tost, ce bonheur, lors qu'ils les voyoient en danger.

Sur la fin de l'Esté, ces Peuples tournerent toutes leurs pensées à celebrer leur feste des morts: c'est à dire, à recueillir les os de leurs parens defuncts, & pour honorer leur memoire, leur procurer vn sepulcre plus honorable, que celuy qui depuis leur decez, les auoit renfermez. Cette solennité, parmy les Peuples Errans de deça, ayant des coustumes assez considerables, bien differentes de celles de nos Hurons, qu'on a peu voir dans les Relations precedentes; peut estre sera-on bien ayse d'en apprendre encores quel-

ques particularitez que ie pourray deduire en ce lieu.

Le iour estoit donné, pour le commencement de Septembre, à toutes les Nations confederées, qui y sont inuitées par le Deputez exprés. Le lieu destiné à ce sujet fut en vne Baye du grand Lac, esloignée des Hurôs, enuiron de vingt lieues. N'ayant esté conuie, ie creus que ie deuois merseruir de l'occasion que DIEU me presentoit, de conspirer à vne plus estroite vnion avec ces Barbares, pour y trouuer à l'aduenir plus de moyen d'y auancer sa Gloire. Le nombre des personnes qui s'y trouuerent, estoit d'environ deux mille.

Chaque Nation, auant que de mettre pied à terre, pour faire son entrée avec plus de magnificence, dispose ses Canots tout de front, & attend qu'on luy vienne au deuant. Lors que le Peuple est assemblé, le Chef se leue au milieu du Canot, & declare le dessein qui l'amene: puis chacun jette en proye vne partie de ses richesses. Les vnes flottent dessus l'eau, les autres vont au fonds. La jeunesse y accourt: l'vn se saisira d'vne natte ouura-

gée, comme sont en France les tapisseries; l'autre de quelque Castor, qui d'une hache, qui d'un plat, qui de Pourcelaine, ou de quelque autre chose, selon l'adresse d'un chacun, & le bonheur qui luy en vient. Ce n'est que joye, que cris, qu'acclamations publiques, dont les Rochers qui bordent ce grand Lac, rendent un Echo qui l'emporte au dessus de toutes ces voix.

Les Nations assemblées, & diuisées chacune en leur seance, on met en veüe les Robes de Castor, les peaux de Loure, de Caribou, de Chat sauvage & d'Orignac, les Haches les Chaudieres, la Pourcelaine, & tout ce qu'il y a de précieux en ce País. Chaque Chef de Nation fait son present à ceux qui font la Feste, donnant à chacun des presents les noms qui leur semblent les plus conuenables. Pour nous, les presens que nous fismes, ne furent pas pour essuyer leurs larmes, & les consoler dans la mort des deffuncts; mais pour souhaitter aux viuans, le mesme bonheur que nous espérons dans le Ciel, apres qu'ils auront reconnu le mesme DIEU que nous seruons

156 *Relation de la Nouvelle France,*
en Terre. Cette qualité de present les
étonna d'abord, n'estant pas selon leurs
formules: mais nous leur fismes enten-
dre, que la seule esperance que nous a-
uions de les voir Chrestiens, nous faisoit
cherir leur amitié.

En suite de cela, ce fut vn plaisir qui
n'eut rien de sauuage, de voir au milieu
de cette Barbarie vn Balet dansé par qua-
rante personnes, au son des voix & d'une
espece de tambour, avec vn accord si
heureux, qu'ils rendoient tous les tons
les plus agreables de la Musique.

La danse eut trois parties: La premie-
re se passa en la representation de diuer-
ses rencontres d'ennemy, homme à hom-
me: l'vn poursuuiant son ennemy, la ha-
che en main, pour luy porter la mort; à
mesme temps, il semble la receuoir luy-
mesme perdant son auantage: il le re-
prend, & apres mille feintes, toutes en
cadence, terrasse en-fin son homme, &
retourne victorieux. Vn autre, dans des
mouuemens differents, fait son escrime
l'espée en main; celuy-cy est armé de flé-
ches, son ennemy se pare d'une ronda-
che qui le couure, & luy porte vn coup

de maflüë. Ils font trois diuers perfon-
nages; pas vn n'est armé de mefme fa-
çon, leurs gētes, leurs mouuemens, leurs
pas, leurs œillades, en vn mot, tout ce
qui se void, est different en vn chacun,
& dans vn raport des vns aux autres tel-
lement accompli, qu'il eust semblé qu'un
mefme esprit eust réglé ces mouuemens
fans regle.

A peine ce combat est finy, que les
Musiciens se leuent, & pour vne Secon-
de Partie, on void vn gros de danse:
Premierement de huit, puis de douze,
puis de seize, tousiours multiplians à pro-
portion, hastans & retardans leurs pas
fuiuant les voix qui les mesurent.

Les Femmes suruiennent à l'impour-
ueu, qui firent vne Troisième Partie de
ce Bal, qui fut aussi agreable que les au-
tres, & n'eut rien de moins pour la mode-
stie. Les habitans du Saur, venus pour
cette Feste, de cent ou six-vingt lieuës,
estoiēt Acteurs en ce Balet.

Il y auoit vn May planté, d'une hau-
teur assez raisonnable. Vn Nipissirien
estant monté au haut, y attacha deux
prix, sçauoir vne Chaudiere, & vne peau

158 *Relation de la Nouvelle France,*
de Cerf: inuitant la jeunesse à faire pa-
roistre son agilité. Outre que le May
estoit sans écorce & fort lissé, il le graiffa
pour en rendre la prise plus difficile. Il ne
fut pas plustost descendu, qu'il y eut pres-
se à y monter, qui perdit courage au cō-
mencement, qui à moins, qui a plus de
hauteur, & tel se voyant quasi arriué ius-
qu'au haut, qui tout d'un coup se voyoit
en bas. Personne n'y pouuant arriuer, il
y eut vn Huron qui se garnit d'un cou-
teau & de cordes, & ayant fait ses efforts
raisonnables iusqu'à la moitié du May,
eut recours aux finesses; il tire son cou-
teau, entaille l'arbre, y arreste sa corde,
puis faisant vn estrié, il se soustient, & se
leue plus haut, il fait tant qu'il arriue ius-
qu'aux prix qui estoient là pendus, non-
 obstant les huées & les clameurs de tou-
te l'Assistance. S'en-estant faisi, il se laisse
couler en bas, se rembarque pour descen-
dre à Kebec où son voyage le menoit.

Ce desordre porta les Capitaines Al-
gonquins, à vne plainte Publique, qui
estant jugée raisonnable, les Hurons se
taxerent à vn present de Pourcelaine,
pour reparation de cette injustice, qui

faisoit pleurer les Ames des defuncts.

En suite de cecy, on proceda à l'élection des Chefs Nipissiriniens. Les suffrages estans recueillis, le grand Capitaine se leua, & les appella chacun par leur nom. Ils parurent couverts de leurs belles robes.

Ayans receu leurs Commissions, ils firent largesse d'une quantité de Castors & peaux d'Orignac, pour se faire cognoistre, & estre receus avec applaudissement dans leurs Charges.

Cette Election fut suivie de la Resurrection des Personnes de marque, decedez depuis la derniere Feste: c'est à dire, que selon la coustume du Pais, on transporta leurs noms à quelqu'un de la parenté, pour en conseruer la memoire.

Le iour suiuant, les Femmes s'occupent à parer superbement vne Cabane, courbée en berceau, longue environ de cent pas, dont la largeur & la hauteur estoient à proportion.

Quoy que les Richesses de ce Pais, ne soient pas recherchées dans les entrailles de la Terre, & que pour la plus,

160 *Relation de la Nouvelle France,*
part, ce ne soient que les dépouilles des
Animaux ; si toutefois elles estoient
transportées en Europe, elles y auroient
leur prix. Les seuls presens que firent les
Nipissiriniens aux autres Nations, au-
roient cousté en France, quarante voire
cinquante mille francs.

Après cela, les mesmes Femmes ap-
porterent les os de leurs Morts dans cet-
te Sale magnifique. Ces os sont renfer-
mez dans des caisses d'écorce, couverts
de robes neufues de Castor, enrichies de
colliers & écharpes de Pourcelaine.

Aupres de chaque Mort, les femmes
s'estans assises à terre, en deux rangs op-
posites: ou void entrer les Capitaines qui
seruent de Maistres-d'Hostel, pour ap-
porter les plats de service. Ce Festin
n'est que pour les Femmes, à cause qu'el-
les rémoignent estre plus auant dans le
deuil.

En fuitte, vne douzaine d'Hommes,
les voix les mieux choisies, entrent au
milieu de la Cabane, & commencent vn
chant fort lugubre, qui estant secondé
des Femmes, dans les reprises, fut extre-
mement doux & triste.

L'horreur de la nuit ne seruoit pas peu à ce Dueil; & les tenebres qui n'estant esclairées que d'une lumiere mourante de deux feux qu'on auoit allumez en chacun bout de la Cabane, receuoient ces plaintes & soupirs. Le sujet de la lettre contenoit vne sorte d'hommage fait au Demon qu'ils inuoquoient, luy adressant leurs plaintes. Ce chant continua toute la nuit dans vn grand silence des Assistans, qui n'auoient ce semble, que du respect & de l'admiration pour vne ceremonie si sainte.

Le matin suiuant, ces Femmes firent vne distribution de bled, de souliers sauuages, & autres petits meubles qui sont de leur ressort, & dependent de leur industrie. Leur chant tousiours plaintif & entre-coupé de soupirs, sembla depuis s'adresser aux Ames des defuncts, qu'elles congedioient, comme il sembloit, avec vn grand regret, par l'agitation continue d'un rameau qu'elles tenoient en main, crainte que ces pauvres Ames estans surprises de l'effroy de la guerre & de la terreur des armes, leur repos n'en fust troublé. Car en mesme temps on

162 *Relation de la Nouvelle France;*
aperçoit vn gros d'Armée qui descen-
doit d'une Montagne voisine, avec des
cris & heurlemens effroyables; courans
premierement en rond, puis en ouale: &
apres mille autres figures, enfin viennent
fondre à l'entour de la Cabane, & s'en
tendent les Maistres, les Femmes ayans
quitté la place comme à des Ennemis.

Ces Guerriers deuiennent Baladins
apres cette Victoire. Chaque Nation à
son tour eut la Sale du Bal, pour y faire
paroistre son adresse, iusques à ce que les
Capitaines Algonquins, Maistres des
Ceremonies, entrerent dix ou douze en
ordre, portans des farines, des castors &
quelques chiens tous vifs, dont ils pre-
parent vn Festin magnifique pour les
Hurons. Les Nations Algonquines fu-
rent traitées à part: comme aussi leur
Langue est entierement differente de la
Huronne.

En suite se firent deux Assemblées
L'une des Algonquins, qui auoient esté
inuitez à cette Solennité, ausquels on fit
des presens differens selon les degrez de
l'Alliance que les Nipissiriniens auoient
avec eux. Les ossemens des Morts passe-
rent

rent entre les presens qui furent faits aux plus intimes Amis, & furent accompagnez de robes les plus precieuses, & des coliers de porcelaine, qui est l'or, les perles & les diamans de ce País.

La seconde Assemblée fut celle des Nations Huronnes, où les Nipissiriniens nous donnerent la premiere Seance, les premiers titres d'honneur, & témoignages d'affection, au dessus de tous leurs Confederez: Et là se firent de nouveaux presens, & en si grand nombre qu'il n'y eut aucun Capitaine qui se retirast les mains vuides.

La Feste s'acheua par quelque prix qu'on donna à la force du bras, à l'adresse du corps, & à l'agilité. Les Femmes mesmes firent partie de ce combat, & le tout se passa auectant de moderation & retenuë, qu'à moins de le voir, on n'eust iamais creu estre au milieu d'une assemblée de Barbares, tant ils se portoiët de respect, mesme en contestant la victoire.

M A I S pour ne nous pas égare trop loïn, reuenons aux affaires de D I E Y: La plus heurieuse de toute l'Assemblée, fut vne pauvre Vieille, d'environ quatre-vingt ans, qui paroïssoit aux yeux des Hommes, la plus proche de son malheur. Depuis vn long-temps,

elle auoit perdu l'usage de la veüe, & ne pouuant pas soutenir le peu qui luy restoit de vie, elle estoit cōtrainte de suivre ses enfans quelque part qu'ils allassent. Iamais le Nom de DIEU n'estoit venu iusqu'à elle; mais quand le saint Esprit veut s'emparer d'un cœur, il est bien-tost gagné. Cette Femme prend feu aux premieres nouvelles de son Salut: elle se veut du mal d'auoir esté toute sa vie dans l'ignorance des Veritez qu'on luy propose. Elle deteste ses pechez, demande le Baptesme, & ne veut plus songer qu'au Ciel. Le Pere Claude Pijart la baptise; Elle apperçoit en mesme temps vne joye si sensible sur son visage, qu'il est aisé de voir que DIEU opere puissamment dans son cœur. Ainsi ne pouuoit-elle assez se conjoüyr de son bonheur; & pour témoigner le ressentiment qu'elle en auoit; elle presente en don vne peau de Castor, n'ayant rien de plus precieux; mais le Pere la refusa, estant trop richement payé de voir vne Ame si-tost disposée pour le Ciel.

Dans ce concours de tant de Nations assemblees, nous nous efforçames de gagner l'affection des plus considerables, par quelques festins & presens. En effet, les Paüoitigouëieuhak nous inuiterent de les aller voir

en leur País, (c'est vne Nation de la Langue Algonquine, esloignée des Hurons de cent ou six-vingt lieues, tirant vers l'Occident, que nous appellons les Habitans du Sault) nous leur promismes vne visite, pour voir qu'elle disposition il pourroit y auoir, afin de travailler à leur Conuersion; veu nommément que nous aprenions qu'vne certaine Nation plus esloignée, qu'ils appellent Poutatami, auoit abandonné son País, & s'étoit venuë refugier avec les Habitans du Sault, pour s'éloigner de quelque autre Nation ennemie, qui les vexoit par des guerres continuelles. Nous jettâmes les yeux sur le Pere Charles Raymbaut, pour entreprendre ce voyage, & parce qu'en mesme temps quelques Hurons deuoient estre de la partie, le P. Isaac Iogues y fut destiné, pour agir avec eux.

Ils partirent de nostre Maison de S^{te}. Marie, sur la fin de Septembre, & apres dix-sept iours de nauigation sur ce grand Lac, ou mer douce, qui vient baigner les terres des Hurons, ils aborderent au Sault, y trouuerent environ deux mille Ames, & s'assurerent des nouvelles d'vn grand nombre d'autres Peuples sedentaires, qui iamais n'ont cognû les Europeans. & iamais n'ont entendu parler de

DIEU: Entr'autres d'une certaine Nation Nadoüeffis, scituée au Noroüest ou Oüest du Sault, à dix-huict journées plus auant. Les neuf premières se font par le trauers d'un autre grand Lac, qui commence au dessus du Sault: les neuf derniers iours, il faut monter vne Riuiere qui coupe dans les terres. Ces Peuples cultiuent la terre à la façon de nos Hurons, recueillent du bled d'Inde, & du Petun. Leurs Bourgs sont plus gros & de plus de defense, à raison des guerres continuelles qu'ils ont avec les Kiristinons, Irinions, & autres grâdes Nations qui habitent les mesmes Côtrées. Leur Langue est differente de l'Algonquine, & de la Huronne.

Les Capitaines de cette Nation du Sault, inuitent nos Peres à faire quelque sorte de demeure parmy eux. On leur fait entendre que cela n'est pas impossible, pourueu qu'ils fussent disposez à receuoir nos instructions. Apres auoir tenu Conseil, ils répondirent qu'ils desirerent grandemēt ce bon-heur; qu'ils nous embrasseront cōme leurs Freres, & qu'ils feront profit de nos paroles. Mais il nous faut des Ouuiers pour cet effet: il faut auparauāt tascher de gagner les Peuples qui nous sont plus voyzins, & cependant prier le Ciel, qu'il haste les moments de leur Conuersion.

Le P. Charles Raymbaut ne fut pas plustost de retour de ce voyage du Saut, qu'il se rembarque dans vn autre Canot, pour aller chercher les Nipissiriniens au lieu de leur Hyuernement, & continuer leur instruction. Le P. René Menard, qui fraichement nous estoit venu au secours, se joignit avec luy; car nous jugeames à propos de retenir le P. Claude Pijart, afin de ne pas entierment abandonner quantité d'autres troupes Algonquines qui toutes les Années viennent hyuerner icy dans les Hurons.

Le Lac se trouua si émeu, les vents si opiniastrés, les tempestes si grandes, que ce Canot fut contraint de relascher à nostre Port d'où il estoit party, & les glaces suruenant incontinent apres, rendirent ce voyage impossible. Le P. Charles Raymbaut tomba de lors griefuement malade, & depuis n'a pas eu vn iour de santé.

Quantité d'Algonquins aborderent à mesme temps proche de nostre Maison, avec dessein d'y passer l'Hyuer. D I E V voulant donner de l'employ aux deux Peres, de la Langue Algonquine, qui restoient en santé, & sauuer par mesme moyē quelques Ames qu'il auoit choisies pour le Ciel. Car la maladie ayant emporté plusieurs enfans, ie ne sçay s'il en est mort vn seul, sans auoir receu le Baptesme, quelque opposition que souuent les parens y ayent pû apporter.

Vu pere craignât qu'on ne baptisast son enfant, auoit toujours tenu sa maladie cachée. Le P. Me-nard veut entrer dans cette Cabane; on le rebu-re brusquement. Il se doute de ce qui estoit, il y retourne deux & trois fois, tousiours ce Barbare est à la porte comme vn Cerbere, qui en defend l'entrée. Le Pere allant visiter en quelque au-tre Cabane, se sent interieurement poussé de re-tourner d'où si souuent il s'étoit veu chassé. Il y entre sans resistance, il ne trouue plus que la fem-me de ce Barbare, luy estant sorty pour aller au festin, il luy demande des nouvelles de son en-fant, elle dit qu'il est mort. Enfin apres quelques discours qui adoucirent son esprit, elle leue vne robe qui cachoit ce petit innocent, qui rendoit les derniers soupirs, & prie le Pere de n'en pas approcher, parce que son mary luy auoit defendu. Ceust esté perdre vne trop belle occasion de fai-re vn Ange du Paradis de ce petit agonisant: il n'est pas si tost baptisé, sans que la mere s'en püst apperceuoir, que son Amé s'enuole au Ciel.

S'il y eut de la peine à sauuer les Enfans, l'in-struction qu'on donnoit aux Adultes, ne fut pas moins penible. C'estoient gens ramassez qui n'a-uoient iamais rien entendu que du mal de nous: Leur esprit estoit tout remply de soupçons & de craintes. Les veritez de nostre Foy estoient des-criées aupres d'eux. En vn mot, ils ressembloient

à ces malades, qui ont horreur de ceux qui leur veulent rendre la santé. Quand on n'auroit rien gagné autre chose que de leuertous ces soupçons, de dissiper ces craintes, & de gagner leur amitié, l'Hyuer n'eust pas esté mal employé. Outre cela, il n'y en a pas vn qui n'ait esté suffisamment instruit: au moins auons-nous cette consolation, que s'ils s'écartèrent de nous, dès que le Printemps fut venu, ils ont remporté avec eux assez de cognoissances des choses de la Foy pour se sauuer; ou bien en cas qu'ils en abusent, pour justifier les misericordes de DIEU.

Le P. Claude Pijart fit aussi quelques courses pendant l'Hyuer, à dix ou douze lieuës d'icy, pour instruire quelques troupes passageres d'Algonquins. Outre les enfans qu'il enuoya au Ciel par les eaux du Baptesme, il Confessa quelques Chrestiens, qui auoient esté instruits & baptisez à Kebec & aux Trois-Riuieres. C'est vne consolation bien grande, de voir de pauures gens, sans Eglise, sans Sacremens, sans Sacrifice, sans Predicateur, sans Instruction, sans liures; enfin priuez de tout secours, au milieu des forests, menans vne vie au dehors, plus semblable à celle des bestes, qu'à celle du reste des Hommes; non obstant tout cela, se conseruer dedans la Foy, continuer dans la crainte de DIEU, dans les sentimens de pieté, viure dans l'innocence.

Relation de la Nouvelle France,

Ils prioient DIEU publiquement, chantoient des Cantiques de Deuotion, composez en leur Langue; professoient hautement la Foy; Benissoient DIEU de leur auoir ouuert l'esprit pour le cognoistre; & ne respiroient plusqu'à vn sejour proche les François, où ils peussent estre plainement instruits, & viure dans les exercices d'vne vie vrayement Chrestienne, dont ils ont gousté quelque temps la douueur. Mais les Iroquois ont tellement remply toutes ces Contrées de frayeur, que ces pauvres Chrestiens sont contraits de se bannir eux-mesmes; & viure dedans les bois: jusqu'à ce que quelque bras plus puissant ait reprimé l'insolence de leurs Ennemis.

Les Peres Claude Pijart, & René Menard nous quittent à la fin d'Auril, pour retourner aux Nipissiriniens en leur País, pour continuer à les instruire: Car c'est la Nation qui semble la moins esloignée de la Foy, de tous ces Peuples Errans.

B.



B

ent
eur
uis-
our
se-
tre
ces
ont
ro-
tes
on-
ans
ant

ard
ner
uer
e la
les